

LE COMTE DE LAVERNIE.



IMPRIMERIE DE G. STAPLEAUX.

LE

COMTE DE LAVERNIE

PAR

M. Auguste Maquet.

TOME TROISIÈME.

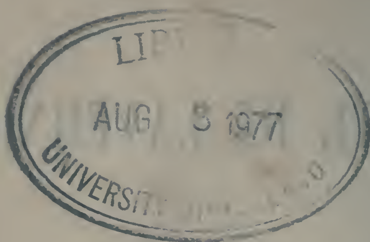


BRUXELLES.

MELINE, CANS ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS.

LIVOURNE. MÊME MAISON. | LEIPZIG. J. P. MELINE.

1853



AUG 3 1977



AUG 3 1977

I

UN SOLEIL ET DEUX LIONS.

Pendant que Louvois, qui avait embrasé toute l'Europe pour se donner de l'importance et occuper son maître, travaillait, avec l'énergie que nous lui avons vue, à ruiner par un coup d'État la confédération dont Guillaume III s'était déclaré le chef, ce prince arrivait paisiblement et sans défiance d'Angleterre en Hollande, son pays natal.

Paisiblement n'est peut-être pas tout à fait exact. Une violente tempête avait accueilli sa flotte sur les côtes, et le prince, impatient d'aborder, s'était jeté presque seul dans une cha-

loupe, au risque de noyer mille fois César et sa fortune, mais enfin il avait abordé.

Guillaume avait alors quarante et un ans. Faible de tempérament, maladif, toussant parfois jusqu'à tomber en syncope, son corps vivait seulement par sa volonté, son visage par la flamme seule de son regard. Quand cette pâle figure, au nez aquilin, aux lèvres pincées, au menton ferme, aux pommettes osseuses apparaissait dans le calme plat de la vie :

—Voilà un moribond qui cherche le soleil, se disait le passant.

Lorsque ce même visage se montrait dans la mêlée d'un combat, avec une auréole de feu et de fumée, le soldat s'écriait, en voyant son œil flamboyant, ses lèvres frémissantes, ses joues rougies par la fièvre :

— Celui-là est un héros!

Ce grand capitaine, toujours battu par la France, coûta à la France son sang le plus pur et toutes ses richesses ; sans lui, le roi ne se fût pas appelé peut-être Louis le Grand, mais à coup sûr on l'eût nommé Louis le Puissant et Louis l'Heureux. Cependant le roi de France ne dut qu'à lui-même cet ennemi terrible ; son orgueil rencontra un égal, et la lutte dura trente ans.

Louis XIV, au plus haut de ses prospérités, avait fait offrir en mariage au jeune prince d'Orange mademoiselle de Blois, la première fille

qu'il avait eue de mademoiselle de la Vallière. Guillaume répondit qu'il était fils de la fille de Charles Ier, c'est-à-dire d'une fille légitime de roi; petit-fils de la fille légitime d'un électeur de Brandebourg, c'est-à-dire d'un prince régnant, et que, par conséquent, dans sa famille, les princes avaient l'habitude d'épouser des princesses légitimes, et non des bâtardes.

Jamais Louis XIV ne lui pardonna cette réponse, et il était logique dans son ressentiment, lui qui fit épouser ses filles adultérines au duc d'Orléans, son neveu, et au petit-fils du grand Condé.

Quoi qu'il en soit, ce fut du roi de France au prince d'Orange une haine que ce dernier essaya vainement d'éteindre par mille retours et soumissions. Puis, quand il eut tout mis en œuvre pour se réconcilier avec Louis XIV, sans y parvenir :

— Eh bien! dit-il, je le forcerai de me donner son estime.

Et il tint cruellement parole.

Guillaume, nommé stathouder des Provinces-Unies, épousa, au lieu d'une bâtarde, la fille du duc d'York, qui régna depuis sous le nom de Jacques II, et comme Jacques II était devenu l'allié de Louis XIV par conformité de religion, Guillaume profita de la haine que l'Angleterre protestante avait conçue contre son roi papiste. Il

aida les Anglais à détrôner son beau-père, et comme il était petit-fils de Charles Ier, comme sa femme était fille du roi déchu, Guillaume se trouva en mesure de revendiquer à un double titre la couronne d'Angleterre. Il l'obtint par ses habiles négociations, la mérita par la victoire signalée qu'il remporta sur les papistes soutenus par la France à la journée de la Boyne; et fermement assis sur ce trône, appuyé sur la Hollande, qu'il continuait à gouverner avec le titre de stathouder, allié de l'Empereur, de l'Espagne, de la Suède et de la Savoie depuis la ligue d'Augsbourg, il put se flatter désormais d'être pour le roi de France un de ces ennemis avec lesquels on compte.

A partir de ce moment, Louvois, qui désirait tant faire la guerre, dut se trouver satisfait. Entre deux lions rugissants d'orgueil et d'ambition qui convoitent la même proie, il n'y a de paix possible que le jour où l'un d'eux est abattu mort aux pieds de l'autre.

C'est pendant le sommeil d'un de ces lions que Louvois amena cent mille hommes sous les murs de Mons. Guillaume ne croyait pas que les Français eussent une armée prête, et lui-même n'en avait pas. Il venait de quitter Londres, laissant comme de coutume la régence à sa femme, et rentrait avec bonheur dans ses chères provinces hollandaises qui lui préparaient un triomphe,

tandis qu'il ne leur demandait que les bois de sa belle maison de Loo et des sangliers bien méchants.

La Hollande était pour Guillaume, depuis son avénement au trône d'Angleterre, comme une de ces maisons de campagne que les Romains s'étaient bâties par delà la mer. Il venait s'y reposer, se réjouir l'oreille du son de sa langue maternelle, il y trouvait des idées fraîches, et comme en un bain fortifiant il retrempait le roi constitutionnel des trois royaumes dans la république des sept provinces.

C'était là qu'on se régalait de menacer et d'insulter la France, c'était là qu'on imprimait des pamphlets et qu'on fabriquait des manifestes, c'était de là que les réformés, chassés de France si cruellement et si impolitiquement par la révocation de l'édit de Nantes, rendaient à leur patrie un peu moins de mal qu'ils n'en avaient reçu, mais beaucoup plus que n'en autorise la religion chrétienne, fût-elle autant réformée que possible.

Guillaume, qui se prêtait complaisamment à toutes les familiarités de ses affectionnés Hollandais, ne leur laissait pourtant pas entamer Louis XIV autant qu'ils l'auraient désiré. Louis XIV était la bête terrible, Louvois la bête venimeuse des Hollandais. Guillaume leur abandonnait Louvois et détournait la conversation

chaque fois qu'un courtisan essayait une flatterie aux dépens du roi de France. Générosité imitée d'ailleurs par Louis XIV, qui jamais n'insultait qui que ce fût en paroles, et dont la haine ne descendait jamais à la taquinerie. S'il continuait d'appeler le nouveau roi d'Angleterre *M. d'Orange,* tandis qu'il appelait Jacques II mon frère, comme il donnait à ce prince une cour, des armées, des millions, tout enfin, en attendant qu'il lui rendît son trône, il payait assez cher le droit de l'appeler Majesté.

L'année précédente, à la bataille de la Boyne, Guillaume avait eu l'épaule effleurée par un boulet ; le bruit courut qu'il était mort. A Paris les badauds illuminèrent, firent des feux de joie et brûlèrent par les rues force mannequins d'osier qu'ils appelaient des princes d'Orange. En province on chanta des *Te Deum.*

Mais à Versailles le roi ne s'émut pas. Il n'eut pas un sourire, pas un mot qui marquât de la joie. Et cette dignité naturelle lui épargna le regret et le ridicule qu'éprouvèrent tous ces brouillons peureux quand, le lendemain, on apprit que le prince d'Orange se portait à merveille.

Ainsi donc les deux ennemis s'estimaient et se ménageaient l'un l'autre en attendant l'occasion de s'exterminer. Cette guerre grandissait au lieu de s'amoindrir par les questions de personnes.

Voilà pourquoi nous retrouverons Guillaume un peu sérieux, un peu guindé, parmi le fracas des réjouissances que la ville de la Haye célébrait pour le retour de son stathouder bien-aimé. Guillaume eût bien préféré s'aller perdre dans les bois avec sa meute ; mais la Haye, en habits de fête, avait dressé des arcs de triomphe, la Haye avait fait des vers latins et néerlandais pour Guillaume et contre Louis XIV, la Haye enfin donnait le soir même au stathouder un spectacle après lequel venait un souper.

Peut-être ne dirons-nous pas ce que fut le festin destiné à un roi anglais par la cuisine hollandaise. Ce serait une rude tâche, et l'ombre de Vatel nous écoute peut-être. Mais quant au spectacle, parlons-en ; la France y est pour quelque chose.

Le château royal de la Haye s'élève sur une magnifique pièce d'eau qu'on appelle le Vivier. Les fenêtres se mirent, comme à Venise, dans les flots sombres. Sur ces flots qui recèlent les plus beaux poissons du monde, un théâtre de quatre-vingts pieds carrés avait été bâti à la hâte; il représentait quatre royaumes, un sur chaque face : c'étaient l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, et, il faut bien le dire, la France, chimérique apanage que les souverains anglais tiennent à peindre sur leur blason, ne pouvant l'inscrire sur la carte.

Tandis que la foule admirait cet édifice et sa-

luait de ses vivats Guillaume et sa cour installés en face du Vivier sur des gradins de velours, on vit paraître à droite et à gauche du lac deux lions énormes, l'anglais et le batave, qui semblaient marcher sur les flots. Au-dessus d'eux, ou pour mieux dire entre eux, au fond du théâtre, apparut le soleil, un gigantesque soleil de bois avec une large et plate figure hérissée, en guise de perruque, d'une cinquante de rayons que les patriotes artistes hollandais n'avaient qu'à regret couverts de papier doré.

A la vue du soleil, le public poussa une de ces huées sauvages que les hommes devraient laisser aux bêtes féroces lorsqu'elles sont de mauvaise humeur.

Guillaume, sur qui tous les yeux étaient fixés, comme pour lui demander s'il comprenait l'apologue, resta impassible, et rien ne révéla la joie de son cœur, qui tressaillait comme les autres d'orgueil et de courroux national.

Il s'agissait de voir lequel du lion batave ou du lion breton dévorerait le soleil. Or, il n'était dans l'idée de personne, à la Haye, que ces lions et ce soleil fussent venus pour autre chose, ni que ce fût le soleil qui dévorât les lions. Cela se passe pourtant de la sorte en Afrique.

Mais n'oublions pas que nous sommes dans un théâtre, en plein vivier, et que le soleil perd considérablement de sa force quand il est si près

de l'eau et que ses rayons sont de bois et de papier doré.

Les lions ouvraient leur gueule menaçante, le soleil écarquillait ses gros yeux ovales, la lutte allait s'engager, les grondements populaires dénotaient l'émotion d'un intérêt poussé à son comble.

Mais tout à coup le soleil, tournant sur ses rayons comme une roue sur ses rais, se mit à lancer des flots de feu sur les lions, grâce à mille et mille fusées qui s'enflammaient les unes les autres.

Le peuple garda un silence équivoque, malgré la splendeur du spectacle. Il trouvait que le soleil avait trop d'ardeur, les lions trop de patience, et un grand nombre de zélés crièrent :

— A l'eau le soleil! à l'eau!

Mais quelle revanche pour les lions! Ce malheureux soleil tournait encore avec ses maigres pétarades, lorsque les deux quadrupèdes, s'enflammant à leur tour. le bombardèrent avec tant de fusées, lui crachèrent tant de serpenteaux, de bombes et de boîtes, qu'ils étouffèrent son petit bruit dans leurs rugissements, son feu dans leurs volcans déchaînés, et, après l'avoir noyé de fumée, le forcèrent à s'aller cacher dans les flots du vivier, où il fut englouti piteusement.

Alors, vingt gerbes d'étoiles lumineuses éclairèrent les faces pâles des cent mille spectateurs

qui poussaient des hurlements de joie à déraciner le château et à le faire tomber dans le vivier à côté du soleil de bois.

Puis, tous les yeux allèrent encore chercher une approbation ou même un remercîment sur le visage de Guillaume; et, de fait, ce feu, cette fumée, cette canonnade, ces tonnerres d'applaudissements, toute cette joie nationale dont il était à la fois la cause et le but, tout cet enivrement l'avait bien un peu atteint lui-même. Guillaume, touché au cœur, s'inclina pour répondre à ses compatriotes et les remercier sincèrement : le démon de l'orgueil venait de régner sur lui pendant une seconde : Guillaume avait souri à l'allégorie du soleil noyé, lui, l'esprit sauvage qui renvoyait les chanteurs de louanges en leur disant :

— Coquins! me prenez-vous pour le roi de France?

Au même instant l'un de ses capitaines familiers entra sous le dais de velours, s'appprocha du roi Guillaume et lui dit à l'oreille :

— Sire, un Français est en bas qui apporte, dit-il, une grande nouvelle.

Le roi, que tout le monde regardait encore, ne sourcilla point. Il ne tourna pas seulement vers le capitaine son visage austère, et lui répondit à mi-voix :

— Quel Français?

— Une sorte d'espion, de transfuge, une figure hideuse, un homme écrasé par la fatigue.

— Ah ! d'où vient-il ?

Et le roi regardait toujours les autres feux d'artifice qui couronnaient la mort du soleil.

— De chez M. Louvois, sire.

Guillaume tressaillit comme une harpe dont toutes les cordes sont frôlées par le vent.

— Dans la galerie, dit-il précipitamment.

Et, le capitaine parti, Guillaume se leva aux dernières fusées, salua le peuple en plaçant une main sur son cœur, puis sortit de la tente de velours avec les lords anglais et les nobles hollandais qui formaient sa suite.

Cette brillante assemblée traversa la galerie, au bout de laquelle, dans une salle immense toute resplendissante d'orfévrerie, de cristaux et de cires parfumées, était le formidable festin dont nous avons juré de ne point décrire les homériques splendeurs.

L'œil des conviés saisit cette perspective dès les premiers pas qu'on fit dans la galerie. Guillaume, lui, ne regarda que dans l'ombre à gauche, et aperçut appuyé, ou, mieux, défaillant, près d'une colonne de marbre, un pauvre diable encore haletant, chauve, décharné, gardé à vue par deux pages, qui observaient en ricanant ses moindres mouvements.

Guillaume avait tant vu d'ennemis en face

qu'il se connaissait en haines. Cette figure-là ne fit soupçonner ni poignard ni poison, c'était la peur en justaucorps de ratine et en bottes crottées. Il y avait à travers toutes ces apparences repoussantes certain galbe de soldat qui attira tout d'abord le stathouder.

Sortant brusquement du groupe qui s'acheminait vers la salle du festin on avait dépassé l'homme appuyé à la colonne.

— Passez toujours, messieurs, dit-il, je vous suis.

Et tout droit, tout net, l'œil dilaté, la poitrine ouverte, il marcha vers cet homme.

— Tu es Français ? dit-il.

— Oui, sire.

— Tu viens de chez M. de Louvois?

— Oui.

— Tu es soldat?

— Homme d'épée.

— Tu t'appelles?

— De la Goberge.

— Que me veux-tu?

— Vous apporter une nouvelle.

Guillaume recula sans affectation d'un pas, l'œil attaché sur les mains inquiètes de son interlocuteur. Il venait de réfléchir que la bravoure est une belle chose, la générosité une noble vertu, mais que ces deux sublimités ne parent pas un coup de couteau, et que Henri IV, roi brave et

généreux, Henri III, roi généreux et brave, étaient morts tous deux pour n'avoir pas fait à propos ce raisonnement.

— Voyons ta nouvelle ? demanda le roi.

— Mons est envahi, dit la Goberge avec la précision d'un Spartiate.

Guillaume frissonna.

— Te moques-tu? dit-il. Envahi... par qui?

— Par nous.

— Combien êtes-vous, vous? répliqua vivement Guillaume jouant avec les mots de la Goberge.

— Cent mille, dit celui-ci.

Guillaume, avec un sourire de pitié :

— Si tu veux te faire payer, reprit-il, donne-nous-en pour notre argent ; avoue que c'est Louvois qui t'adresse à moi pour troubler ma digestion, pour me faire mourir de peur... avoue cela, et je te donne le double de ce qu'il t'a promis ; mais avoue vite, on m'attend pour souper.

La Goberge chancelant et l'œil vitreux :

— Sire, murmura-t-il, je suis plus pressé que vous, j'ai fait cent lieues, je meurs de fatigue et de faim. Je suis venu, chassé par mon maître, et menacé d'une prison éternelle.

— Nous avons un certain Zopyre qui en fit autant pour Darius, murmura ironiquement Guillaume ; seulement celui-là s'était fait couper le nez et les oreilles pour se donner un peu plus

de créance ; il ne te manque qu'un œil à toi. Ce n'est pas assez pour me prouver que Louvois, en six semaines et sans bruit, a composé une formidable armée : ce serait un tour de force.

—Vous devriez être accoutumé aux siens, dit la Goberge, depuis celui qu'en 1672 vous a joué le facteur Brossmann.

— Brossmann ! s'écria Guillaume, ce facteur qui avait acheté toutes mes munitions.

— Précisément.

— Et c'était Louvois qui envoyait ce facteur Brossmann ?

— Louvois était Brossmann lui-même.

— Prouve-le donc !

— C'est moi qui l'accompagnais chez le marchand, à Rotterdam !

Guillaume se mordit les lèvres jusqu'au sang pour essayer de dissimuler toute l'émotion qu'éveilla en lui ce souvenir.

— Alors, tu es venu trahir ici ta patrie ? dit-il à la Goberge.

— Non, pas ma patrie, mais Louvois.

— Et tu certifies... sur ta tête...

— Que Mons est envahi par une armée de cent mille hommes.

— Commandée par...

— Par le roi !

En achevant ces mots qui allumèrent un feu dévorant dans chaque veine de Guillaume, la

Goberge tomba épuisé, à genoux d'abord, puis renversé tout à fait sur la dalle.

Et au même instant, comme pour prouver tout ce que venait de dire le transfuge, un cavalier du Hainaut entra couvert de sueur et de fange, il apportait à Guillaume une lettre du prince de Bergues, gouverneur de Mons.

C'était le cinquième courrier expédié depuis l'arrivée des Français; mais Luxembourg et Boufflers en avaient intercepté quatre.

Guillaume pâlit, déchira la lettre et congédia le cavalier en lui commandant impérieusement le silence.

Il va sans dire que du bout de la galerie les lords et les nobles, avec tous les officiers assemblés, regardaient cette double scène d'un œil aussi curieux que leur estomac était impatient.

Guillaume, ayant dompté l'hydre qui venait de le mordre au cœur :

— Messieurs, dit-il avec tranquillité, voilà un pauvre diable d'officier français qui passe à nous. Il meurt de faim, de froid, de fatigue. On paye mal, à ce qu'il me paraît, les bons services chez le roi très-chrétien. Pages! faites souper cet homme et qu'on le garde à part dans mon cabinet. Quant à nous, messeigneurs et messieurs, à table s'il vous plaît; j'ai hâte de boire à votre santé.

Guillaume s'assura d'un coup d'œil que ses

écuyers emmenaient la Goberge. Il prit place au festin, sous un dais de brocart d'or brodé de pierres précieuses : à sa droite le pensionnaire de la Haye, à sa gauche le comte de Monmouth ; et en s'asseyant, le sourire sur les lèvres, il attira à lui son grand écuyer Owerkerke, et lui dit à l'oreille sans cesser de regarder l'assemblée :

— Dans une heure, des chevaux, une escorte.

Le repas commença. Ce fut une suite de santés bruyantes à chacune des provinces, puis aux sept ensemble, puis à l'Angleterre, puis à l'Écosse, puis à l'Irlande, ensuite aux Trois-Royaumes; enfin à la ruine de ce fameux soleil qui luisait à Versailles : toast accueilli frénétiquement par toute l'assemblée, tandis que Guillaume, rentré en lui-même, mouillait à peine ses lèvres dans le vin et se disait :

— J'ai trop tôt applaudi quand ils ont noyé ce soleil dans le vivier!... Il brille encore et brillera peut-être sur ma tombe.

Une toux sèche et douloureuse gronda au fond de sa poitrine et lui déchira les poumons. Il étouffa le bruit et la douleur dans sa serviette à fleurs brodées, et pour mieux dissimuler encore il leva son verre.

Un triple hourra couvrit le sifflement de sa toux et son imprécation de rage.

— Comment sauver Mons? pensait Guillaume; Mons! la clef des Flandres! Je n'ai pas d'armée...

je n'ai pas d'argent... Oh! mais j'ai une idée!

La joie des nobles convives, excitée par la belle humeur du prince, en était venue à égaler celle des spectateurs plébéiens du Vivier.

Owerkerke reparut et s'approcha de son maître comme pour lui verser du vin :

— Prêts, dit-il.

Guillaume l'attira de nouveau à lui :

— Pas de chevaux, dit-il, un bateau, des relais jusqu'à Rotterdam, et qu'on place le Français au fond de ma cabine.

Owerkerke sortit pour la seconde fois.

— Il me faut un conseil, il me faut quatre millions, pensa Guillaume, je trouverai cela chez mon ami Van Graaft, puisque ce Français, envoyé par la Providence, a connu le facteur Brossmann.

II

LA MAISON DU BOOMPJES.

Après le souper, le bal. Guillaume profita du tumulte, prétexta sa fatigue, et, après avoir remercié le pensionnaire et les bourgmestres qui l'avaient conduit à son appartement, il sortit par une porte dérobée, et gagna le quai, s'appuyant sur son écuyer, parce qu'en effet il tombait de lassitude.

Un bateau léger, plat, assez long pour renfermer une jolie cabine, un entre-pont et une cabine moins élégante, était amarré aux rampes de l'escalier de pierre. C'est le bateau qui sert encore aujourd'hui, en Hollande, pour la navigation sur les canaux. Il ressemble aux anciens coches de Paris

à Auxerre ; seulement, il ne peut tenir que vingt personnes et n'est chargé ni de bois ni de fer. Les bateaux particuliers sont plus petits et plus légers encore.

Au lieu d'un cheval pour traîner le coche le long des rives, l'écuyer en avait fait atteler deux. Un piqueur à cheval courait devant pour faire conserver la droite au bateau du roi et empêcher les chocs et les retards.

Guillaume, couché sur des coussins, une lampe au-dessus de sa tête, travailla toute la nuit sans secousse et sans fatigue. Le bateau glissait moelleusement; aucun bruit, aucun danger. Les chevaux qui trottaient sur le chemin de halage étaient remplacés toutes les cinq lieues par un attelage frais. Maître la Goberge dormit dans la seconde cabine, malgré toutes ses préoccupations. Il n'était pas effrayé d'aller où allait le roi; et d'ailleurs tout avenir lui semblait rose auprès du sort que lui réservait Louvois.

On comprend facilement la fuite de la Goberge. Séron l'avait enfermé provisoirement dans une chambre des étages supérieurs du donjon ; mais cette chambre tirait son jour d'une lucarne, et la Goberge, toujours défiant, avait voulu savoir pourquoi on le logeait si haut et si loin ; en conséquence il avait regardé comme fait toujours le chat qu'on enferme, et de cette lucarne il avait plongé sur la cour intérieure. Tout

à coup il avait aperçu Jaspin, puis Gérard, puis Rubantel et tous les officiers. Il avait vu aussi Louvois sortir de chez le roi dans un accès de fureur, et l'instant d'après, effrayant prodige, il avait vu, de son œil vu, Belair aux blonds cheveux embrasser Gérard et Jaspin.

Le plus sot comprend vite quand il s'agit de son intérêt ou de sa vie. La Goberge avait compris, d'après sa stupéfaction, quelle serait la rage de Louvois lorsqu'il apprendrait la résurrection de Belair. On peut se tromper quand on dit avoir écrasé un homme sous une pierre, mais on n'a pas le droit d'annoncer deux coups d'épée qui n'ont laissé aucune trace.

La Goberge connaissait Louvois. Nul homme ne supportait si peu la plaisanterie : toute mystification faite à Louvois aboutissait toujours à quelque échelle de potence ou à quelque porte de cabanon.

La Goberge n'hésita pas, et il eut raison. Déjà un huissier le venait chercher pour parler au ministre ; la colère de Louvois allait choir tout entière sur le misérable. Dès que l'huissier eut signifié l'ordre au maître d'armes, celui-ci prit son chapeau, passa devant, et tandis que l'huissier se tournait pour fermer la porte, la Goberge le poussa dans la cellule, l'y enferma bel et bien, et descendit les degrés quatre à quatre.

Les valets qui l'avaient amené avec eux à Va-

lenciennes lui avaient montré le chemin des écuries. La Goberge connaissait l'écuyer de Louvois et lui demanda un cheval comme cela était arrivé cent fois pour le service secret du ministre, et un quart d'heure après il n'y avait plus de la Goberge.

Où aller? En France? Louvois l'eût rattrapé le jour même. Non, la frontière était à une lieue; le fugitif traversa les lignes du blocus, vit arrêter les estafettes du prince de Bergues, montra la passe signée Louvois, qui lui servait en toutes ses expéditions; et voilà comment, de relais en relais, dépensant ce rouleau que lui avait si imprudemment donné le ministre, notre coquin réussit à gagner la Haye, quand partout les courriers de Mons avaient été faits prisonniers.

Maintenant il dort sur un tapis au fond de la cabine du bateau; à sa droite est le chien Pamphagus, un molosse qui rêve sanglier; à sa gauche est le valet de chambre de Guillaume, qui rêve soleil d'artifice, et la Goberge, lui, rêve les saumons à la chair rose de Dordrecht; les florins d'or, moins jaunes que le vin d'Espagne qu'on vend à la buvette de l'Ours dans Keizerstraat, en un mot toutes les délices inconnues au soldat fidèle, et qu'un transfuge peut acheter si bon marché, au prix d'une pauvre petite trahison.

Cependant le bateau du roi d'Angleterre glis-

sait toujours sur le canal : et ce n'était plus la lune qui argentait les égratignures de son sillage, l'aube mélancolique et pâle mirait son blanc manteau dans l'onde. Depuis longtemps déjà l'on avait dépassé Delft, et le jour était grand lorsqu'on passa devant le village d'Overschie, qui baigne dans l'eau ses maisons pittoresques.

Là, auprès d'un coq qui chante et d'un porc qui grogne, un marmot de cinq ans, trempant dans le canal une ficelle armée d'une épingle, pêchait fièrement des anguilles. Plus loin, les bœufs accroupis dans l'herbe haute, se levaient pour regarder courir les chevaux du coche ; une belle jeune fille curieuse levait son rideau pour voir et être vue. Et Guillaume passait, enseveli dans ses couvertures, craignant de respirer cet air frais du matin, cet air adoré du pays natal.

Enfin le bateau s'arrêta près de la porte du Nord. Rotterdam apparaissait confusément au delà dans le brouillard.

L'écuyer couvrit d'un manteau épais les épaules de son maître. Guillaume fit signe à ses valets de ne point se déranger, mais de ne pas quitter le Français, et, cheminant côte à côte avec Owerkerke, il se dirigea vers la ville, traversa deux ou trois ponts, et s'arrêta enfin sur le Boompjes, belle promenade bordée d'arbres immenses, qui longe la Meuse.

Là s'élevait, plus cachée qu'autrefois, puisque

les arbres avaient grandi, la maison de Van Graaft, toute bâtie en marbre et en granit, avec ses vastes fenêtres derrière lesquelles le passant émerveillé ne manquait pas de compter les lampes et les lustres d'or, les vases d'or et les statues d'or et d'argent, perchées sur des meubles massifs dont les entablements sculptés et reluisants leur servaient de piédestaux.

Toutes ces merveilles, à peine dissimulées par de grandes tapisseries formant rideaux, s'étalaient négligemment, le jour et la nuit, sans défense contre les voleurs qu'elles bravaient avec impudence depuis nombre d'années. Il n'était pas non plus défendu à l'œil des oisifs de contempler dans les dressoirs une insolente vaisselle d'or, plats gigantesques, buires longues comme des cigognes, vidrecomes bosselés, cafetières pansues, aiguières incrustées d'onyx et de sardoines gravées... Mais les voleurs ne songeaient pas à voler tant de richesses.

C'était comme le trésor de la ville. Rotterdam en était fière. Ce million employé comme nous venons de le dire était l'un des cinquante millions que le marchand Van Graaft avait gagnés dans son commerce, grâce aux bons canons hollandais qui avaient défendu ses navires, grâce aux bons ouvriers hollandais qui avaient débité bois, fer, cuivre et plomb pour charger ses navires.

En volant un plat d'or à mynheer Van Graaft, on eût commis un crime de lèse-Rotterdam.

Mais ce n'était point pour cette raison que le Crésus défendait si peu ses trésors. Van Graaft possédait cinquante millions ; mais une idée le possédait. Tout cet or qui débordait chez lui de la cave aux combles, sa femme l'avait gagné en fondant sa maison de commerce, et Van Graaft avait tué sa femme !

Nous savons combien elle était belle. Nous connaissons l'histoire douloureuse de cette intelligente et brave créature, que Van Graaft avait surprise après une année d'absence auprès du berceau d'un enfant de quelques mois. Nous l'avons vue, expirante, sauver son enfant que menaçait la fureur jalouse de Van Graaft : tout cela, enveloppé de mystère, était oublié ou plutôt inconnu à Rotterdam. Le vent chasse si vite la fumée d'un coup de pistolet ! la terre a sitôt bu le sang généreux d'une pauvre femme !

Rien ne survivait du légitime assassinat commis par le négociant, rien que cette idée qui le possédait, et cette idée était un remords.

Aussitôt qu'il eut frappé la coupable, il s'enfuit. Lorsqu'il revint dans sa maison, Éléonore était ensevelie, l'enfant avait disparu. Le stathouder Guillaume, pour qui Van Graaft en vingt rencontres avait dépensé son argent et sa vie, vint rendre visite à son ami qui lui montra le

portrait d'Éléonore, son siége vide au coin de l'âtre, un pistolet pendu au mur, sans expliquer par une syllabe cette effrayante pantomime.

Guillaume inclina la tête comme pour dire qu'il comprenait. Il serra la main de Van Graaft, s'assit à la place vide, regarda pendant quelques minutes tourbillonner les étincelles dans le brasier, puis il sortit sans qu'il eût retenti dans la chambre un autre bruit que la respiration du meurtrier muet, et le soupir du prince taciturne.

Depuis, bien des projets de guerre, bien des traités d'alliance, bien des batailles, bien des défaites empêchèrent Guillaume d'aller visiter son bon ami le marchand. Le prince d'Orange grandissait à force de luttes et de peines. Van Graaft s'enrichissait sans sortir de son fauteuil. Sa maison avait été mise sur un tel pied par sa femme, que l'or, habitué à couler vers la maison du Boompjes, ne cessait d'y affluer. Pas un sac de florins n'entrait chez Van Graaft sans lui rappeler cette femme : elle lui envoyait tous ces millions du fond de son tombeau.

Jamais aucune révélation ne lui avait fait connaître la vérité : lui-même fuyait toute lumière à cet égard. Il savait qu'un étranger avait vécu assidûment près d'Éléonore pendant un mois. On lui avait nommé un riche facteur, ce Brossmann mystérieux qui figurait sur ses livres de commerce pour un payement de six millions. Mais

Brossmann avait disparu, et c'était en vain que Van Graaft le faisait chercher par toute l'Europe. Le fabuleux facteur n'était connu d'aucune maison respectable. Dans les comptoirs d'Afrique, aux Indes, en Chine, nul n'avait trouvé trace de Brossmann, et cette chimère grossissant tous les jours dans le cerveau du malheureux Hollandais, Brossmann était devenu sa monomanie.

La première fois qu'il revit Guillaume, c'était après la bataille de Seneffe, Van Graaft, au lieu de consoler son ami si bien battu par le prince de Condé, lui demanda de s'informer si parmi les morts on ne trouvait pas le nom d'un certain Brossmann.

Guillaume voulut savoir à quel propos on lui adressait cette question. Van Graaft conta ses idées noires. Et le prince d'Orange fut attendri de voir une si grande passion aboutir à une telle folie.

A la ligue d'Augsbourg, Van Graaft se fâcha contre son ami.

— Guillaume, lui dit-il, vous allez me fermer toute la France, et je n'y pourrai pas chercher ce Brossmann.

Quand le prince d'Orange fut élu roi d'Angleterre, parmi toutes les lettres de félicitations et d'hommages qu'il reçut à Londres, un paquet carré d'une grosse écriture frappa sa vue et lui apporta comme un parfum néerlandais, une vapeur de Meuse chère à son souvenir.

C'était une lettre de Van Graaft. Sans doute l'ami du Boompjes adressait comme les autres son tribut affectueux au stathouder devenu roi.

« Guillaume, écrivait Van Graaft, à présent que vous avez l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande (la France en est, je crois), cherchez-moi, je vous prie, un sieur Brossmann, facteur et négociant. »

Mais cette idée obstinée, cet épouvantable supplice s'était depuis quelque temps compliqué d'une autre torture. Van Graaft songeait à l'enfant que sa femme avait abandonné en mourant. Cet enfant était peut-être mort de faim ou de froid. De faim!... quand il y avait cinquante millions en or dans la cave de sa mère, cinquante millions gagnés par le travail de sa mère, pauvre enfant innocent!...

Et alors, Van Graaft appliquait son visage sur les vitres, il regardait sur le Boompjes, et les paysans voyaient cette figure étrange apparaître au milieu des potiches et des statues d'or comme la tête immobile et fatale d'une divinité japonaise. On le saluait, on lui souriait et il ne répondait pas.

Que regardait-il ainsi durant des heures entières? Ses bateaux qu'on déchargeait presque à sa porte? Les chariots pleins de sacs et de lingots qui arrivaient dans sa cour escortés par un garde

de la marine? Non ; il regardait les enfants qui jouaient le long des arbres avec les rognures tombées de ses ballots, et il se demandait si l'enfant d'Éléonore n'allait pas lui apparaître, pâle et pleurant, pour lui demander la charité.

Telle avait été la vie de cet heureux, de ce riche, de ce roi des marchands. Dieu lui avait donné la santé. Grand, large et fort, il faisait plier un cheval sous son poids. Sa raison étonnait ceux qui connaissaient sa folie ; sa folie stupéfiait ceux qui tous les jours avaient recours à sa raison. Rotterdam n'aurait jamais eu de juge de commerce plus clairvoyant et plus instruit ; mais il ne voulait d'autre siége que le sien, dans la crainte de n'avoir plus en face le fauteuil vide d'Éléonore et le portrait et le pistolet pendus à la muraille, qu'il ne quittait pas un instant.

Guillaume connaissait bien cet homme et l'aimait. Van Graaft le traitait si peu en roi ! excepté lorsqu'il s'agissait d'un prêt ou d'une fourniture. Quelle que fût l'heure de son arrivée, Van Graaft le recevait comme s'il l'avait quitté la veille, et reprenait la conversation de l'an ou des ans passés.

Il venait de se lever et congédiait son valet, quand Guillaume entra dans sa chambre, laissant Owerkerke dans la grande salle.

— Bonjour, ami Van Graaft, dit le roi en tendant sa main.

— C'est le roi Guillaume, répliqua lentement et sans manifester la moindre surprise le grave Hollandais qui serra cette main dans les siennes. Asseyez-vous, Guillaume, vous êtes le bienvenu dans la province.

— Je n'ai pas voulu passer si près de Rotterdam sans vous visiter, maître Van Graaft; vous avez bon visage, il me semble.

— Et vous, mauvais, Guillaume, dit le marchand ; vous ne vous soignez pas, l'air de la Tamise est mauvais pour la toux.

— Il faut vouloir ce qu'on ne peut empêcher, maître. Si l'on pouvait être roi d'Angleterre et habiter à la Haye ou à Rotterdam, je le préférerais; mais, je le répète, vous êtes bien portant, je m'en réjouis.

Le marchand tourna le dos sans façon à son royal visiteur et colla sa face aux vitres. Guillaume s'allongea sur son fauteuil sans paraître y faire attention.

— Il y a de beaux enfants, dit-on, en Angleterre, reprit Van Graaft en revenant.

— Fort beaux, mais ceux de notre pays les valent, dit le roi.

Et pour couper court à cet ordre d'idées qui le gênait, Guillaume reprit :

— Van Graaft, je suis venu vous consulter sur une chose.

— Ah! ah! quelle chose ?

Et Van Graaft s'assit.

— Je vais être forcé de recommencer la guerre en Flandre.

— Mauvaise affaire. Vous périrez par la guerre. On dit que vous êtes un grand général, j'en suis sûr, moi, car vous avez le génie patient et destructeur ; cependant vous êtes toujours battu.

— L'homme donne la bataille, Dieu donne la victoire, reprit flegmatiquement Guillaume.

— C'est vrai ; mais si vous étiez en paix, Dieu ne donnerait pas la victoire à d'autres.

— Je fais de mon mieux, cependant, dit Guillaume, et l'an passé j'ai réussi.

Il faisait allusion à la bataille de la Boyne, une grande journée, son triomphe.

— Ah ! dit Van Graaft du ton d'un homme à qui l'on apprend quelque chose qu'il ignore ; eh bien, tant mieux... Dites-moi, Guillaume, avez-vous tué quelqu'un dans le combat ?

— Mais, peut-être, répliqua Guillaume.

— Ah ! vous n'en êtes pas sûr ! vous ne savez pas ! Vous êtes bien heureux, vous !

— Mon ami, dit Guillaume, j'ai dû avoir ce malheur comme presque tous les gens de guerre.

— Oh ! continua Van Graaft en souriant, ce sont des hommes que tuent les gens de guerre, des hommes armés qui se défendent... ce n'est pas comme lorsqu'on tue des femmes... des enfants.

Guillaume sentit le retour de la folie.

— J'ai donc la guerre en perspective, interrompit-il vivement, une rude guerre que me fait la France.

— Je vous ai dit souvent que vous avez tort, Guillaume, d'entretenir la guerre avec la France. On ne sait pourquoi vous haïssez les Français. Ce sont de bonnes gens.

— Leur prince est mauvais, repartit Guillaume.

— Eh ! Guillaume, y a-t-il un bon prince quelque part? dit naïvement le républicain millionnaire. Croyez-moi, signez vite une longue paix avec les Français, et mettez-y seulement des conditions.

— Lesquelles?

— La première, c'est qu'on me retrouvera un certain Brossmann...

— Fort bien. Après?

— La seconde, c'est qu'on pendra le seul vrai coquin qu'il y ait en France, le seul auteur de tous les maux que souffre l'Europe, votre seul ennemi, Guillaume, car, après tout, il n'est pas le mien. Depuis qu'il nous fait la guerre, je vends pour douze millions de salpêtre et de fer chaque année, au bénéfice d'un cinquième... Et cependant, autrefois, il m'est arrivé en un seul mois de vendre pour six millions à un seul facteur... du temps de ma femme... ce facteur s'appelait Brossmann. Avez-vous bien souvenir de ma

femme, roi Guillaume? Comme elle était belle!... Vous ne croirez pas une chose, c'est que je voudrais avoir le portrait de son enfant. A présent qu'elle est morte, je n'ai plus de haine. Vous comprenez cela, seigneur?

Et Van Graaft se leva de son fauteuil en suffoquant, et marcha de la fenêtre à la porte jusqu'à ce que le démon du remords eût passé loin de sa tête en faisant siffler ses vipères et ses noires ailes.

Guillaume résigné attendit. Van Graaft revint.

— Je disais donc, reprit-il, que vous ferez la paix avec l'Europe, à la condition de faire écarteler Louvois.

— Nous verrons plus tard, dit Guillaume dont le pâle visage s'illumina d'un fugitif sourire. En attendant, ce Louvois nous a jeté cent mille hommes sur Mons, et je pars pour combattre ces cent mille hommes.

L'effort qu'il fit pour en dire si long réveilla sa toux dans sa poitrine.

— Avec quoi? demanda tranquillement Van Graaft. Vous nous faites tuer beaucoup de Hollandais, Guillaume.

— Je n'ai pas d'armée en ce moment, c'est vrai.

— Oh! les Français ont beaucoup plus d'enfants que nous, soupira le marchand.

— J'ai dix mille Anglais, mais épars, se hâta

de dire Guillaume, et, avec de l'argent, j'enrôlerai dans la Frise, j'achèterai des munitions. Je mettrai quinze jours à tout cela : Mons tiendra bien un mois.

— Oui, mais vous n'avez pas d'argent : vous coûtez gros aux Sept-Provinces.

— Je paye en gloire, mon maître, et en liberté !

— Oh ! c'est vrai, murmura Van Graaft, vous êtes un solide appui pour la Hollande. Enfin, vous venez m'emprunter de l'argent, Guillaume, je vois cela.

— Quatre millions.

— Je ne vous les donnerai pas ; demandez-les à votre parlement d'Angleterre ; ces gens-là sont trop riches, faites-les dégorger. Moi je ne donnerai plus d'argent que pour la paix, Brossmann, et la mort de Louvois...

— Eh bien ! s'il en est ainsi, repartit le roi en s'accommodant avec un merveilleux sang-froid à la folie de cet homme, nous allons essayer de vous satisfaire.

Et en disant ces mots, il souffla dans un sifflet d'or pendu à son cou.

On entendit se fermer la porte qui donnait sur le Boompjes, et un bruit de pas rapides retentit dans l'escalier.

Owerkerke parut à l'entrée de la chambre.

— Le Français est là, dit-il.

— Quel Français? demanda Van Graaft.

— Vous allez voir, répliqua le roi.

La Goberge entra, effaré, ébloui par tout l'or qu'il avait vu dans cette maison.

— Vous comprenez le français, je crois? dit Guillaume à l'oreille de Van Graaft; eh bien! écoutez, je vous prie... La Goberge, te reconnais-tu ici ?

— Oh! oui, sire.

— Où sommes-nous?

— Dans la maison Van Graaft.

— Dis-moi quel est ce portrait.

— Celui de madame...

— A quel étage était logé ton maître?

— Au rez-de-chaussée, en bas, près du salon.

— Va me chercher un verre d'eau dans sa chambre.

— A l'instant, sire.

Van Graaft, stupéfait, s'était levé pour voir de plus près cet homme qu'il soupçonnait d'être quelque automate merveilleux.

— De quelle chambre voulez-vous parler, et de quel maître? dit-il au roi.

— Du maître que servait cet homme en 1672; de la chambre qu'occupait ici, à cette époque, le facteur Brossmann.

Van Graaft poussa un cri terrible et s'élança vers la Goberge, qui revenait avec l'aiguière et le gobelet.

— Tu as servi le facteur Brossmann?... dit-il d'une voix sourde.

— Réponds! commanda le roi, qui vit hésiter la Goberge, comme s'il craignait d'être tombé dans un piége.

— Oui, monsieur.

— Tu sais où il est, alors? Tu vas me le dire.

Le maître d'armes interrogea le roi d'un regard suppliant.

— Réponds! dit encore Guillaume.

— Il est à Mons.

— J'y vais! s'écria le marchand.

— Attendez, mon ami, dit flegmatiquement Guillaume; vous feriez peut-être un voyage inutile.

— Pourquoi?

— Parce que, depuis si longtemps, il est possible que cet homme ne s'appelle plus Brossmann.

— Comment donc s'appellerait-il, sire?

— Réponds! dit Guillaume à la Goberge.

— Il s'appelle le marquis de Louvois, répliqua le maître d'armes, tout épouvanté de l'effet qu'avaient produit sa présence et ses paroles.

A l'instant même le visage de Van Graaft changea comme s'il eût quitté un masque : ces yeux égarés devinrent fixes, ce teint apoplectique devint pâle.

— Sire, dit-il, vous êtes un grand prince et un grand esprit. Vous venez de me faire com-

prendre pourquoi je ne trouvais pas cet homme, et vous avez chassé de mon cerveau le fantôme qui l'obsédait... Va-t'en, Français, et prends pour te payer le premier vase d'or que tu rencontreras sur ton passage.

La Goberge se précipita, radieux, hors de la chambre.

— Guillaume, reprit Van Graaft, vous ne me demandiez pas assez pour faire la guerre à Louvois. Nous sommes deux maintenant : je vais vous donner huit millions. Votre Majesté part probablement pour Mons?

— Sur-le-champ, mon allié.

— Et moi aussi. Oui, l'alliance est faite : la maison de Nassau et la maison Van Graaft ; le génie et la haine, le fer et l'or !

— Partons ! dit Guillaume après avoir vidé son verre.

III

L'ABBAYE DE SAINT-GUISLAIN.

Louvois avait porté sur les opérations du siége toute sa rage mal assouvie en des escarmouches particulières.

A côté de ce génie ardent travaillait un génie patient et infatigable : Vauban numérotait les pierres de la citadelle pour les démolir une à une.

Quand l'armée assiégeante eut occupé ses lignes et que le roi avec son frère et son neveu eurent vaillamment reconnu la place en plein jour, à portée du mousquet, la circonvallation terminée, la tranchée s'ouvrit vers la porte Berlaimont et fut poussée avec tant de rapidité qu'en une nuit

les travailleurs avancèrent de douze cents toises. Or on avait ouvert deux tranchées, comme si l'on voulait faire simultanément deux attaques ; et les terrassiers des deux ouvrages, rivalisant de zèle, arrivèrent les uns et les autres au même point : il y eut donc deux mille quatre cents toises de tranchée faites en huit heures, sans compter les galeries de communication entre les deux ouvrages.

Le roi passa cette première nuit à regarder les travaux. Louvois distribuait des éloges et des épigrammes. Il semblait, quand on le voyait aller de la tranchée Berlaimont à l'autre, brandissant sa canne et frappant du pied le sol ébranlé par les pioches, il semblait qu'il eût voulu dévorer toute la terre qui le séparait d'un duel corps à corps avec la ville.

Les batteries françaises se construisaient. Cependant Mons n'avait pas encore tiré un coup de mousquet, elle semblait prêter l'oreille dans l'ombre et attendre une égratignure à sa chair, comme si les travailleurs français n'eussent encore fait que chatouiller son épiderme.

Mais au point du jour, alors que l'œil put distinguer les silhouettes mobiles des pionniers et des ingénieurs qui se relayaient par escouades, un tonnerre d'explosion se fit entendre sur la gauche de la tranchée de Berlaimont, et cinq ou six mineurs chancelèrent et roulèrent avec leur

pelle, arrosant la terre du premier sang français que ce siége eût vu répandre.

On aperçut alors le moulin d'Hion, tout candide et tout inoffensif la veille, qui, pendant que les Français cheminaient avec la tranchée, s'était empli de chasseurs de Hainaut, excellents tireurs.

Ceux-ci, profitant de la nuit, s'étaient coulés jusque-là pour observer d'inspection, et la tranchée, si incroyablement avancée, les avait surpris, enfermés, mais dans une position tellement avantageuse, que, du haut de ce moulin, ils plongeaient parallèlement dans le passage des travailleurs et les visaient à coup sûr.

La première pièce française ouvrit alors son feu sur le moulin, et, à partir de ce moment, l'air n'eut plus une minute de tranquillité.

Louvois revint en se frottant les mains au quartier du roi, à l'abbaye de Bethléem ; la ville tirait de toutes parts sur les batteries assiégeantes, et le camp français se couronnait d'un nuage de fumée qui devait lui servir d'auréole jusqu'à la fin du siége.

Ce fut alors que disparurent les curieux et les curieuses, et les gens de cour désintéressés qui ne voulaient rien avoir à démêler avec les projectiles.

Ce fut alors que parurent les vivandiers, les traînards et les paysans, dont l'industrie était

d'aller ramasser ou déterrer les boulets ennemis qu'ils venaient vendre aux postes français.

Aux premiers coups de canon, le roi fit ses adieux à madame de Maintenon, qui n'attendait que ce sanglant signal pour prendre congé.

Le roi voulait que la marquise allât demeurer à Valenciennes.

— Il serait possible, dit-il, que les ennemis fissent une ou deux armées pour inquiéter la mienne. Je ne voudrais pas que vous eussiez l'embarras de vous trouver entre les boulets d'un siége et ceux d'une bataille. Dans une bonne ville, vous serez à l'abri de toute insulte et de toute inquiétude.

— Puis-je avoir en ce moment d'autres inquiétudes que celles que vous me donnez ? repartit la marquise. Je veux, au contraire, être à portée d'avoir des nouvelles de Votre Majesté, et comme je suis quelque peu capitaine, à force d'avoir fréquenté le premier homme de guerre de ce temps-ci, j'ai choisi pour moi un quartier général.

Le roi salua, sans s'étonner du compliment.

— Où cela? dit-il.

— A Saint-Guislain.

— Mais c'est démantelé, c'est un village sans fossés.

— Il y a une abbaye fort bien bâtie et des plus calmes, au milieu d'un bois ; puis la petite

rivière de Haine tourne autour. Voyez-la d'ici, sire, c'est à deux lieues, la route est tracée par vos troupes ; regardez comme les arbres bourgeonnent et cachent déjà les pignons aigus des bâtiments de l'abbaye.

— Mais, objecta le roi, Saint-Guislain est un couvent d'hommes de ce pays : allez-vous donc vous placer chez nos ennemis ?

— Non, sire, repartit la marquise, le couvent dont je vous parle n'est pas à Saint-Guislain même, il est dans les bois. Les Clarisses de ce couvent, que j'appelle toujours Saint-Guislain, ont déménagé à l'approche de nos troupes. Elles sont allées à Bruxelles, tandis que M. de Louvois a eu l'heureuse idée de mettre provisoirement à leur place, dans ce couvent, les Augustines qui s'étaient si fort épouvantées à Valenciennes.

— Fort bien. Serez-vous logée convenablement, madame ?

— A merveille, sire, à ce que m'ont dit déjà mes éclaireurs.

— Ah ! vous avez des éclaireurs, marquise ?

— Nécessairement, sire, puisque j'ai un quartier général.

— C'est juste. Eh bien ! madame, veillez avec soin sur vous, dit le roi avec émotion, vous êtes mon espoir le plus cher.

— Et vous, sire, répliqua la marquise d'une voix troublée, veillez sur votre personne et ne

vous exposez point en jeune homme, comme avant-hier pour la reconnaissance de cette place... Vous êtes l'unique espoir de la patrie et de la religion. Quant à moi, que tout le monde redoute ou jalouse, si je vous perdais...

Un enrouement pareil à un sanglot éteignit les derniers mots de la marquise. Le roi, fort attendri, lui prit les mains, qu'il serra tendrement dans les siennes.

Et ces adieux, qui eussent peut-être fait rire un pamphlétaire, ne manquaient ni de grandeur ni d'intérêt. Elle était touchante et noble l'amitié de ces deux époux. Il y avait l'étoffe d'un grand homme dans ce grand roi. Et dans cette femme, n'y avait-il pas plus que l'étoffe d'une reine?

Au moment de se quitter, lorsque déjà la marquise était dans la chaise à porteurs, on vit passer sur des civières les premiers morts ou blessés que Vauban faisait porter à l'hôpital.

Elle pâlit, ses yeux s'emplirent de larmes, et attirant doucement à elle le roi qui envoyait une poignée d'or à ces malheureux :

— A quel corps appartiennent ces pauvres victimes? demanda-t-elle.

— Grenadiers, pionniers, répliqua le roi.

— L'infanterie seule est engagée, je crois, dans les tranchées, n'est-ce pas, sire?

— Oui, madame; pourquoi?

— Pour rien, sire... En quelle occasion emploie-t-on la cavalerie, alors?

— Oh! toujours. Comme il est rare que dans un siége il y ait combat en campagne, si ce n'est pour repousser des sorties ou écarter des renforts qui arriveraient, la cavalerie met pied à terre et combat comme les fantassins... Vous intéressez-vous à quelque cavalier?

— Oubliez-vous que M. le duc du Maine commande la cavalerie? dit vivement la marquise.

— Soyez tranquille, madame, dit le roi avec un sourire, nous ménagerons votre élève : c'est notre intérêt.

La marquise soupira et rentra dans sa chaise. Le roi fit signe aux porteurs de se mettre en marche. Mais ils durent rester sur place, pour laisser passer un gros de cavaliers rouges, qui revenaient au bruit du canon.

— Vous ne me demanderez pas qui sont ceux-ci, madame, dit le roi, vous les connaissez.

— Les chevau-légers, je crois, répliqua-t-elle en rougissant légèrement.

— Qui reviennent du fourrage et que le canon attire... Pauvres enfants! dit le roi avec mélancolie, courez-y, au canon, il vous joindra un jour ou l'autre.

La marquise cacha son visage sous ses coiffes : elle venait de reconnaître Gérard parmi ces brillants gentilshommes à qui le roi promettait ce

lugubre destin ; Gérard, pour qui elle s'inquiétait au moment même où le roi venait de parler.

Il était si beau, si droit, il saluait avec une grâce si douce et si fine, son cheval noir l'emportait si vite ! Elle soupira et sa chaise partit pour Saint-Guislain.

Peut-être devinera-t-on pourquoi la marquise avait choisi le séjour de cette abbaye. Depuis que Jaspin lui avait parlé à Valenciennes, madame de Maintenon s'étonnait de l'état bizarre de son âme. Jamais cet esprit vaste n'avait manqué d'embrasser tout son horizon. Dans les circonstances difficiles, elle pouvait à bon droit revendiquer le coup d'œil du grand capitaine ; nulle perspective ne lui échappait. Aux premiers mots de Jaspin, elle avait senti l'immense échec porté à son ambition par cette résurrection menaçante d'un passé qu'elle avait le droit de croire enseveli. L'abbé, malgré sa douceur et sa réserve, lui avait paru un ennemi terrible, un tyran. Gérard, malgré son ignorance et son désintéressement, l'épouvantait comme un écueil contre lequel devait se briser son étonnante fortune. Depuis toutes ces révélations, la marquise n'avait pas dormi ; elle se sentait soupçonnée par Louvois, tenue par Jaspin, gênée par Gérard ; et pourtant, malgré sa prudence et sa perspicacité, un sentiment inconnu, incompréhensible, s'était glissé dans son âme et montait jusqu'à son cer-

veau qu'il troublait. C'était une confiance plus forte que le danger, une indifférence pour le monde plus forte que l'ambition ; c'était la joie ineffable d'avoir à nourrir au plus profond de ses entrailles une tendresse que nul ne savait, et qui n'était ni une trahison envers quelqu'un, ni une offense envers Dieu, comme sont la plupart des affections cachées de ce monde ; c'était aussi le réveil d'une âme qui s'était crue morte, parce qu'elle avait tué autour d'elle tout sentiment terrestre. Trop âgée pour l'amour, trop noble pour l'avarice, trop supérieure pour l'orgueil, elle exagérait la dévotion autant pour se faire pardonner de Dieu son ambition, le seul péché qu'elle daignât commettre, que pour se consoler des revers qu'essuierait cette ambition. Et voilà que tout à coup cette âme desséchée se sentait fleurir mystérieusement un cœur.

Cependant, nous l'avons dit, la marquise ne dormait plus, était-ce seulement par crainte? Non, l'œil de l'aigle ne se trompe point. Il discerne le milan de la colombe. Jaspin n'était pas un confident dont l'infidélité fût à craindre. Jaspin avait porté trente ans son secret, et sans le danger qui avait menacé la vie de Gérard, Jaspin l'eût emporté, ce secret, dans le pauvre petit tombeau qui l'attendait à Lavernie. Il n'eût rien révélé même à la marquise pour faire avoir à son protégé un de ces hochets qu'on ap-

pelle grade, charge ou pension. Et puis, Jaspin disait avoir tout appris de la comtesse au lit de la mort; il était prêtre, et madame de Maintenon croyait au secret de la confession. On voit donc que si elle avait perdu le sommeil depuis la révélation de Jaspin, c'est que le bonheur d'aimer quelque chose empêche aussi bien de dormir que le malheur de redouter quelqu'un.

La marquise avait eu un double but en choisissant pour quartier général l'abbaye de Saint-Guislain : connaître cette intéressante jeune fille dont Jaspin lui avait raconté l'histoire, l'arracher à Louvois, qu'elle soupçonnait seulement de la poursuivre d'un amour criminel, et convaincre ainsi son ennemi d'une mauvaise action en faisant une action agréable au Seigneur.

Car, il faut bien le dire, la tactique de Louvois avait réussi. Nul n'avait pénétré la naissance d'Antoinette. La Goberge lui-même l'ignorait; il pouvait croire à une recrudescence de jeunesse chez cet homme austère. Ceux-là se cachent avec bien plus de soin que les autres, puisqu'ils ont besoin de paraître vertueux, tandis que les mondains cherchent seulement à cacher leurs vices. Comment madame de Maintenon eût-elle deviné le motif des persécutions de Louvois, et pourquoi, les connaissant, se fût-elle refusé la joie de les divulguer en temps opportun? Est-ce si peu de chose qu'une revanche bien prise? Et puisque la

vengeance est un morceau de roi, madame de Maintenon n'était-elle pas reine?

On verra peut-être aussi que la marquise, en se rapprochant d'Antoinette, n'espérait pas seulement déplaire à Louvois. Il y avait désormais place en cette grande âme pour des sentiments plus humains.

Elle arriva pensive au monastère. Toute la campagne qu'elle avait traversée lui avait offert un navrant spectacle. Les marais, débordés par suite de la rupture des digues, les bois coupés pour que le canon ne trouvât pas d'obstacles, les paysans en pleurs, les cavaliers rôdant et pillant, les loups à figure d'homme cherchant pâture et dévorant les faibles, telles furent les lugubres images que laissa derrière elle la marquise, en passant sous la voûte profonde qui servait d'entrée au couvent de Saint-Guislain.

Nous avons dit que partout, en France, les supérieures de congrégations adoraient madame de Maintenon comme leur chef suprême : c'est dire la réception qui lui fut faite à Saint-Guislain. Tout ce que le couvent put offrir de ressources pour distraire et choyer une si noble hôtesse fut mis en usage par les Augustines. La belle vue des bois, l'appartement tapissé, les musiques sacrées, la société des plus savantes et des plus sages furent les récréations du premier jour de retraite. Après quoi la marquise se fit

présenter au parloir les religieuses qu'elle n'avait point encore vues.

Toutes furent admises à saluer Madame, c'est ainsi qu'on appelait cette reine ; la marquise savait dire un mot agréable à chaque agréable figure, sans éveiller dans ces cerveaux fragiles l'orgueil qui conseille si mal dans la solitude, car il conseille d'abord l'ennui.

Avec la liste des qualités ou des défauts, la supérieure disait les noms de chaque pensionnaire. Madame de Maintenon fut bien surprise lorsqu'elle s'aperçut que la liste était épuisée sans que le nom qu'elle attendait eût été prononcé.

— Voilà donc toute la communauté ? dit-elle à la supérieure.

— Oui, madame, répliqua celle-ci en fermant son registre.

La marquise la regarda d'un air de surprise.

— Vous avez bien encore quelques religieuses, ajouta-t-elle, soit malades, soit en congé ?

— Malades… j'en ai trois.

— Ah !… Leurs noms ?

La supérieure nomma ces trois malades et ne fit aucune mention de mademoiselle de Savières.

— Et les congés ? demanda la marquise de plus en plus étonnée.

— Mesdemoiselles de Verdavenne, d'Alboin, de Cérisy, de Hedderbrand.

— Rien que quatre?

— Oui, madame.

— Voilà qui est étrange, murmura la marquise, qui baissa la tête pour réfléchir, et qui trouva bientôt une idée. Le terrain était fertile.

La supérieure semblait être embarrassée. Elle n'avait pas vu sans effroi toutes ces questions de la marquise; une femme, une abbesse, peut n'avoir pas le génie d'une femme d'État, mais elle a une finesse à elle. Si ce n'est point une arme offensive, c'est un bouclier suffisant. La supérieure changea donc aussi respectueusement, mais aussi vite qu'elle put, cette conversation semée d'épines. Elle parla des jardins, des bâtiments, des belles sources, d'une bibliothèque curieuse, des tableaux, qui sont toujours remarquables en Flandre.

La marquise la laissa dire, puis, tout à coup :

— C'est étrange, en vérité! reprit-elle comme si elle se fût parlé à elle-même.

Il n'y avait pas à reculer, la supérieure fut forcée de demander à Madame ce qu'il y avait d'étrange à Saint-Guislain.

— Je vais vous le dire, ma mère. Il m'avait été assuré par quelqu'un, mais ce quelqu'un s'est trompé, que vous aviez ici, aux Augustines, une demoiselle... Son nom m'échappe... aidez-moi donc...

La supérieure rougit jusque derrière son voile

blanc. La marquise la dévorait de son regard insoutenable. Elle ajouta :

— Jamais je ne trouverai ce nom, si vous ne m'aidez pas.

— C'est que... j'ignore absolument.

— Ah ! vous ignorez..., dit madame de Maintenon avec un si majestueux étonnement que la supérieure décontenancée ne sut pas trouver une parole. Vous ignorez ce qu'est devenue une de vos pensionnaires... mademoiselle... ah ! son nom me revient, mademoiselle Antoinette de Savières...

La supérieure, chancelant et courbant la tête, voulut encore protester qu'elle ignorait.

— Si je pouvais supposer que l'on me trompe, lorsqu'on me devrait répondre si naturellement, riposta la marquise en se levant, je quitterais à l'instant cette maison...

— Madame, s'écria la supérieure en joignant les mains avec désespoir, pardonnez-moi, j'avais des ordres.

— Des ordres ! de qui, madame ?

— Mais...

— De qui ? vous dis-je !... de l'archevêque du diocèse peut-être ?... C'est bien, je lui parlerai.

— Oh ! non, madame, non ; des ordres de M. le marquis de Louvois.

— En vérité, répliqua la marquise, M. de

Louvois donne des ordres aux supérieures de maisons religieuses ! de quel droit?

— Hélas! madame, je ne sais.

— Des ordres pour qu'on me cache les religieuses que je veux voir! ajouta la marquise en feignant d'être irritée.

— Ces ordres ne vous concernent pas, madame, puisque M. de Louvois ne pouvait prévoir que vous nous feriez l'honneur d'une visite.

— Alors je ne comprends plus. Pourquoi me laisser voir tout le monde, excepté cette jeune fille?

— J'ignore...

— Vous ignorez trop de choses, madame, dit sèchement la marquise, dans un poste où vous ne devez rien ignorer. Quoi! l'une de mes amies, en mourant, me recommande une enfant qui d'abord était aux Filles bleues de Mézières, c'est bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, madame, dit piteusement la supérieure.

— Et qui ensuite a été amenée aux Augustines de Valenciennes... vers le mois d'août de l'an dernier... Je pense ne pas me tromper.

— Non, madame.

— De Valenciennes, la communauté s'est transportée ici, rien de mieux; mais à Valenciennes j'eusse vu mademoiselle de Savières, je crois : pourquoi me la refusez-vous ici?

— Par suite de ce malheureux ordre, madame.

— Qui vous a été donné récemment donc?

— Il y a trois jours, le lendemain de l'arrivée ici.

— Par M. de Louvois?

— Oui, madame.

— Et pourquoi?...

— Oh! madame, il y aurait bien à dire; la jeune personne est difficile à conduire.

— Vraiment? Dissipée, peut-être, folle?

— Au contraire! triste jusqu'à la mort; il faut la faire surveiller jour et nuit. Tout d'abord, elle a voulu s'enfuir de la maison.

— A quel propos?

— Elle refuse de faire ses vœux.

— Vous l'y forcez donc?

— Ce n'est pas moi.

— C'est M. de Louvois peut-être? dit la marquise avec ironie, car elle ne pouvait prêter au marquis cette idée de mettre en religion une fille qu'il voulait séduire.

— Oui, madame, c'est lui, murmura la supérieure dans l'embarras le plus douloureux; mais, par grâce, madame, ne dites pas que je vous ai instruite.

— Craignez-vous M. de Louvois plus que moi? répondit la marquise; vous auriez tort. Allons, je veux enfin comprendre, et pour cela

il faut que je parle à la pensionnaire. Menez-moi sur-le-champ près de cette jeune fille.

Et madame de Maintenon fit un pas pour sortir du parloir.

— Madame!... s'écria la supérieure en l'arrêtant, attendez, de grâce ; je vous l'amènerai.

— Non, j'aime mieux vous suivre.

— Impossible, madame.

— Comment?

— Dans l'endroit où elle est...

— Vous finirez par m'irriter! s'écria la marquise.

La supérieure tomba prosternée, les mains suppliantes.

— Madame... madame... cette pensionnaire, depuis le soir de notre sortie de Valenciennes, a perdu toute raison. Elle a voulu dix fois se précipiter par les fenêtres. Ce matin le bruit du canon l'a rendue comme furieuse, et nous l'avons mise... à la pénitence.

La marquise fit un mouvement d'effroi.

— Soit, dit-elle sévèrement, j'irai la voir, fût-ce au cachot. Passez devant, je vous suis!

La supérieure s'inclina en pleurant et s'achemina vers le jardin.

Nous avons dit que Saint-Guislain est environné de marais et de bois. Le jardin du couvent situé hors de la ville. au milieu de ces marécages boisés, offrait le plus pittoresque et le plus char-

mant coup d'œil au poëte, au peintre et au pêcheur. Un étang, formé du trop-plein du marais, entretenait au milieu de ces beaux arbres la fraîcheur et la vie. Mais cette nature un peu sombre, un peu humide, ne devait pas charmer autant les jeunes esprits des pensionnaires.

La marquise suivit la supérieure sur les allées d'abord sablées, puis moussues et sinueuses de ce beau jardin. Elles arrivèrent à un petit bâtiment en forme de tourelle, dont les murailles disparaissaient complétement sous les houblons et les vignes vierges. A peine eût-on distingué une porte sous les impénétrables rideaux de verdure qui se balançaient devant cette tourelle, et d'où partaient à chaque mouvement de la supérieure des oiseaux effarouchés qui battaient à grands coups d'ailes ces réseaux de lianes et de feuillages.

— Vous n'êtes pas ici depuis longtemps, dit la marquise et vous avez découvert la pénitence. Je croyais les Augustines soumises à une règle plus douce.

— Madame, songez donc au malheur qui nous menaçait si cette jeune fille se fût enfuie ou tuée !...

— Partout on peut garder une pensionnaire, dans sa cellule, dans une chambre... quatre femmes suffisent, je crois, pour en surveiller une... Il n'est pas besoin pour cela de sombres mu-

railles, de cachots humides, d'oubliettes... Ceci en est une véritable, madame... Voyez, vous ne réussissez pas même à ouvrir la porte... Ah! madame, si c'est ainsi que vous voulez faire aimer le Seigneur à de pauvres filles mondaines...

Elle n'acheva pas, la porte s'ouvrit.

— Madame, répliqua humblement la supérieure, nous ne voulions pas que l'exemple et les discours de cette pensionnaire donnassent un scandale aux autres. Savez-vous, madame, qu'elle prononce des noms, qu'elle raconte des scènes profanes, et qu'elle avoue...

— Quoi?...

— Qu'elle aime quelqu'un! dit tout bas la supérieure en se signant avec effroi.

Madame de Maintenon ne prit pas la peine de cacher son méprisant sourire et la compassion que lui avaient inspirée ces paroles. Quant à la pudibonde supérieure, elle se signa encore une fois, en se demandant si la noble visiteuse n'était point en ce moment sous quelque pernicieuse influence, et s'il était possible que tant de tolérance coupable habitât sous les coiffes de la véritable madame de Maintenon.

Lorsqu'elle eut poussé encore deux portes et descendu quelques degrés, elle ouvrit un petit volet avec une clef pour donner un peu de jour à une chambre ovale dallée, dont les murailles revêtues de ciment luisant offraient les vestiges

de mauvaises peintures des plus lugubres scènes de la Passion. Alors elle demanda respectueusement à la marquise s'il lui plairait d'attendre sur un des escabeaux de chêne qui meublaient ce parloir étrange.

— Non, j'irai jusqu'au bout, répliqua madame de Maintenon ; je veux entrer dans l'endroit même où vous avez eu l'affreux courage ou la condamnable poltronnerie d'enfermer cette pauvre fille. Est-ce un *in-pace?* ouvrez ; est-ce un sépulcre? ouvrez encore !

Un cri de joie doux comme celui d'une colombe avait déjà répondu à ces paroles, et quand la supérieure éperdue eut encore tiré les verrous d'une lourde porte qui fermait un cabinet sombre et glacé, la marquise se trouva en présence d'une jeune fille qui vint tomber à ses genoux en s'écriant :

— Soyez bénie, qui que vous soyez, pour les paroles que je viens d'entendre! Peut-être êtes-vous puissante, madame, vous devant qui les prisons s'ouvrent ainsi. Mais assurément vous êtes bonne. Soyez bénie, au nom du Seigneur !

La marquise releva cette enfant, la prit par la main et l'emmena bien vite hors de tous ces murs, de toutes ces grilles, de tout ce froid ; elle choisit dans le jardin un banc sous le ciel découvert, au grand soleil, et d'une voix calme, mais

dont la supérieure comprit toute la menace cachée :

— Retournez au parloir, madame, dit-elle, et veuillez me laisser seule un moment ici.

La supérieure fit la révérence et partit avec des gémissements étouffés.

Cependant la marquise regardait fixement et avec un intérêt qui n'excluait pas l'appréciation, cette figure pâle et baignée de larmes, ce corps frissonnant et toute cette merveilleuse beauté que tant de douleurs n'avaient pu flétrir. Elle laissa la jeune fille sangloter et trembler, parce que, dans le rire ou dans les larmes, le caractère apparaît sans déguisement et s'écrit sur le visage.

Antoinette eut bientôt honte de pleurer ainsi.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle en étreignant son cœur de ses deux mains pour y refouler les soupirs et les pleurs, je suis faible, et je pleure de joie et de reconnaissance comme d'autres pleureraient de chagrin.

— Vous êtes mademoiselle de Savières? demanda la marquise en pressant doucement les deux mains d'Antoinette, qui se crispaient dans les dernières convulsions de la crise.

— Oui, madame.

— On m'a dit de vous beaucoup de mal, mademoiselle, et je voudrais en penser beaucoup de bien. Parlez-moi sincèrement devant Dieu,

qui vous apparaît plus visiblement peut-être du milieu de cet azur que du fond de votre prison ; dites-moi la vérité, sans passion et sans défiance. Je vais vous montrer l'exemple de la sincérité. J'ai quelque crédit en France; Dieu m'a donné le pouvoir de protéger ceux qui souffrent, et de punir ceux qui outragent la religion. Le hasard m'a conduite en ce couvent, et j'y veux loger pendant quelques jours. J'ai appris qu'une religieuse était dans la pénitence pour quelque faute grave, j'ai exigé qu'on vous montrât à moi. Nous voici bien seules; expliquez-moi votre conduite, et rappelez-vous que Dieu vous entend! Quant à moi, on m'appelle la marquise de Maintenon.

Antoinette, avec un élan qui révélait toute son âme si énergique et si aimante :

— L'ennemie de M. de Louvois, s'écria-t-elle, oh ! je suis sauvée!

Alors, sans donner le temps à la marquise de repousser cette étrange allégation, mademoiselle de Savières lui raconta sa vie, ses souffrances, ses craintes ; elle ne déguisa rien, ne s'excusa de rien, et, tantôt assombrie par ses souvenirs, tantôt rayonnante d'espérances, elle acheva d'émouvoir son juge si austère, en lui prouvant qu'elle disait la vérité.

« Ce n'est pas par amour que Louvois la persécute, se dit la marquise; il y a là un mystère que j'éclaircirai. »

Lorsque Antoinette eut déroulé le tableau lamentable de son enfance, et qu'elle fut venue à Gérard, au lieu de rougir et de balbutier comme une pensionnaire, elle avoua sans détour cette subite amitié née d'une rencontre qu'elle n'hésita pas à attribuer à son bon ange, comme l'un des rares bonheurs qui lui fussent échus dans sa vie.

— Mon enfant, dit la marquise un peu blessée, il faut renoncer à l'idée que les anges se feraient vos confidents d'amour. Cette pensée n'est pas chrétienne.

— Pourquoi ? demanda la jeune fille avec son irrésistible candeur. Les anges ne veulent-ils pas qu'on aime? Peut-on ne pas aimer ? Offense-t-on Dieu en aimant?

La marquise ne voulut pas entamer avec cette pauvre Augustine les sublimes discussions du quiétisme et de l'amour pur. Elle se sentait entraînée malgré elle à son rôle de mère ; elle se souvenait qu'on peut aimer.

— Ma fille, dit-elle, c'est une amitié généreuse, sans doute, que vous a offerte M. de Lavernie ; mais puisque vous êtes destinée à servir Dieu, vous ne devez pas conserver d'affection supérieure à celle-là.

— Voilà que vous me parlez comme tout le monde ! s'écria la jeune fille avec un douloureux étonnement. Quoi ! vous me connaissez, vous savez tout, et vous me conseillez le cloître?

— Ma chère enfant, je vous connais moins en ce moment que je ne croyais vous connaître tout à l'heure. Cet acharnement de M. de Louvois à vous cacher, je l'attribuais d'abord...

— A quoi? dit curieusement Antoinette.

La marquise se tut, elle aima mieux plonger son regard scrutateur dans le regard limpide de la jeune fille. Elle croyait sentir l'innocence et la pureté de cette âme. Pourquoi troubler cette ignorance sans nuage, en y jetant une révélation imprudente? Pour troubler l'eau transparente d'une source, il suffit d'un caillou qu'on y laisse tomber.

— Enfin, dit-elle une dernière fois, pour essayer de se donner une solution, vous vous êtes demandé ce que M. de Louvois voulait faire de vous, et de quel droit il vous persécutait de la sorte?

— Je le lui ai demandé à lui-même.

— Qu'a-t-il répondu?

— Que j'étais religieuse ou destinée à l'être, que ma fuite du couvent était un crime; que lui ministre du roi, une fois instruit de ce crime, il devait le châtier et y mettre obstacle.

— Et voilà tout?

— Tout; sauf les colères, les menaces, et cet abandon pire que la mort, auquel je suis condamnée.

— Mais, vous avez voyagé avec lui de Mézières à Valenciennes. Que vous a-t-il dit?

— J'étais dans un carrosse fermé ; il suivait à cheval. Je frissonnais chaque fois que cette figure terrible s'encadrait dans la portière, et lui semblait redouter aussi mon regard. Oh ! il sentait bien toute ma haine depuis que je l'avais vu tuer ainsi, au château de Lavernie, entre mes bras, la noble protectrice qu'un moment j'espérais d'appeler ma mère ! Car la comtesse de Lavernie est morte plutôt que de me conseiller d'entrer en religion ! ajouta Antoinette avec un accent de reproche si charmant et si délicat que madame de Maintenon lui reprit les mains qu'elle caressa dans les siennes en murmurant :

— Incompréhensible... Oui, ce Louvois est plus sombre que l'enfer... Voyons, reprit-elle tout à coup, contez-moi maintenant vos espérances ; si vous refusez de vous consacrer à Dieu, avez-vous quelque autre recours ?

— J'aime M. de Lavernie, dit fermement Antoinette.

— Mais voilà longtemps, ce me semble, que vous devez douter de son affection.

— Je n'en douterai jamais.

— Je crains de vous affliger, ma fille, mais enfin je vous dois la vérité en retour de votre confiance. Celui qui s'appuie sur les cœurs humains tombe souvent abandonné. Dieu seul est fidèle à ceux qui l'aiment.

— M. de Lavernie sera aussi fidèle que Dieu.

— Enfant! dit la marquise émue. Depuis tant de jours que vous êtes séparés...

— Chaque jour j'ai tendu les bras vers lui; ma prière et mes vœux ont été le trouver chaque jour.

— Les hommes oublient!...

— Les hommes, peut-être... lui, non... D'ailleurs, je sais bien qu'il ne m'a pas oubliée; l'autre soir il m'est apparu, il m'a devinée. Un cri lui est échappé; je l'ai entendu, ce cri. Tenez, madame, il vibre encore dans mon cœur. Si M. de Lavernie m'avait oubliée, il n'eût pas crié si douloureusement; et puis vous ne le connaissez pas, sans quoi vous n'auriez qu'à regarder ses yeux pour apprécier son âme. C'est un air à la fois doux et fort, un calme dans les traits, une chaleur de cœur... J'ai eu confiance en lui dès le premier regard que nous avons échangé, de même que je vous ai aimée aussitôt que je vous ai vue. Et voyez, madame, à quel point j'ai cette foi dans l'âme, cet amour dans le cœur, cette image dans les yeux, voyez comme je confonds dans cette pensée tout ce que je trouve ailleurs de noble et de bon, puisque tout à l'heure, en vous apercevant je me suis figuré que je le voyais, et qu'en ce moment encore, où vous me souriez, je crois le voir sourire.

— Vous êtes une charmante enfant, dit la

marquise, secrètement heureuse de cette allusion à une si dangereuse ressemblance, je vous prouverai à quel point vous m'avez su intéresser; croyez-moi, ne vous enthousiasmez point. Peut-être M. de Lavernie mérite-t-il toute votre estime, toute votre confiance, mais songez combien il est loin...

— Loin!... Oh! non pas, madame! s'écria la jeune fille saisissant avec une adresse merveilleuse la capitulation qu'on lui accordait. M. de Lavernie ne peut être loin, puisque l'autre soir il était à Valenciennes et que nous sommes à Saint-Guislain. L'armée française marche sur Mons; M. de Lavernie fait partie de l'armée et Mons est à deux lieues d'ici.

— Soit, ma fille. M. de Lavernie est avec cette armée, répliqua la marquise en songeant combien de malheurs avaient menacé depuis trois jours ces pauvres enfants. Mais un officier est bien exposé dans un siége, et toute la confiance que vous mettez en votre ami, un coup de mousquet peut l'anéantir.

A ce moment, comme pour donner raison à la marquise, une formidable explosion ébranla le ciel dans la direction de Mons.

Les deux femmes pâlirent et involontairement se pressèrent les mains.

Antoinette reprit courage la première, et ses yeux rayonnèrent.

— J'ai aussi pensé à cela, dit-elle; j'y ai pensé ce matin dès les premiers coups de canon. Je me suis dit qu'une de ces décharges que j'entendais avait peut-être coûté la vie à celui que j'aime; la folie s'est emparée de moi, j'ai tout oublié. Je voulais courir à Mons. Les religieuses m'ont arrêtée sur le balcon d'où j'allais me précipiter; c'est alors qu'elles m'ont renfermée dans cette prison où je n'entendais plus rien; mais que m'importait le bruit du canon ou le silence? Ma résolution était prise. J'eusse appris bientôt la mort de M. de Lavernie; croyez-le bien, madame, car il ne mourra pas sans me faire parvenir ses adieux, et alors...

— Alors? dit la marquise.

— Eh bien, madame, je mourrai aussi!

— Malheureuse enfant! Dieu ne le permet pas!

— Je suis orpheline, je suis abandonnée; je serai païenne si Dieu m'envoie ce malheur, je croirai que c'est lui aussi qui m'inspire le désespoir.

— Vous blasphémez, ma fille... vous défiez le ciel!

— Oh! non. Je me défends contre l'infortune. Toute cette résignation. toute cette obéissance que vous me voyez, me sont venues depuis que j'ai eu pris ma résolution. Pendant longtemps, j'ai attendu sans murmurer, parce que M. de Laver-

nie ne pouvait savoir en quel endroit l'on m'avait enfermée. Je me disais toujours que Dieu révélerait à mon ami le nom de ce couvent. Que de mortelles heures j'ai passées! Enfin, je m'étais fixé une limite, je m'étais donné un mois pour attendre et souffrir. La veille du jour où ce mois expirait, j'ai vu à Valenciennes M. de Lavernie qui m'a vue aussi. Qu'on appelle cela le hasard, je l'appelle Dieu, et j'ai confiance. Eh bien! voilà trois jours que le comte Gérard a retrouvé mes traces ; il doit me chercher ; il doit savoir maintenant mon arrivée à Saint-Guislain. Son service le retient peut-être, peut-être aussi est-il blessé, peut être est-il mort! Je me suis donné huit jours pour attendre, madame : si dans huit jours je n'ai pas de ses nouvelles, s'il n'a pas écrit ou fait écrire, ou envoyé M. Belair, vous savez... mon autre ami, ce brave jeune homme dont je vous ai parlé... qui escalade les murailles et tue les géants pour me défendre ; si, vous dis-je, les huit jours s'écoulent sans me rien apporter de nouveau, c'est que M. de Lavernie est mort ou qu'il m'a oubliée, comme vous m'en menaciez tout à l'heure. Dès ce moment je n'aurai plus rien à faire en ce monde, et j'en sortirai.

— Oh! vous m'épouvantez, s'écria la marquise en se levant pour embrasser Antoinette : vous prétendez m'aimer, avoir confiance en moi, et vous parlez ainsi!

— Il faut que je vous aime bien, allez, madame, répliqua la jeune fille avec un triste sourire, il faut que je me fie bien à vous, pour vous ouvrir ainsi mon cœur !

— Mais vous ne réfléchissez pas que les lettres ne parviennent point ici, que les hommes n'y entrent pas, que toutes les murailles ne sont pas comme cette terrasse des buis dont vous me parliez tout à l'heure, et que M. de Lavernie peut n'avoir plus sous la main un dévoué comme Belair. Cependant le siége continue ; cet officier est occupé le jour et la nuit, il pense à vous sans pouvoir vous le faire connaître. Huit jours, dix, quinze peut-être s'écouleront ainsi... et vous commettriez le crime devant Dieu de détruire sa créature, vous feriez à votre ami ce mortel chagrin de le quitter à jamais!... Que dis-je? vous lui rendriez odieux votre souvenir, car il se reprocherait une mort dont seule vous seriez coupable !... Allons, allons, cela ne se fera pas. Je ne le veux point, je vous le défends. Je vous réponds de vous-même ; attendez, souffrez... espérez !

— Répondez-moi de lui alors, madame, et promettez-moi que je le reverrai, repartit la jeune fille avec une voix si douce que la marquise fut plus attendrie par cette prière mondaine qu'elle ne l'eût été par une résignation passive.

— Promettez-moi de ne pas faire une démarche, de ne pas pousser un soupir d'impatience, de ne pas former un dessein quelconque sans m'avoir revue et consultée. Oh! jeune fille, promettez-moi cela d'abord, car c'est moi qui dicte des conditions aux autres et n'en subis jamais.

— Madame, chère et illustre protectrice, je me mets devant vous à deux genoux, et je vous dis, les mains jointes : Veillez sur moi, sauvez-moi, laissez-moi aimer; je promets tout le reste.

La marquise appuya ses lèvres sur le front de cette enfant, puis revint à la maison avec elle, une main sur son épaule. La supérieure attendait de loin, dans les angoisses : elle faillit s'évanouir lorsqu'elle aperçut Antoinette et la marquise dans cette familiarité.

Cependant madame de Maintenon congédia la jeune fille avec un gracieux sourire, en lui disant :

— Allez, mademoiselle, reprenez votre place au milieu de ces dames; vos explications sont parfaites, et tout est oublié.

Antoinette fit une longue et respectueuse révérence, puis disparut parmi les religieuses qui s'empressaient à l'envi autour de la nouvelle favorite.

Madame de Maintenon fut brève et froide avec la supérieure, déclara qu'elle prenait sur elle tout ce qui concernait mademoiselle de Savières,

et fit appeler Nanon pour retourner à son appartement.

Soudain un courrier se présenta devant l'abbaye avec grand bruit et bien escorté ; il apportait à madame de Maintenon une lettre du roi ainsi conçue :

« Madame, le moulin d'Hion a été brillamment enlevé par les grenadiers et les chevau-légers. Ces derniers surtout n'ont pas perdu un seul homme. C'est notre première affaire sérieuse. C'est une victoire. Ne la fêterez-vous point avec nous?

« Louis. »

— Certes, oui! répliqua tout bas la marquise, qui rougit de plaisir et baisa la lettre. Rafraîchissez-vous, courrier, et attendez un moment ; vous allez rendre au roi ma réponse.

Puis se tournant vers le groupe de religieuses, où son œil chercha Antoinette :

— Pauvre enfant, se dit-elle, tu vas voir si je tiens ma promesse!

IV

QUI RAPPROCHE LES DISTANCES.

Quelques moments après cette affaire du moulin d'Hion dont le roi parlait à la marquise dans sa lettre, les chevau-légers qui avaient combattu pour soutenir les grenadiers rentraient au camp, harassés, poudreux, rapportant leurs blessés et recevant sur leur route les compliments du roi qui s'était placé avec sa cour au bord du sentier que suivaient les troupes.

Gérard aperçut à quelques toises du gros des courtisans une petite figure noire qui s'agitait beaucoup pour se faire remarquer. C'était Jaspin tout haletant, Jaspin qui pendant le combat n'avait cessé de prier, de courir jusqu'aux pre-

mières gardes pour voir revenir les blessés, et demander des nouvelles de son cher élève.

Lorsqu'il vit Gérard aussi frais et aussi calme qu'à l'ordinaire, il poussa un cri de joie et vint se précipiter sur son cheval qu'il caressa et baisa mille fois avec des transports d'enfant.

Gérard se baissa pour embrasser le digne homme, puis, arrivé au quartier, surveilla la rentrée de son détachement, rendit compte au lieutenant général, et revint sous sa tente où l'attendaient Rubantel et bon nombre d'amis parmi lesquels nous serions bien ingrat de ne pas nommer le chien Amour.

Les embrassades terminées, le vin bu, chacun retourna chez soi. La nuit venait, le ciel était rouge des bombes qui planaient sur la ville assiégée. Gérard demeura seul avec Jaspin, se fit désarmer et s'étendit, brisé de fatigue, sur son lit de camp, ayant l'abbé à son chevet.

— La terrible chose que la guerre, quand on y va ! dit Jaspin ; mais la belle chose quand on en est revenu.

— N'est-ce pas, cher abbé ? répondit Gérard avec tristesse.

— Quoi ! s'écria l'abbé, vous venez de vous couvrir de gloire, le roi vous a complimenté, vous êtes plus vivant qu'il y a deux heures, et vous n'êtes pas content ?... Mais, à propos, faites-vous déshabiller par votre valet de chambre,

M. le comte ; j'ai lu dans des livres de guerre, que souvent un cavalier se trouve blessé sans l'avoir senti ; et qu'en ôtant ses armes et son justaucorps, il trouve quantité de balles ou du sang.

— Cher abbé, merci ; quand un cavalier qui combat autre part que dans les livres a reçu quelque bonne blessure, s'il ne la sent sur-le-champ, ce qui arrive quelquefois, je vous prie de croire qu'il s'en aperçoit au bout d'une heure. Je suis sain et sauf... de corps, mais non d'esprit, et je tiens à éloigner mon valet de chambre pour causer avec vous sérieusement.

— Ah ! dit l'abbé inquiet de ce préambule.

— Mon ami, continua Gérard en s'approchant de Jaspin, vous avez bien un peu songé tout à l'heure que je pouvais être tué, n'est-ce pas ?

— Trop !...

— Si cela fût arrivé, que faisiez-vous pour mademoiselle de Savières ?

— Mais...

— Vous ne supposez pas que je l'aie oubliée ? dit Gérard.

— Tant de choses se sont passées depuis trois jours, que je ne comprends pas comment les vingt-quatre-heures de chaque journée y ont suffi.

— Mais voilà que je respire ! Mon détachement a donné aujourd'hui, il se reposera forcé-

ment demain, et je compte sur vous pour m'aider à employer demain comme je le désire.

— Voyons, mon cher comte, parlez.

— On avait dit que les Augustines chassées de Valenciennes allaient à Quiévrain ; je m'en suis informé à des paysans qui approvisionnaient le camp ; il est faux que les Augustines se soient établies à Quiévrain. Vous vous informerez, s'il vous plaît, du lieu qu'elles ont choisi pour retraite. Il est naturel qu'un homme d'Église s'intéresse au sort des religieuses.

— A la rigueur, oui, dit Jaspin ; mais êtes-vous bien sûr que vous ne vous trompez point ? Est-ce bien mademoiselle de Savières que vous avez vue sur ce chariot à Valenciennes ?

— Ces choses-là ne se discutent pas, mon cher abbé ; il est certain que j'ai vu mademoiselle de Savières. Aveugle, je l'eusse vue !... Mon cœur a des yeux pour elle... Et puis la rage de Louvois prouve que mon cœur et mes yeux ne s'étaient pas trompés. Les Augustines n'ont pas dû voyager loin. Elles sont dans les environs. Vous allez me faire le plaisir de rendre une visite à madame de Maintenon ; vous solliciterez pour moi l'honneur de lui rendre mes respects : j'ai à la remercier de ses bontés, du souvenir si généreux qu'elle avait conservé de ma pauvre mère. Pour rendre cette visite à la marquise, j'aurai facilement un congé d'un jour ; deux heures me suffi-

ront pour remplir ce devoir; j'aurai le reste de la journée pour chercher dans les environs l'endroit qu'ont choisi les Augustines.

— Je le ferai, répliqua Jaspin. Mais vous me promettez une chose?

— Oh! mon ami, des conditions!

— Sans doute. Vous ne vous écarterez pas du camp, vous m'aurez toujours avec vous.

— Cependant, pour chercher le couvent, il faudra bien que je m'éloigne.

— Et Louvois qui vous tendra quelque piége! et les rôdeurs ennemis! est-ce que toute la campagne ne petille pas de coups de mousquets? Est-ce que vous ne voyez pas une fumée à chaque touffe d'herbe, un bombardement sur chaque haie?

— Alors, avec ces terreurs-là je laisserai mademoiselle de Savières douter de moi, se consumer dans le désespoir?

— Non pas. Je saurai moi-même découvrir le couvent où elle est. J'irai, je parlerai, je...

— Eh! mon cher Jaspin, s'écria Gérard, voilà ce que je voulais éviter. Vous n'êtes pas Belair, vous! Certaines choses sont permises à la guitare qui vont mal à la calotte. Voulez-vous que je compromette votre chapeau de cardinal? Quand je dis cardinal, excusez-moi, vous visez peut-être plus haut.

— C'est bon, c'est bon, ne triomphez pas

tant, dit Jaspin, pour un peu de faveur que nous avons...

— Vous appelez cela un peu de faveur?... Ma grâce et une lieutenance aux chevau-légers obtenues en dix minutes de conversation avec la marquise! Si vous n'êtes pas cardinal un jour, c'est que vous aurez mieux aimé être diplomate.

Jaspin prit tout à coup l'air sérieux.

— N'oubliez jamais, dit-il, que cette faveur dont vous me faites honneur, nous l'avons due seulement à la vieille amitié de la marquise pour votre noble mère. Je laisse Belair me railler là-dessus : certaines choses vont bien à la guitare, comme vous disiez tout à l'heure. Mais vous, ne raillez pas. Du reste, je suis ravi, cher enfant, de vous voir revenu à la belle humeur, dit Jaspin en se versant à boire ; mais, en attendant le chapeau, comme vous dites, je me charge de faire porter de vos nouvelles à mademoiselle de Savières. Buvons et n'en parlons plus, ajouta-t-il après avoir rempli le verre de Gérard. Cependant boire sans manger est presque un péché ; mangeons, s'il vous plait. J'ai acheté ce matin des poulets qui ne sont pas trop maigres pour la saison ; ces gens du Hainaut élèvent assez bien la volaille.

— Ils tirent aussi très-bien le canon, reprit Gérard en montrant à Jaspin des cadavres et des blessés qu'on rapportait à l'hôpital.

L'abbé sortit sur le seuil de la tente, fit une courte prière pour les morts et revint s'asseoir à la table que Gérard avait fait dresser et couvrir pendant ce temps-là.

Mais aux premières bouchées l'on entendit le clairon des chevau-légers qui rappelait.

— Qu'y a-t-il encore ? cria Gérard.

Un cornette entra chez lui ; c'était un charmant enfant de seize ans, qui avait fait son premier coup d'épée à l'affaire du moulin, et l'avait fait en brave gentilhomme.

— Comte, dit-il, savez-vous la nouvelle ?

— Ma foi non, cornette, mais vous me l'allez apprendre.

— Nous sommes mandés au quartier du roi.

— A Bethléem ?

— Dans une demi-heure.

— Et il y a un quart d'heure de chemin, et il faut prendre la grande tenue ? L'abbé, voilà mon dîner fait.

— Non, non, *comme on sera,* nous a dit le maréchal et non pas en corps, mais par petits groupes séparés l'un de l'autre d'une vingtaine de toises : voilà qui est curieux !

— Savez-vous à quel propos ?

— Ah ! voilà... c'est ce que tout le monde demande, à quel propos ? Moi je crois que c'est pour nous faire tous maréchaux de France.

Et l'enfant se mit à rire en tirant sans façon

un verre du plateau pour boire avec l'abbé, qui souriait à sa charmante figure.

— Eh bien! dit Lavernie, partons.

— Comte, il faut que vous me preniez en croupe, continua le cornette en redoublant d'hilarité; mon plus beau cheval a été tué au moulin, et je viens d'envoyer mon gouverneur et mes laquais me chercher du vin d'Espagne à Valenciennes. Je n'ai qu'un honteux courtaud de charrette, je ferais rougir le roi de m'avoir à son service.

— Je vous donnerai un des miens, dit Gérard; choisissez, s'il vous plaît.

— Merci.

Et l'enfant sortit de la tente en bondissant comme un chevreuil.

— Je vais être forcé de dîner seul, fit tristement l'abbé.

— Non, patientez, mon cher Jaspin. Le roi n'est jamais prolixe. Dans une heure, je serai de retour, et nous ferons un festin. J'amènerai des convives.

— Eh bien, je patienterai! s'écria Jaspin résolûment, et il attaqua l'une des volailles avec la sage lenteur d'un homme qui veut *faire* durer un poulet une heure.

Tous les officiers de grenadiers et de chevau-légers avaient reçu le même ordre du roi. Rubantel en était. Il se trouva quatre-vingts gen-

tilshommes, tous jeunes et fringants, à l'exception de quelques officiers supérieurs. Cette troupe se rendit au quartier du roi par petits groupes de cinq à six cavaliers qui, en arrivant, mettaient pied à terre, selon l'usage, aux barrières gardées par les mousquetaires de service auprès de Sa Majesté.

Mais tous ces cavaliers furent bien surpris de se voir abordés par un valet de chambre de madame de Maintenon qui distribua une carte à chacun d'eux.

Gérard en recevant la sienne y lut à la lueur des flambeaux :

« Rendez-vous à l'abbaye de Saint-Guislain sur-le-champ. »

Et plus bas :

« De la part de madame la marquise de Maintenon. »

Il y eut autant de cris de surprise que de cartes reçues, et sur-le-champ , selon l'invitation, toute cette jeunesse fut à cheval sans avoir pu deviner pourquoi on la convoquait à Saint-Guislain.

— Et mon pauvre Jaspin, dit Gérard aussi étonné que les autres, comment le prévenir ? Il

m'attendra, il sera inquiet, et je n'ai plus le temps de lui envoyer mon laquais!

La troupe se mit en marche. Gérard regardait autour de lui, contrarié, hésitant, lorsque, à trente pas derrière, il vit galoper un mulet blanc qu'il reconnut; vieux serviteur dont le siége de Mons devait être la dernière campagne.

— Eh! n'est-ce pas Blanchet qui vient là tout seul? demanda-t-il à son laquais.

— Mais, oui, monsieur. Seulement, Blanchet n'est pas seul; il a sur le dos quelqu'un ou quelque chose de noir.

Le laquais avait raison. Blanchet rejoignit ses camarades, et l'on vit alors la figure rayonnante de Jaspin que Gérard arrêta au passage.

— Où allez-vous comme cela, cher abbé? dit-il; que vous est-il arrivé?

— Ah! c'est vous! Je vous cherchais, répliqua Jaspin fort affairé. Tirez à l'écart, que je vous parle. C'est de la plus grande conséquence!

Gérard obéit.

— Figurez-vous qu'en découpant le poulet pour vous attendre, je viens de recevoir une lettre qui m'appelle quelque part. Je suis donc venu vous prévenir de ne pas vous inquiéter.

— C'est singulier, j'allais vous en faire dire autant.

— Pourquoi? demanda Jaspin.

— C'est que moi aussi j'ai reçu, non pas une lettre, mais cette carte.

— Une carte! De la part de qui? s'écria l'abbé.

— De la part de madame de Maintenon.

— Donnant rendez-vous?...

— A Saint-Guislain.

— Vous aussi!... oh! tant mieux. Eh bien, croyez-moi, ne perdons pas une minute, séparons-nous de toute cette troupe d'indiscrets et allons au rendez-vous.

— Mais tous ces indiscrets ont reçu une carte comme nous, et vont au rendez-vous comme nous.

— Ah! répondit l'abbé un peu refroidi. Quoi madame de Maintenon invite tout le monde!

— Quatre-vingts officiers.

— Je n'y comprends plus rien, fit Jaspin, mais allons toujours.

— C'est cela, allons toujours.

Une lieue et demie fut bien vite dévorée par la cavalcade. On découvrit au fond des bois de Saint-Guislain la lumière des flambeaux que portaient les valets pour éclairer les convives à leur arrivée. Les clartés rougeâtres reflétées par l'eau des marais, ce mouvement sous les arbres, ces masses sombres de l'édifice, composaient un spectacle dont furent vivement impressionnés les

premiers qui l'aperçurent. On vit aussi rôder, le long des routes adjacentes, de noirs détachements de cavaliers qui faisaient la police des lignes et veillaient à ce que les invités de madame de Maintenon ne fissent point de mauvaises rencontres.

Tout cela, joint aux illuminations soudaines de l'horizon, à l'écho des bombes majestueuses, à je ne sais quel murmure confus de vents, de feux et d'eaux dans le lointain, tout cela fit dire au cornette qui marchait entre Gérard et Jaspin :

— Est-ce que madame de Maintenon a invité aussi les quatre éléments ?

— Ce serait beaucoup d'honneur pour eux, dit Jaspin d'un ton pénétré.

Sur cette réponse, on mit à pied à terre.

Gérard était parti des derniers et arrivé parmi les premiers. Il trouva sous le porche de l'abbaye quelques officiers de madame de Maintenon auxquels il montra sa carte, et suivit avec les autres l'escalier qu'on lui indiqua. Jaspin trottait à ses côtés.

En haut des marches, sur un palier tout orné de fleurs, encore si rares dans la mauvaise saison (mais on sait que dans les serres de Flandre les fleurs ne manquent jamais), on apercevait la marquise, vêtue avec sa simplicité ordinaire, mais dont la beauté resplendissait encore aux flambeaux, comme si elle n'eût

point dépassé l'âge où les femmes cessent d'être belles.

Aussitôt qu'elle aperçut les premiers gentilshommes que son écuyer lui avait annoncés, elle fit un pas à leur rencontre, et, d'une voix qui charma tous les cœurs, car elle était irrésistible lorsqu'elle le voulait :

— Messieurs, dit-elle, j'ai demandé au roi la permission de fêter votre premier triomphe. Je voudrais avoir le Louvre ou Versailles pour vous traiter selon vos mérites ; mais je ne suis à Saint-Guislain qu'une simple hôtesse de ce couvent. Excusez, en faveur de l'intention, la simplicité de l'accueil, et acceptez ici mon hospitalité ; vous me la rendrez, j'espère, au château de Mons.

Un murmure de joie respectueuse accueillit ces paroles ; cette femme si belle, et dont l'esprit surpassait encore la beauté, eût conquis en ce moment des sauvages : qu'on juge de l'effet qu'elle produisit sur un auditoire de Français!

Gérard, emporté par un sentiment dont il ne se rendait pas compte, et par un autre qui lui était bien doux, la reconnaissance, s'avança, s'inclina, avec une émotion qui gagna la marquise aussitôt qu'elle l'aperçut.

— Madame, dit-il en tremblant, si j'étais seulement, comme ces messieurs, votre invité, votre hôte, je vous supplierais de m'accorder

l'honneur de vous baiser la main, mais vous avez trop fait déjà pour moi, je n'ai qu'à me prosterner devant vous : c'est ainsi qu'on remercie les anges protecteurs ; on n'oserait toucher leur robe de ses lèvres, on n'aurait pas la témérité d'effleurer le bout de leurs doigts.

Les yeux de la marquise devinrent si brillants et si doux, que le roi, s'il eût été là, leur eût reproché trop d'expression.

Elle ne répondit rien, son cœur était gonflé ; elle laissa ce beau gentilhomme plier le genou devant elle. Elle s'oublia en le regardant ; puis tout à coup lui tendant sa main palpitante et tiède :

— Prenez toujours ma main, monsieur, répliqua-t-elle ; vous le pouvez, hélas! les anges ne sont plus sur la terre.

Puis, comme si elle eût eu peur d'en avoir trop dit, elle retira sa main qu'elle offrit aux autres officiers. Seulement elle ne regardait plus ceux-là. Elle regardait Jaspin, qui se cachait dans un coin pour dissimuler ses larmes.

Elle fut bientôt forcée de livrer ses deux mains à cette foule ravie. Son émotion avait fait place à une verve entraînante. Jamais autant d'esprit fin, d'engageantes délicatesses, d'élégantes saillies n'avaient fait retentir ces voûtes. Chacun eut son mot ou son sourire. Beaucoup eurent les deux.

La marquise se fit raconter l'affaire du moulin

par Rubantel, à qui elle témoigna beaucoup d'égards, et, pendant ce récit, elle avait obtenu de se dompter assez pour ne plus tourner les yeux vers l'angle du parloir dans lequel Gérard s'était modestement blotti avec Jaspin. Mais cet angle l'attirait. Bien qu'elle forçât les yeux de son corps à ne pas regarder, elle voyait; elle sentait les regards de Jaspin, elle craignait de sentir ceux de Gérard; que dis-je! elle craignait plus encore qu'il ne la regardât pas.

Manseau parut à la porte du parloir, en habit de cérémonie, suivi de ses sommeliers, écuyer, panetier, avec leurs valets.

— Madame est servie, dit-il à voix haute.

— Suivez-moi, messieurs, je vous prie, dit la marquise. Je vous ai prévenus que vous n'êtes pas ici chez moi; mais il est bon que vous sachiez chez qui vous êtes. Vous êtes chez mesdames les Augustines de Valenciennes, et ce sont elles qui ont demandé la faveur de vous faire les honneurs de leur maison.

Elle ne put résister, en prononçant ces paroles, au besoin de se tourner vers l'angle interdit.

Elle vit Gérard pâlir, et serrer la main de Jaspin, en remerciant de loin par un regard éloquent son adorable protectrice.

« Je suis payée, » pensa-t-elle.

La marquise prit la main de Rubantel et guida toute l'assemblée vers le réfectoire.

V

LE RÉFECTOIRE DES CLARISSES.

Ce réfectoire offrait un coup d'œil magique. C'était une immense salle fièrement portée sur des colonnes, qui laissaient à droite et à gauche un large passage. C'étaient des voûtes ogivales de soixante pieds, des vitraux admirables, entretenus avec cette propreté minutieuse du Hainaut.

D'une ancienne chapelle, remplacée par une plus commode, les Clarisses avaient fait leur réfectoire. Il y régnait un froid glacial en hiver; mais les Clarisses sont austères et l'avaient choisi à cause de cela. Leur supérieure prétendait qu'on doit avoir ses aises à l'église, mais qu'on se trouve

toujours trop bien ailleurs. Les Augustines y gelaient depuis trois jours. Madame de Maintenon, encore moins Clarisse que les Augustines, avait eu soin de faire apporter à chaque extrémité de l'immense pièce d'énormes *braseros* à la mode espagnole. On est toujours un peu espagnol dans les Flandres. Et d'ailleurs, la marquise comptait sur les mille flambeaux ou lampes et sur la jeunesse des convives pour réchauffer le réfectoire.

Cinq tables, formant une longueur de soixante et dix pieds, étaient couvertes des poissons les plus gras du vivier, de chevreuils, d'un sanglier que les troupes royales avaient tué en abattant les bois autour du quartier de Sa Majesté ; des montagnes de fruits échappés miraculeusement à l'hiver dans le fruitier du couvent, s'élevaient à côté des rochers de confitures industrieusement pétries avec des nougats et des macarons, par les savantes pâtissières de la communauté. La crème écumeuse, les gâteaux à l'anis et au cédrat, les prunes confites, les cerises cristallisées se croisaient sur cette table homérique avec les pâtés de lièvres et de jambon.

Et devant chaque convive un grand verre de cristal étincelant, et des bouteilles qui défiaient la soif. Car, en ce temps, les femmes avaient le courage de ne point laisser fumer les hommes, et la faiblesse de les laisser boire.

La splendide ordonnance de ce festin provo-

qua tout d'abord l'admiration générale; mais ce n'est pas la table que regardait Gérard.

De chaque côté du réfectoire, sous l'espèce de contre-allée formée par les colonnes, se tenaient en longues files les religieuses et les postulantes ou les pensionnaires confondues ensemble.

Les premières, vêtues de noir, avec le scapulaire blanc et le voile, et cette fameuse ceinture de cuir noir que la Vierge en montant au ciel laissa tomber, dit-on, entre les mains de saint Thomas, et que sainte Monique, la mère des Augustines, avait donnée aux religieux et aux religieuses de son ordre.

Quant aux autres, les pensionnaires, on les distinguait facilement à leurs habits moitié mondains, moitié religieux : la robe noire à la plupart et la guimpe blanche, pas de ceinture et des cheveux tombant modestement derrière l'oreille.

Ce fut là que les yeux et le cœur de Gérard volèrent à son entrée dans la salle. Il chercha le plus pâle visage, les plus doux yeux, les plus tremblantes épaules, et comme ce visage aspirait à être aperçu de lui, comme ces yeux l'espéraient et le cherchaient avidement lui-même, Gérard découvrit tout d'abord Antoinette au milieu des Augustines qui baissaient modestement leur voile devant tous ces officiers.

Cette vision l'avait captivé, enchanté, à tel point qu'il oubliait d'avancer comme les autres.

Le cornette l'attira doucement en lui disant :

— Eh bien, lieutenant, êtes-vous changé en pierre?

Gérard fit un mouvement brusque et s'achemina précipitamment vers la table.

Quant à Jaspin, il avait fait sa révérence à madame de Maintenon, qui lui avait donné sa main et son plus gracieux sourire, et qui, se détournant, avait dit, l'imprudente :

— Nanon, vous servirez vous-même M. l'abbé Jaspin, il sera de ma table.

Nanon frémit, Jaspin baissa pudiquement les yeux pour rendre à la vieille fille sa révérence compassée, et l'on s'assit enfin, madame de Maintenon ayant désigné avec un tact parfait les chefs des différentes tables. Elle présidait la première dressée au centre du réfectoire.

On vit alors les religieuses et les pensionnaires se placer derrière les convives, les servir, leur donner à boire, et de toutes ces blanches mains, quelques-unes tremblèrent bien un peu en effleurant par mégarde la casaque rouge brodée d'or des officiers qu'elles servaient.

Gérard s'assit en face de madame de Maintenon, qui avait à sa droite M. de Rubantel et M. de Villemur à sa gauche. La marquise était servie par Nanon et une vieille religieuse. Le cornette, impétueux dans ses amitiés, se plaça près de Gérard. L'enfant dévorait des yeux toutes

les religieuses, madame de Maintenon, Nanon elle-même. A seize ans, l'œil a de l'indulgence.

Gérard n'osait se retourner pour chercher son idole. Peut-être l'avait-il derrière lui, peut-être était-ce le bras d'Antoinette qui frôlait si légèrement de sa manche noire, tantôt son épaule, tantôt ses cheveux. Ce bras était jeune, il n'avait pas plus de dix-huit ans. Impossible, en voyant seulement ce bras, de savoir s'il appartenait à une religieuse ou à une pensionnaire.

L'enfant se retourna, lui, en regardant effrontément. Ce qu'il vit lui parut si beau, qu'il se retourna encore, puis encore. Gérard était au supplice de ne point en faire autant; mais il redoutait les yeux de madame de Maintenon, et se contentait d'admirer la fine et ferme main, aux ongles d'oiseau polis et recourbés, qui glissait parfois sur la table et remplissait son verre en palpitant.

La marquise, voyant cette souffrance du jeune homme, se pencha à l'oreille de Nanon, qui regarda du côté de Gérard et quitta sa maîtresse pour tourner autour de la table.

Gérard entendit derrière lui le pas de Nanon. Il entendit sa voix qui disait :

— Mademoiselle, madame désire que vous veniez près d'elle.

Et au même instant le bras charmant disparut et la main sèche de Nanon continua le service.

— Faut-il avoir du malheur ! dit tout bas le cornette à Gérard, nous avions un ange pour nous servir, on nous l'ôte... Tiens, la voilà en face.

Gérard regarda en effet devant lui. Antoinette était près de madame de Maintenon ; sa beauté, sa joie se reflétèrent comme en un miroir sur le visage de M. de Lavernie, et la marquise, d'un coup d'œil furtif, put voir l'effet qu'elle avait produit. Le comte oublia la table, il oublia toute la terre ; son âme vola au-devant de celle d'Antoinette ; le service de celle-ci fut bien nul : appuyée d'une main sur le fauteuil de la marquise, elle promenait distraitement le vin sans penser à remplir le verre de M. de Rubantel. Celui-ci, qui n'était point amoureux, admira beaucoup la belle servante que madame de Maintenon lui avait donnée; mais, bon convive, il regretta plus d'une fois Nanon.

Ce mystérieux dialogue des deux amants au milieu du bruit et de la foule, leurs infatigables regards, le langage passionné de leurs lèvres muettes, la pâleur et la rougeur qui envahissaient alternativement leurs joues, selon que l'immatérielle caresse de leur pensée était envoyée ou reçue ; tout ce manége immobile de l'amour fut compris bientôt du cornette et de Jaspin. Jaspin, lui, cacha son émotion sous un redoublement d'appétit qui lui permit de ne point gêner Gé-

rard et qui occupa tous les moments et les deux mains de mademoiselle Balbien. Quant au cornette, après avoir fait ses observations, après s'être assuré que ce n'était point avec lui mais avec son voisin Gérard que le bel ange correspondait, il imita Jaspin et n'envoya plus au comte Gérard que des monosyllabes qui ne demandaient point de réponse. Cependant M. de Rubantel eût beaucoup souffert de la soif, si madame de Maintenon ne fût venue à son secours par un signe fait à Manseau.

Dans leur entretien silencieux, Gérard et Antoinette se racontèrent tout ce que l'un et l'autre avait souffert, combien ils s'étaient aimés, comme ils s'adoraient, quel ennemi terrible ils avaient eu à combattre.

Madame de Maintenon, point d'intersection de tout ce feu de regards croisés, signifiait pour eux l'espérance.

Bientôt le dessert et la douce influence des bons vins de Champagne et de Bourgogne changèrent le murmure des convives en enthousiasme. La marquise se leva, tout le monde se leva comme elle, et lorsqu'elle prit son verre pour boire à la santé du roi et à la défaite de ses ennemis, ce fut dans tout le réfectoire un éclat bruyant d'applaudissements et un cri de : Vive le roi! qui ébranla les voûtes.

Les religieuses avaient fait leur service. Elles

se rangèrent modestement autour de leur supérieure. Bientôt chacun de leurs groupes fut entouré d'un gros d'officiers qui les remerciaient et les complimentaient avec cette rare et délicate politesse qu'on trouvait alors partout dans les camps et qu'on a peine à trouver aujourd'hui dans les salons.

Les jeunes filles recevaient sans embarras et sans coquetterie les hommages dus à leur bon accueil et à leur naissance. Chacun de ces officiers avait peut-être dans un autre couvent une sœur, une parente, qu'ils eussent été heureux de voir traiter avec autant d'égards par une autre armée. Quant à Jaspin, il était allé se ranger humblement derrière la marquise, et Nanon le fuyait comme un charbon ardent. Gérard était à deux pas d'Antoinette, et voyait battre son cœur sous sa guimpe ; il sentait la chaleur de son souffle, et plutôt que de lui dire une banalité, il se taisait ; plutôt que de lui dire une parole profane, il fût mort.

L'espiègle enfant guettait cette scène et voyait cet embarras ; l'ardeur de la jeunesse et du vin lui monta au cerveau ; charmant et rose comme il était, avec sa bouche fraîche dans laquelle brillait un sourire de perles, il s'approcha de madame de Maintenon, et, après une révérence si longue qu'elle parut à chacun l'exorde d'un discours et attira l'attention générale :

— Madame, dit-il, à qui témoigner notre reconnaissance? A vous, maîtresse souveraine de tout et de tous? ou bien à ces dames, nos nobles hôtesses? Il faut bien que ce soit à toutes deux. Je lis dans les yeux de tous mes camarades leur désir, qu'ils n'osent déclarer. Ils sont plus graves, plus réservés que moi; mais j'ai plus de franchise et d'audace. Or, cela me vient du succès de mes premières armes que j'ai faites aujourd'hui et dont vous m'accordez une si glorieuse récompense. Tout à l'heure, madame, à votre arrivée, l'exemple de M. de Lavernie nous a enhardis à vous baiser la main. Mais maintenant le festin charmant que ces dames ont bien voulu nous offrir, leur bienveillance et vos bonnes grâces m'enhardissent à vous prier de nous accorder encore une faveur. La noblesse de France est exigeante en campagne. Permettez-nous de saluer d'un baiser respectueux ces dames qui nous rappellent à tous une sœur ou une amie, leurs amis et leurs frères le rendront, j'espère, à nos sœurs.

Il y eut un grand mouvement après ces paroles; les officiers se mirent à rire et à battre des mains; tous les fronts rougirent sous les voiles, mais les yeux étincelèrent. Quant à madame de Maintenon, qui avait écouté patiemment, personne n'était sûr, pas même l'orateur, qu'elle prît la demande en bonne part.

Mais le charme de la jeunesse et de la beauté n'est-il pas irrésistible? La marquise, un moment immobile, regarda le solliciteur, qui, demi-courbé pour sa révérence, fixait sur elle des yeux petillants de malice et de loyauté, en attendant qu'elle se prononçât.

Elle secoua doucement la tête, et, d'un geste de sa belle main :

— Adressez-vous à madame la supérieure, dit-elle; car, je vous l'ai dit, je n'ai d'autres droits ici que ceux de l'hospitalité qu'on me donne; madame l'abbesse sait qu'elle est sollicitée par la plus pure et la plus brave noblesse de France, galamment représentée. Fléchissez-la; tout ce que je peux faire, c'est de me joindre à vous pour la supplier en votre faveur.

Le cornette fléchit le genou pour remercier la marquise de ces bonnes paroles; puis, d'un bond, il se trouva en présence de la supérieure, un peu interdite, il faut l'avouer, de cette furie française.

— Vous avez entendu, madame..., dit-il en déployant toutes les séductions de son sourire.

— Je croirais offenser mes dames, répondit l'abbesse, je manquerais même à la politesse si je refusais ce qu'on me demande avec tant de civilité. L'honneur que nous font ces victorieux rendra les autres communautés jalouses.

En disant ces mots, elle fit sa plus belle révé-

rence, et le cornette s'approchant d'elle avec une grâce inimitable :

— Permettez que j'aie tous les honneurs de ma tentative, dit-il.

Et il déposa sur les joues de la supérieure un baiser coquet et discret que lui eût envié un héros de *Cyrus* ou de l'*Astrée*.

Les officiers saluèrent aussi chacun la dame ou la pensionnaire qu'ils avaient en face.

Gérard était en présence d'Antoinette ; tout son sang reflua vers son cœur ; elle le regardait avec des yeux qui eussent fait vivre une statue. Il fit un demi-pas et resta cloué sur la dalle.

— Eh bien ! lui dit l'espiègle à l'oreille, je me dévoue et vous reculez !...

Gérard et Antoinette s'approchèrent ; leurs mains se joignirent, les lèvres brûlantes touchèrent la joue enflammée. Antoinette s'alla jeter dans le tourbillon des religieuses et tomba mourante sur un banc derrière une colonne ; Gérard resta ivre, étourdi, sans rien entendre et sans rien voir.

Un grand bruit le réveilla. Il était temps.

— Le roi ! dirent les capitaines des gardes à l'entrée du réfectoire.

Chacun se rangea ainsi qu'à la parade, les religieuses comme les officiers.

Le roi parut au seuil, botté, le chapeau sur la tête, la canne à la main, à sa droite Philippe

d'Orléans, son frère, derrière lui le duc de Chartres et le duc du Maine. Derrière les princes, toute la cour.

Le roi aimait l'éclat et les spectacles ; il s'arrêta ravi de voir briller tant de lumières, de fleurs et de jeunes visages. Madame de Maintenon traversa seule, pour aller au-devant de lui, la longue allée vide que formait la double haie des officiers et des Augustines.

Dès qu'il l'aperçut, le roi ôta son chapeau et fit un pas à sa rencontre; le salut qu'il lui adressa, la révérence qu'elle lui rendit eussent appris la politesse à bien des professeurs de menuet.

— Madame, s'écria le roi, vous faites donc des prodiges?

— J'ai voulu me mettre à la hauteur de ces messieurs, répliqua la marquise en désignant les officiers rouges.

Le roi fit alors le tour du réfectoire, tandis que Monsieur entretenait poliment la supérieure et la marquise. Le duc de Chartres, jeune et belle figure, portrait vivant d'Henri IV à vingt ans, semait les compliments et les œillades le long de cette haie de belles religieuses. Par les portes ouvertes entrait le vent de la nuit qui faisait flotter la flamme des bougies; on entendait par instant les rafales du canon et le hennissement des chevaux de l'escorte.

— Je ne vois pas Louvois, dit le roi; pourquoi n'est-il point avec nous?

Un malin sourire effleura les lèvres de la marquise, qui, malgré sa conversation avec Monsieur, avait saisi au vol la question du roi.

— Sire, répliqua M. le duc de Chartres, M. de Louvois était parti avec M. de Vauban pour les tranchées. Depuis quatre heures, on ne l'a pas revu. Il ne peut avoir reçu, comme tous ces messieurs, sa carte d'invitation à Saint-Guislain.

— Il est de fer, ajouta le roi qui reprit sa promenade, et accepta un verre des liqueurs que les Augustines lui offrirent avec des biscuits; puis il complimenta gracieusement M. de Rubantel sur le succès des chevau-légers, et passa tout près de Gérard qu'il regarda beaucoup.

La marquise venait de prendre congé de Monsieur; elle était libre. Elle fit signe au duc du Maine de s'approcher avec elle pour présenter au roi le nouveau lieutenant. C'était une occasion excellente.

Mais tout à coup on entendit un bruit d'armes et de chevaux au dehors, et M. de Louvois apparut en haut de l'escalier, l'œil mauvais, la respiration bruyante, selon son habitude.

— Le roi, disait-il, où est le roi?

Louis se retourna au son de cette voix. Le regard perçant du ministre l'avait déjà vu prêt à parler à Gérard; il avait vu le geste de la mar-

quise qui allait présenter son protégé ; il devinait les favorables dispositions du duc du Maine. Rien ne lui échappa, pas même la pâleur et l'épouvante d'Antoinette près de laquelle il passa pour arriver jusqu'au roi ; pas même l'embarras de la supérieure, à laquelle il lança un foudroyant regard. Tous ses plans, tous ses mystères, la marquise les avait éventés.

— Qu'y a-t-il, Louvois ? demanda Louis XIV, vous voilà bien empressé !

— Il y a, sire, que tandis qu'on se réjouit ici, la garnison de Mons a fait une sortie et comblé cent toises de tranchée. Ces messieurs ont bien dîné, à ce que je vois, ajouta-t-il d'un ton bourru, mais ce n'est point à la fourchette qu'on prend des villes. Allons, messieurs, à cheval !

— Il a raison, dit le roi avec un sang-froid plein de tact et de courtoisie ; à cheval, messieurs ! Ces dames voudront bien recevoir nos excuses...

Louvois grommela quelques mots qu'on n'entendit pas ; les adieux se firent partout en un clin d'œil. A peine Gérard eut-il le temps de se retourner vers Antoinette, et les officiers s'envolèrent. Le roi et les princes montèrent à cheval.

Louvois sortit le dernier, bien assuré qu'il ne restait plus personne, et ce n'est pas une plume comme la nôtre qui essayerait d'analyser toute la haine, toute la fureur, toutes les menaces qu'il

sut jeter à madame de Maintenon dans ce seul mot :

— Adieu, madame.

Non plus que le triomphe et le dédain avec lesquels elle lui répondit :

— Adieu, monsieur!

VI

LES PARTISANS.

Les cavaliers rentrèrent au camp d'une vitesse qui eût bien donné à penser aux ennemis.

Gérard, livré à ses rêves de bonheur, laissait voler son cheval sur la route, côte à côte avec celui de Rubantel. Le cornette, croyant qu'on allait se battre encore, chantait entre ses dents une belliqueuse chanson. Jaspin, obligé de ménager Blanchet dont l'allure n'était plus en rapport avec la circonstance, revenait trottinant avec le laquais et deux hommes d'escorte.

Il s'abritait d'ailleurs derrière la maison du roi qui revenait aussi, mais avec la sage lenteur qui convient à la majesté royale.

Louvois, galopant avec ses aides de camp, dépassa l'arrière-garde et, cherchant, comme le lion, quelque chose à dévorer, rencontra pour son malheur M. de Rubantel qui faisait rajuster par son laquais une sangle dont la boucle venait de sauter.

Il faisait sombre; la nuit, tout général ressemble beaucoup à un simple officier. Louvois apercevant ce cavalier arrêté qui dialoguait avec d'autres, ne put s'empêcher, en passant, de crier :

— Holà!... le traînard! En route donc!

Rubantel n'était point endurant. L'accident arrivé à sa selle l'avait mis de mauvaise humeur; il ne reconnut pas Louvois ou feignit de ne pas le reconnaître, et d'une voix rude répondit à l'apostrophe :

— Voilà un plaisant drôle!

Louvois entendit. Ce mot était dur. L'oreille du ministre était sensible. Il arrêta son cheval sur les jarrets, et ses aides de camp s'arrêtèrent comme lui.

— Quel est l'insolent qui a parlé? demanda-t-il en ramenant son cheval du côté de Rubantel.

— C'est moi, Rubantel, et il n'y a ici d'insolent que vous.

Il n'avait pas fini de parler qu'il vit à deux pas de lui la figure menaçante de Louvois, qui croyait suffisant de se montrer sans parler.

— Ah ! c'est M. de Louvois, continua Rubantel sans trop d'émotion.

— Je suppose que vous ne m'aviez pas reconnu, monsieur, dit Louvois les dents serrées, car vous avez dit : Drôle...

— Pas plus que vous ne m'avez reconnu moi-même, M. le marquis... car vous m'avez dit : Traînard et insolent !

— Allons, allons, c'est bon ! interrompit le ministre d'un ton de dogue ; prenons que nous n'avons rien dit.

— Il eût mieux valu..., grommela Rubantel en se remettant à cheval.

— Plaît-il ? demanda Louvois.

— Mettons que nous n'avons rien dit, répliqua la mauvaise tête.

Et ils partirent côte à côte. Mais cette peur qu'ils s'étaient inspirée l'un à l'autre ne devait pas durer longtemps.

— Est-il possible, dit Louvois tout en galopant, que des gens raisonnables, des officiers, s'aillent amuser à des confitures et à des oublies !

Rubantel poussa un grognement de mauvais augure, mais il se contint.

— Tout cela pendant qu'on leur tue leurs soldats, continua Louvois, encouragé par ce silence ou emporté par l'âcreté de sa bile.

Et il piqua de plus belle.

— Ah çà! monsieur, cria Rubantel piquant après lui, pour qui donc dites-vous cela, je vous prie?

— Pour ceux qui ont fait ce que je dis, répliqua le bourru.

— Eh bien! je l'ai fait, moi, dit Rubantel.

— Eh bien! alors, c'est pour vous que je le dis, riposta Louvois.

— Monsieur, partout où le roi me commande d'aller, je vais, et me crois très-honoré d'aller, entendez-vous?

— Aux confitures! dit Louvois.

— Monsieur, l'insulte est pour le roi, continua Rubantel, et si vous vous croyez assez puissant pour insulter Sa Majesté, adressez-vous à elle. Quant à moi, si faible que je sois, je vous déclare que je ne veux pas souffrir vos outrages. Nous ne sommes pas ici en service, et je crois m'expliquer net sur vos procédés.

Louvois appliqua une main sur son front et ôta son chapeau pour rafraîchir sa tête troublée par la colère. Mais comme il n'y avait pas moyen de répondre sans faire de bruit et qu'on entendait arriver le roi :

— Encore une fois, c'est bien! dit-il.

Et il quitta Rubantel qui élevait assez la voix pour que le roi en passant pût demander la cause de la querelle.

Mais Gérard le supplia de n'en rien faire et de

continuer, d'autant plus qu'on entendait sur la droite de Mons une vive mousqueterie.

Louvois y poussa son cheval en homme qui ne s'épargnait pas.

On aperçut alors M. de Vauban sur une petite éminence. Il était courbé derrière un gabion ayant près de lui un dessinateur et un sapeur qui tenait sa lunette. Il considérait avec l'attention la plus vive ce combat d'avant-poste auquel il semblait ne rien comprendre.

Louvois s'arrêta près de lui, puis le roi, qui voulut monter à pied jusqu'auprès de Vauban, malgré les prières qui lui furent faites de rester à couvert.

— Que se passe-t-il donc, Vauban, dit-il, et pourquoi ce feu, là où il n'y a pas d'ennemis?

— Voilà précisément, sire, ce que je me demande, répliqua le grand homme, en venant saluer le roi, sans s'apercevoir qu'il dépassait le gabion de toute la tête.

— C'est une seconde sortie, pardieu! dit Louvois.

— Non, repartit Vauban, ce n'est pas une sortie qu'on aurait poussée si loin dans la campagne, et d'ailleurs nous en aurions des nouvelles. Prenez garde, sire, les flambeaux qu'on tient là-bas près de vos chevaux attirent l'attention de la ville et l'on va tirer. Baissez-vous, sire!...

Et le grand homme, saisissant vivement le roi

par le bras, lui fit courber la tête. Il était temps : on entendit un souffle ou plutôt un grondement strident; le roi porta sa main à son oreille, Louvois de même, et les autres officiers comme eux. Un boulet venait de tomber au milieu des équipages royaux et d'emporter un pauvre animal qui poussa un lugubre cri.

Plusieurs officiers coururent s'informer de l'accident.

— Votre Majesté a le tintoin, dit Vauban, c'est fort désagréable : voilà ce que c'est que de se trouver dans le vent du boulet. J'espère qu'on va éteindre toutes ces lumières si l'on ne veut pas que nous y passions tous.

— Ce serait inutile en ce moment, dit le roi avec enjouement, il me suffit d'avoir perdu un cheval.

— Ce n'est pas un de vos chevaux, sire, dit Louvois ; j'ai vu comme des oreilles de mulet.

— A qui le mulet? demanda le roi.

— A M. de Lavernie, dont le boulet a failli en même temps tuer l'aumônier, répliqua M. de Rubantel. Le digne homme venait à peine de mettre pied à terre.

— Lavernie, dit le roi, n'est-ce pas un chevau-léger?

— Un protégé de madame de Maintenon, s'écria amèrement Louvois, un des héros de la collation de Saint-Guislain.

— Et vous dites, Vauban, interrompit vivement le roi, que vous ne croyez pas que tout ce feu provienne d'une sortie ?

— Non, sire.

— J'ai envoyé savoir, dit Louvois.

— Oh ! sans avoir besoin d'envoyer à la découverte, je vais vous dire ce que c'est, ajouta M. de Vauban. Tout le jour, j'ai vu rôder des petits détachements de quatre, cinq et quelquefois dix hommes, dans l'intervalle de nos lignes, à l'extrême frontière. Vous vous rappelez que je vous les ai signalés, monsieur ?

— Des paysans, dit Louvois.

— Non pas, des partisans.

— Mais, monsieur, interrompit Louvois, et nos batteurs d'estrade... auraient-ils laissé passer ces partisans ?

— Je n'en sais rien, mais je réponds de ce que j'ai dit, monsieur, repartit Vauban. Au surplus, ce ne sont pas mes affaires. Moi, j'ai à diriger l'artillerie et les travaux : à M. de Luxembourg et à M. de Boufflers l'observation et la tenue de la campagne.

— Cependant, Vauban, vous avez une idée, il faut la dire, répliqua le roi.

— Écartez-vous d'abord, sire, j'ai vu du feu sur le bastion, on va tirer.

Une volée de canon passa et laboura la terre aux environs. Au même moment revint l'aide

de camp envoyé par Louvois. Il annonçait qu'un corps de quatre cents hommes environ s'était embusqué dans les marais sans qu'on sût d'où il était venu, ni comment il s'était formé; que d'abord on l'avait pris pour un corps de l'armée française; que M. de Luxembourg n'avait pu le charger, ne connaissant point le marais; que le feu de ces partisans balayait tout un chemin par où devait passer le convoi de vivres; que M. de Boufflers n'avait pas d'ordres et en demandait; qu'enfin ces invisibles et inconnus ennemis faisaient grand mal aux rondes et en avaient déjà détruit deux depuis l'ouverture de leur feu.

— Vauban avait raison, dit le roi; il faut voir à cela.

Louvois rougit et s'éloigna rapidement sans dire un mot. Un instant après, on entendit commander un mouvement aux cavaliers, et le bruit du pas des chevaux indiqua la marche d'un détachement qui disparut dans l'ombre.

— Que pensez-vous de ces partisans? demanda le roi à Vauban après le départ de Louvois.

— Je m'étonnais, répliqua Vauban, que les ennemis ne se fussent pas encore occupés de secourir Mons, et je vois qu'ils y songent. Ces partisans sont les éclaireurs d'une armée qui se forme quelque part. M. le prince d'Orange se remuera, croyez-le bien, sire. Mais, comme j'avais l'hon-

neur de le dire à Votre Majesté, cela regarde les commandants des lignes qui font le blocus.

Louvois arriva tout juste pour entendre ces dernières paroles.

— Que M. le prince d'Orange se remue, dit-il, nous avons assez de balles pour lui et assez de boulets pour Mons. Ne vous préoccupez point de cela, sire ; M. le prince d'Orange ne remuera pas ; mais que Votre Majesté veuille prier M. de Vauban de se remuer le plus possible : les travaux ne marchent pas.

Vauban leva la tête que, dans une distraction visible, il tenait baissée depuis un moment comme Archimède.

— Comment, dit-il, les travaux ne marchent pas ?

— Non ! s'écria Louvois. Je n'accuse personne ; mais enfin la tranchée décrit une telle ellipse que nous n'avançons pas depuis deux jours et que nous dépensons beaucoup d'argent.

— Qu'eussiez-vous désiré ? demanda tranquillement Vauban.

— La mise en œuvre de l'axiome : « le plus court chemin d'un point à un autre est la ligne droite. » Votre Majesté comprend que si la tranchée n'avait qu'une demi-lieue, elle nous conduirait plus vite aux ouvrages de l'ennemi qu'une tranchée d'une lieue au moins, comme la nôtre.

— Oui, monsieur, dit Vauban; mais j'aurais déjà fait tuer deux cents hommes!

— C'est possible, monsieur, répliqua Louvois; mais vous eussiez pris Mons deux jours plus tôt, et l'Europe nous compte les heures!

— Je ferai ce que m'ordonnera Sa Majesté, dit l'ingénieur avec un sang-froid plein de politesse; la vie des hommes de son royaume lui appartient. Le roi a charge d'âmes; moi, qui suis un soldat et un chrétien, je m'applique à prodiguer les coups de pioche et à économiser les coups de canon. Je tâche de prendre Mons en remuant beaucoup de terre et en ménageant beaucoup d'existences. Néanmoins, si le roi veut aller plus vite, tirons une ligne droite d'ici à la ville, ce sera fait demain; nous battrons après-demain l'ouvrage, et cela coûtera à Sa Majesté dix mille écus de moins et dix-huit cents hommes de plus: voilà le compte.

— Allez comme vous l'entendrez, Vauban; vous en savez plus long que nous sur bien des choses, dit le roi sans paraître remarquer la grimace de Louvois, et faites-nous tirer tantôt les belles bombes que vous m'avez promises.

L'ingénieur se remit à l'œuvre.

Toutefois, pour consoler son ministre:

— Qu'avez-vous fait, dit Louis XIV, de ces partisans qui tiraillent ainsi?

— Sire, je les fais observer par un poste, et à

l'abri de ce poste notre convoi et nos rondes passeront.

Vauban leva vers l'horizon son regard intelligent comme pour apercevoir la manœuvre dont le ministre venait de parler; tandis que le roi et Louvois redescendaient en causant, Vauban ayant vu au loin marcher les hommes envoyés par Louvois :

— Encore des gens sacrifiés, se dit-il, et pour quoi faire? Il était si facile de laisser tous ces tirailleurs ennemis tirer sur le vide. Au lieu d'envoyer là des cibles humaines, j'eusse retiré celles qui y étaient déjà. Hélas!... Mais cela ne me regarde point, ajouta Vauban en soupirant, c'est l'affaire des officiers de la campagne; allons faire charger mes mortiers et rougir mes boulets.

Le roi, qui avait un faible pour Louvois et craignait de toujours lui rompre en visière, ne voulut rien discuter au sujet de ce poste ainsi placé. Il redescendit l'éminence avec Louvois, qui prit congé en disant :

— Sire, je demanderai maintenant à Votre Majesté la permission d'aller déjeuner dans mon quartier.

— Déjeuner, à neuf heures du soir!

— Je suis à jeun, sire, répondit simplement Louvois.

Le roi, touché, car c'était vrai, hocha la tête,

frappa sur l'épaule de Louvois amicalement et lui dit :

— Vous êtes un ours, mais un bon serviteur ; allez vous reposer.

Le ministre partit gonflé de joie. Il aimait son maître, il aimait la gloire, il aimait le travail ; or, son maître venait de le caresser, Mons serait pris, et quant à du travail, il y en avait pour dix ministres de la guerre. De plus, il venait de se procurer une revanche du festin de Saint-Guislain.

« Certes, pensa-t-il, j'ai d'autres chagrins ; mais nous y pourvoirons plus tard. »

En se dirigeant vers son quartier, Louvois jeta un dernier regard sur cette ligne enflammée de l'horizon, où les partisans continuaient leur feu. Son aide de camp l'aborda.

— Eh bien ! dit Louvois, les chevau-légers que je viens de détacher... ?

— Sont près d'arriver au marais, monseigneur.

— Ont-ils déjà perdu du monde ?

— Pas encore, monseigneur.

— Ah ! ils ont du bonheur ; car le chemin est bien découvert.

— Ils sont bien conduits, monseigneur ; M. de Lavernie est un excellent officier.

— Très-bon, dit Louvois avec un sourire sinistre ; quelles mesures prend-il donc ?

— Comme le chemin qui conduit au plateau que vous lui avez commandé d'occuper est à moitié défoncé par les charrois continuels, et que les ornières y ont jusqu'à quatre pieds, le lieutenant a mis les chevaux dans les ornières et les hommes derrière les chevaux, en sorte que les balles n'en ont pas encore touché un seul.

— A merveille! dit Louvois en crispant ses doigts.

— Par malheur, continua l'aide de camp, il va leur falloir occuper le plateau, et alors...

— Alors plus d'ornières, reprit Louvois avec ce même fugitif et effrayant sourire.

— C'est un poste dangereux, monseigneur, hasarda de dire l'aide de camp.

— Vous croyez? dit Louvois, comme s'il eût pensé à autre chose. Voyez si mes courriers sont arrivés, monsieur.

Et il renvoya ainsi l'aide de camp, qui pénétra dans la tente du ministre tandis que celui-ci interrogeait impatiemment le même point de l'horizon.

Soudain les premières bombes de Vauban illuminèrent le fond du ciel, et l'on aperçut à la lueur des flammes la troupe des chevau-légers qui gravissaient le monticule exposés au feu des partisans embusqués dans le marais.

« Enfin, pensa Louvois, ils sont arrivés! »

Et se dirigeant vers sa tente, où quelques

officiers l'attendaient humblement pour souper :

— Ah ! madame de Maintenon, dit-il tout bas, madame la reine anonyme, vous voulez pénétrer dans mes affaires de famille ! Ah ! vous protégez M. de Lavernie, mon ennemi mortel ! Ah ! vous le faites lieutenant de chevau-légers et vous l'envoyez à la guerre !... Eh bien ! quand on est lieutenant et quand on fait la guerre, madame, il n'est pas de protection devant les balles et les boulets. C'est à quoi vous n'avez pas pensé, sans doute, lorsque tout à l'heure encore vous appeliez ce damoiseau si près de mademoiselle de Savières. Oh ! leur mariage, madame la reine, ne se fera pas plus que le vôtre ne sera déclaré.

Sur ces mots prononcés avec rage, Louvois entra dans son quartier, fit bonne mine à tous ses hôtes, et parut prendre un plaisir extrême à écouter la fusillade qui grondait dans la direction du monticule.

Quant à Vauban, il surveillait les apprêts d'un bombardement sur lequel on fondait de grandes espérances, et dont l'effet devait être aussi funeste aux ennemis qu'agréable à l'œil des courtisans de Louis XIV.

Dix heures sonnaient au quartier du roi lorsqu'on vint annoncer à ce prince que madame la marquise arrivait en carrosse.

— La marquise ! si tard ! s'écria le roi qui

courut au-devant de madame de Maintenon en la remerciant de l'aimable surprise qu'elle venait de lui faire.

— J'ai ouï parler, dit-elle, de merveilleuses pyrotechnies et d'un artifice nouveau dont M. de Vauban donne ce soir le spectacle à Votre Majesté. Et puis j'étais inquiète de ces sorties dont M. de Louvois avait parlé. Intérêt et curiosité, j'accours. Me voici.

Le fait est que la marquise, inquiète du dernier regard et du dernier adieu de Louvois, venait surveiller elle-même les effets de sa colère. Son esprit et son cœur s'étaient éveillés aux menaces de ce terrible ennemi. Elle fut un peu rassurée lorsqu'elle sut qu'il soupait dans sa tente.

Quant à demander des nouvelles de Gérard, elle ne l'eût pas osé; seulement elle cherchait partout Jaspin.

Le roi donna la main à la marquise. Toute la cour s'assembla, et par les soins du maréchal on prit place pour le spectacle dans un endroit parfaitement abrité du canon de la ville, et d'où l'on pouvait voir l'effet du bombardement.

Le roi se tint debout, appuyé sur sa canne, prêt à donner les explications aux dames. La marquise s'assit sur des coussins, ayant à ses côtés nombreuse compagnie. Les bombes commencè-

rent à jeter la mort avec leurs feux rouges et leur tonnerre retentissant.

Bientôt le ciel fut en feu; quelques points lumineux grandirent dans un des quartiers de la ville, et la flamme montant à mesure que les bombes et l'incendie couraient sur les toits des édifices, une immense clarté pareille à une aurore sanglante se répandit par toute la campagne dont on vit alors jusqu'aux plus insignifiants détails.

A côté du mugissement redoutable des bombes, on entendait le crépitement maigre, mais incessant, de la mousquetade.

La marquise demanda ce que c'était que ce petit bruit agaçant.

— Ce sont des partisans ennemis qui sont venus faire un combat avec nos avant-postes, répliqua le roi ; mais Louvois leur a envoyé quelque cavalerie qui va les mettre à la raison.

— Ah ! fit-elle en se détournant, quel corps a-t-il envoyé?

— Je ne sais trop, dit le roi.

— Des chevau-légers, madame, répliqua un des assistants.

La marquise sentit comme un coup à son cœur.

— Commandé par...?

— Par M. de Lavernie, continua l'officier, ce même gentilhomme qui a pris ce matin le moulin

d'Hion. En voilà un heureux! deux affaires en un jour.

« Un piége! pensa madame de Maintenon, je m'en doutais! »

VII

LE PIÉGE.

Les officiers invités à la petite fête de Saint-Guislain étaient à peine revenus et distribués dans leurs quartiers, que Louvois, à l'issue de sa conversation avec Vauban, était venu demander un détachement.

Le bruit de la mousqueterie au loin et les menaçantes paroles de Louvois à l'abbaye avaient fait croire à une sérieuse attaque de l'ennemi; or, chacun dans l'armée guettait l'occasion de se distinguer, sous les yeux du roi. C'est ce désir qui explique comment Louvois avait trouvé réunis autour de lui tant d'officiers de bonne volonté

lorsqu'il revint aux équipages royaux, à l'endroit où le mulet de Lavernie avait été tué d'un coup de canon.

Gérard s'occupait à rassurer Jaspin, qui tremblait de tous ses membres. L'idée qu'il était sur le mulet une demi-minute avant, l'effroyable danger qu'il avait couru, glaçait le sang du bon Jaspin, autour duquel s'empressaient quelques bonnes âmes avec force félicitations.

Rubantel, comme on l'a vu, était près du roi avec M. de Vauban. Louvois chercha dans ce cercle d'officiers qui montraient à l'envi leur visage afin d'être choisis.

— Il me faut un détachement, dit-il, moitié cavalerie, moitié gens de pied. Où est M. de Lavernie? Je ne le vois pas.

Gérard était à dix pas. Il entendit son nom prononcé par plusieurs voix, et se retourna.

Le cornette était allé le prendre par le bras et l'emmena devant Louvois qui lui dit :

— Prenez douze cavaliers, monsieur, et vingt hommes du régiment de Champagne, et allez-vous-en où je vais vous dire.

Gérard, sans mot dire, fit signe à son laquais d'aller seller ses chevaux.

— Oh! emmenez-moi! s'écria le cornette.

— Mon ami, dit Gérard, le cornette ne marche pas avec si peu de monde.

— J'irai en volontaire, dit l'enfant.

— Ménagez-vous, mon cher chevalier, vous avez fait bien des choses aujourd'hui.

— Par grâce! comte... je n'ai pas envie de dormir, et j'adore le service de nuit.

— Venez donc, répondit Gérard.

Il s'approcha de Louvois, laissant le cornette embrasser Jaspin dans sa joie, et commander son équipage.

— Monsieur, dit Louvois, il y a un détachement de partisans là-bas, au marais, à gauche des premiers postes de M. de Luxembourg. Les entendez-vous tirer?... Répondez-moi, je vous prie.

— Oui, monseigneur.

— Eh bien, monsieur, ces gens vont toute la nuit incommoder le passage des convois. On ne les a point reconnus encore. Vous les reconnaîtrez, s'il vous plait, en vous avançant le plus loin que vous pourrez dans le marais.

— Oui, monseigneur.

— Et il faut que vous fassiez retraite. Jusqu'à ce que je vous fasse relever, vous occuperez le petit plateau qui domine le marais et le chemin de ronde, c'est-à-dire qui est placé entre les deux, de telle sorte que le feu des partisans cesse au passage de nos convoyeurs.

— Ou qu'il tombe sur moi seul, dit Gérard avec sang-froid.

— Vous prendrez vos précautions, répliqua

Louvois démonté par cette observation faite avec un calme si parfait.

Gérard s'inclina.

— Est-ce tout, monseigneur ? dit-il.

— Oui, monsieur; récapitulez bien : vous marchez à ce plateau, vous vous y logez, vous attendez que je vous fasse relever.

-- Fort bien, monseigneur.

— Et vous rendez ainsi un grand service, acheva Louvois pour être entendu de quelques curieux qui commençaient à les entourer.

Gérard ne répliqua point. Louvois le salua et alla dire tout bas quelques mots à son aide de camp, après quoi il rentra chez lui.

Gérard assembla ses hommes, et reconnut de loin la position à la lueur des premiers feux allumés par Vauban.

Gérard, s'étant approché du laquais qui lui tenait son cheval, trouva Jaspin à qui le cornette contait ses bonnes dispositions.

— Eh bien! s'écria l'abbé, vous voilà donc encore de service... On veut donc vous écraser de fatigue.

— Mais non pas, dit Gérard à voix haute, on me fait beaucoup d'honneur en comptant ainsi sur moi.

— Où allons-nous? dit le cornette déjà à cheval.

— Oui, où allez-vous? demanda Jaspin inquiet.

— Mon ami, c'est une promenade militaire, voilà tout; une ronde d'observation.

— On ne se battra pas un peu, comte?

— Non, chevalier; voilà pourquoi je vous engage fort à dormir au lieu de venir vous crotter avec nous.

— Bah! je suis à cheval, j'y reste.

— Vous avez tort, chevalier; je vous en supplie, restez.

— Mais... pourquoi? demanda le cornette étonné de cette persistance, dont Jaspin s'inquiéta tout à fait.

— Parce que, répondit Gérard en prenant l'air dégagé, il n'y a aucune gloire dans cette expédition : fatigue et humidité, voilà tout. C'est bien pour cela que M. de Louvois m'a choisi, ajouta-t-il pour dérouter entièrement Jaspin.

— Certes! dit celui-ci, tombant dans le panneau.

— Comte, repartit l'enfant obstiné, allons toujours, et s'il ne s'agit que de s'ennuyer, vous me trouverez de si belle humeur que vous vous ennuierez moins. Allons!

Gérard baissa la tête; plus d'insistance eût dévoilé l'état de son âme. Le détachement était prêt, les fantassins alignés. Gérard se fit voir à eux. Ces braves gens, sachant qu'ils seraient commandés par l'officier qui avait emporté le

moulin d'Hion, se montraient pleins de joie, bien qu'on les eût réveillés pour cette corvée.

Jaspin, sans rien dire, prit aussi un cheval, et lorsque le détachement commença de marcher et que Gérard chercha son aumônier pour l'embrasser et lui faire quelques recommandations, il le trouva comme un gendarme sur un grand cheval, aux côtés du cornette.

— Ah çà! dit M. de Lavernie avec dépit, avez-vous juré de me contrarier ainsi, Jaspin? Un prêtre en expédition avec moi!... J'aurais l'air d'un homme qui pense à sa dernière heure. Vous allez me donner un ridicule, mon ami. Que n'emmenons-nous aussi mon chien?...

— Mais puisque c'est une promenade! dit Jaspin.

— Promenade, promenade! est-ce qu'on sait ce qu'on rencontrera quand on marche la nuit hors des lignes?... Allons, Jaspin, laissez-nous.

L'abbé redressant la tête, parce qu'il comprenait enfin la pensée de Gérard dans cet accès d'humeur inaccoutumé :

— Soit, dit-il, allez sans moi, puisque ma société vous déplaît. Mais je veux me promener aussi, moi; le temps est beau; ne suis-je pas libre? Passez devant, j'irai derrière.

Gérard haussa les épaules et ne dit plus un mot. Il rejoignit sa troupe. Jaspin marcha silencieusement à la queue des soldats de Champagne.

L'aide de camp de Louvois, d'après l'ordre de son maître, guidait la petite colonne jusqu'à la sortie des lignes. On n'était point à deux cents toises du marais, qu'on perdit tout à coup l'abri d'un talus escarpé qui jusque-là protégeait le détachement.

Gérard prit la tête de sa troupe et observa la position. Il s'aperçut qu'au sortir de ce défilé on aurait à gravir une pente nue, roide, sur laquelle, pendant cent toises au moins, ses soldats ne trouveraient point une touffe d'herbe pour s'abriter.

L'aide de camp avait ordre de l'abandonner à cet endroit pour revenir près de Louvois. Il indiqua le chemin, attendit quelques minutes pour voir comment Gérard s'en tirerait, puis il partit.

A peine la troupe avait-elle débouché du chemin couvert qu'on entendit siffler les balles.

— Eh mais! comte, s'écria le cornette, vous me ménagiez donc une surprise? On nous tire bel et bien, mon lieutenant.

— Ah çà, est-ce qu'on tire? dit Jaspin dont le cheval venait de souffler bruyamment en sentant les projectiles friser ses oreilles.

— Oui, l'on tire, répliqua Gérard, et votre place n'est plus ici, mon bon ami. Attendez, que je vous dise un mot. Rangez-vous, et mettez-vous derrière votre cheval.

Gérard commença par ordonner à ses cavaliers

de descendre. Il mit les gens de Champagne dans des ornières si profondes qu'ils y disparaissaient presque entièrement. Puis, derrière les fantassins il plaça les chevaux, et, protégés par les chevaux, les douze cavaliers.

Alors embrassant Jaspin :

— Mon ami, lui dit-il, je crois que M. de Louvois m'a donné une mauvaise commission. Ne criez pas ! ne gesticulez pas ! soyez brave homme. Allez-vous-en paisiblement au quartier ; voyez M. de Rubantel, sans lui dire autre chose, entendez-vous bien ? que ces paroles : « M. de Lavernie croit que M. de Louvois lui a donné une mauvaise commission. »

— Oui, dit Jaspin tremblant de tous ses membres, car il venait d'entendre, à six pieds de lui, siffler deux balles, je dirai à M. de Rubantel, je dirai à...

— Jurez-moi que vous ne parlerez à aucun autre officier qu'à M. de Rubantel, et que vous n'ajouterez pas un mot à ma phrase ; répétez-la, pour que je voie si vous la savez bien.

Jaspin, en larmoyant, le cher homme, répéta les paroles de Gérard.

— Maintenant, c'est dit ; embrassez-moi encore, cher abbé ; pensez à Belair s'il m'arrivait malheur, et surtout à mademoiselle de Savières. Allez ! allez !

Il poussa l'abbé par les épaules jusqu'à l'abri

du talus, le remit à cheval dans la route du camp et revint à sa troupe.

Les soldats et les cavaliers, voyant combien il avait pris de précautions, lui dirent, d'une commune voix, de les moins ménager et de pousser en avant.

— Mes amis, répliqua Gérard, ne vous prodiguez pas, et puisque vous désirez des balles, nous aurons tout le temps d'en recevoir. Marchez toujours ainsi que j'ai dit, et gagnez l'abri de cette masure qui couronne le plateau.

Il y avait à la cime du monticule, sur le terreplein, une ruine de métairie dont une muraille tenait encore en faisant un angle commôde pour loger huit à dix hommes à couvert.

Les ennemis, postés dans le marais, sur le flanc de la pente, voyant monter ces tronçons de chevaux et d'hommes, tiraient de leur mieux ; mais grâce à la mesure qu'avait prise Gérard, la ligne de leur tir aboutissait plus haut que la tête de ses soldats.

Malheureusement ce fut alors que commença le bombardement. Une lueur presque incessante vint rougir le chemin et montrer plus clairement aux partisans leurs points de mire. Cependant Gérard, à force de précautions, fit parvenir toute sa troupe sur le plateau sans avoir perdu un seul homme.

Mais, à peine arrivé, le détachement fut exposé aux coups par trois côtés. Quatre hommes tom-

bèrent. Les soldats commencèrent à se regarder les uns les autres.

— Mettez-vous à l'abri, dit Gérard, tandis que je reconnaîtrai la position; sacrifiez les chevaux d'abord...

En effet, deux chevaux furent tués au même moment.

Le comte n'eut pas besoin d'une longue observation pour se convaincre de l'impossibilité de garder ce poste ridicule. C'était un plateau entouré de fondrières et de marais ; l'ennemi n'eût pu venir attaquer sans risquer d'être défait partiellement ; mais, du fond de ses abris marécageux, il pouvait abattre un à un sur le plateau maudit tous les hommes du détachement que Louvois avait ainsi sacrifié.

Le chemin de ceinture qui reliait l'armée d'observation à l'armée de siége longeait le marais et rejoignait la pente que nous connaissons.

Gérard, ayant groupé son monde le plus avantageusement possible, soit derrière la masure, soit par terre, assembla son conseil de guerre ; c'étaient le cornette, un peu refroidi sur les charmes de la promenade militaire, et l'officier de Champagne qui commandait sous Gérard. Tous trois, protégés par les chevaux, délibérèrent.

— Cornette, dit Gérard avec un triste sourire, vous êtes le plus jeune officier du conseil, à vous de parler le premier.

— Ma foi, répliqua le jeune homme en riant, mon avis est que nous sommes très-mal ici.

— Vous pouvez vous retirer, mon cher ami, dit Gérard; vous n'êtes ici qu'en volontaire, et le poste n'est pas tenable.

— Fi donc! s'écria l'enfant.

Un des chevaux tomba, son maître voulut le relever ou examiner sa blessure, il tomba sur le cheval; deux coups l'avaient touché, à la tête et dans les reins.

— Et vous, monsieur, dit Gérard à l'officier, quel est votre avis?

— D'envoyer quelqu'un au quartier de M. de Luxembourg, afin qu'on nous fournisse un fort détachement qui imposera aux partisans en faisant un feu nourri sur le marais.

— Jamais M. de Louvois ne vous le pardonnera, dit Gérard. Il a défendu qu'on bouge d'ici.

— Mais nous y mourrons tous! dit l'officier; c'est une absurdité.

— Que voulez-vous! c'est l'ordre. Au surplus, nous allons être relevés, continua Gérard en cherchant à l'horizon.

Mais on ne voyait du côté du camp que le feu des mortiers et les lignes paisibles des tentes tour à tour illuminées ou replongées dans les ténèbres.

Derrière Gérard les soldats murmuraient. L'un d'eux, s'adressant aux chevau-légers, leur dit assez haut pour être entendu :

— Dites donc à votre officier que nous sommes ici comme des moutons à la boucherie.

— Je le sais bien, mes enfants, répondit Gérard en s'avançant vers eux ; mais c'est l'ordre.

Le soldat qui venait de parler se préparait à répondre, il ne poussa qu'un cri : une balle venait de lui trouer la gorge ; il tomba les bras étendus.

— Cordieu ! s'écria l'officier en s'élançant pour soutenir son soldat, c'est infâme de faire tuer ainsi le monde, et pour rien !

Il paya cher son dévouement : une balle le frappa au flanc ; il vint rouler aux pieds de Gérard et du cornette, ce dernier, pâle de colère et d'horreur.

Gérard, prenant l'enfant par le bras :

— Je vous ordonne, dit-il, je vous ordonne, entendez-vous ? d'aller au camp et d'expliquer la position où nous sommes.

— Oh ! répondit le cornette, je vous comprends, mon lieutenant ; vous m'éloignez pour me sauver la vie, mais je resterai ici : le vin est tiré, il faut le boire.

— Vous me désobéissez ! dit Gérard attendri.

— Pardieu ! je suis volontaire ! s'écria l'enfant en embrassant son officier.

Gérard, se retournant, désigna un des chevau-légers pour courir au camp.

— Prenez mon cheval, dit-il, et hâtez-vous.

Tous les soldats s'empressèrent autour du messager, en lui disant de hâter leur délivrance.

Ce malheureux mouvement coûta la vie à deux d'entre eux ; les autres regagnèrent vivement leur abri.

Le cavalier se baissa sur sa monture, tendit la main, piqua des deux et descendit comme une flèche la pente dangereuse.

Mais comme il atteignait le chemin creux, une balle lui traversa les tempes ; il tomba, et le cheval emporté continua sa course furieuse dans la direction du camp.

Un cri de douleur et de désespoir avait accompagné sa chute ; les soldats ne résistèrent pas plus longtemps ; il en restait douze sur vingt. Quatre de ces douze hommes quittèrent le plateau, malgré les cris et les prières de Gérard, malgré l'exemple des chevau-légers, troupe d'élite qui, réduite à sept, regardait stoïquement le péril et attendait la mort.

Gérard, repoussé, rudoyé par ces hommes, reprit son poste et les laissa partir. Mais bientôt il entendit des cris de joie, les fugitifs venaient de reconnaître un mousquetaire du roi qui accourait avec cinq de ses camarades pour relever le poste.

Les déserteurs, chose inouïe ! oublièrent leur peur et revinrent chercher leurs compagnons avec des transports d'allégresse. Gérard, tou-

jours de sang-froid, fit charger les blessés sur les chevaux qui restaient et quitta le terrain le dernier ; le cornette sauta de joie, se frotta les mains en disant :

— Damné Louvois ! ce ne sera pas encore pour cette fois-ci.

On descendit avec les mêmes précautions la pente au bas de laquelle attendaient les mousquetaires. Ceux-ci aidèrent au transport des blessés, et leur chef raconta à Gérard comment le roi, averti à temps on ne sait par qui, s'était aperçu du danger inutile que courait cette poignée d'hommes, et avait expédié l'ordre de les relever.

On oublia les horribles angoisses de cette demi-heure maudite ; on consola ceux qui souffraient, on se mit à rire du péril auquel on avait échappé. Les plus épouvantés naguère furent les plus bruyants dans leur joie.

— Corbleu ! dit le cornette, allons-nous bien souper ! Je vais trouver au camp mon gouverneur, mon xérès et une lettre de ma bonne mère. Malgré la collation de Saint-Guislain, savez-vous que j'ai une faim féroce? Il me semble que je n'ai pas mangé depuis six semaines.

— Oh ! répondit Gérard, c'est qu'en de certaines demi-heures on vit des semaines, n'est-ce pas?

— Ma foi, je crois que nous ne mourrons plus jamais, dit l'enfant.

Comme il achevait ces paroles, on entendit le galop de plusieurs chevaux dans le chemin creux, et au premier coude de ce chemin, la troupe de Gérard se trouva face à face avec Louvois qui faillit leur passer sur le corps tant il éperonnait son cheval avec ardeur.

Aussitôt qu'il reconnut Louvois, le cornette, qui ne se défiait de rien (c'est le privilége de son âge, où tout courage est franc, toute franchise est noble), cet enfant victorieux s'approcha du ministre, et lui dit d'un air de triomphe :

— Ma foi ! monseigneur, il était temps !

— Temps de quoi? répondit le ministre en barrant le passage aux cavaliers, et en cherchant avidement dans la petite troupe M. de Lavernie, qu'il n'apercevait point, car il était à l'arrière-garde, soutenant et pansant un de ses blessés.

— Nous sommes revenus dix-neuf, de trente-deux que nous étions, poursuivit le jeune homme en s'effaçant pour laisser passer Gérard.

A ce moment, Louvois aperçut le comte, qui s'avançait à sa rencontre. Ses traits se décomposèrent comme s'il eût vu un fantôme.

— Revenus!... s'écria-t-il. Vous êtes revenus, et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce que Sa Majesté nous a fait revenir, dit Gérard tranquillement.

— Le roi? dit Louvois du ton le plus outra-

geant, car il renfermait un doute qui fit bouillir le sang du cornette.

Il allait répondre. Gérard, maître de lui, l'arrêta, et, montrant les mousquetaires :

— Ces messieurs ont apporté l'ordre, dit-il à Louvois. Parlez, messieurs, est-ce vrai ?

— Il est vrai, dirent les mousquetaires d'une commune voix.

On eût pu croire que cette affirmation satisferait le ministre. C'était un grand mot à cette époque que ces deux syllabes : « le roi ! »

Mais Louvois, regardant de travers et Gérard et le cornette et les mousquetaires :

— Je voudrais bien savoir, dit-il, depuis quand un officier se permet de manquer aux consignes qu'on lui donne.

— Mais, monseigneur..., répliqua Gérard.

— Taisez-vous !... Qui vous a placé au poste du plateau ?

— Vous, assurément, monseigneur.

— Et pourquoi ne vous y trouvé-je plus ?

— J'ai eu l'honneur de vous dire que c'était un ordre du roi.

— Ordre que vous avez sollicité, monsieur.

— Nullement.

— Je vous dis que vous l'avez sollicité, répliqua le marquis d'une voix tonnante.

— Et quand cela serait, dit Gérard, dont le sang commençait à monter au cerveau, croyez-

vous, monsieur, que l'on se fasse tuer de gaicté de cœur, et qu'on fasse tuer à côté de soi des braves gens, quand d'un mot et avec un pas on les peut sauver sans déshonneur?

— Et vous croyez qu'on appelle cela du courage! dit Louvois avec un dédain qui fit rougir les chevau-légers et jusqu'aux soldats de Champagne qui avaient eu peur.

Gérard, serrant les poings :

— Chacun entend le courage à sa manière, répliqua-t-il. Je mets le mien à obéir au maître et à ne pas tenter Dieu.

— Obéir! dites-vous. Ah!... quand cela vous plaît et ne vous expose point, interrompit Louvois. M'avez-vous obéi à moi?

— Vous n'êtes pas mon maître quand le roi a parlé, dit vivement Gérard; j'étais resté à ce poste malgré les prières de mes hommes, malgré la mort de treize d'entre eux. J'y fusse resté plus longtemps, j'y fusse mort, comme vous me l'avez demandé, ajouta-t-il en foudroyant Louvois d'un regard; mais le roi m'a fait relever et je pars.

— Vous partez parce que vous avez peur! s'écria Louvois tremblant de colère.

— Oh! rugirent tous les compagnons de Gérard et le petit cornette, qui s'avança vers le ministre comme pour le dévorer.

— Silence! s'écria Gérard à sa troupe. M. de Louvois, vous m'insultez!

— Dites monseigneur ! hurla le ministre aveuglé par la rage.

— Monsieur, vous m'insultez, lui répéta Gérard, et vous insultez tous ces braves gens avec moi.

La troupe entoura Louvois avec des figures tellement menaçantes que, sans la présence de Gérard, il eût essuyé quelque mauvais traitement.

Les six gendarmes qui formaient son escorte se tenaient immobiles, à distance, honteux du rôle que jouait leur chef, et pleins de compassion et de sympathie pour ceux qu'il rudoyait avec cette injustice.

— Chevau-légers, en arrière ! cria Gérard.

Et aussitôt le ministre se trouva dégagé. Ses yeux étincelaient ; il avait défié du regard tous ses ennemis furieux.

— Plus tard, M. de Louvois, continua le jeune homme, vous serez puni par Dieu de vos cruautés; quant à nous, qui avons fait notre devoir, nous méprisons vos outrages. Le roi nous a relevés, nous sommes libres. Au camp, c'est là que nous nous expliquerons. Chevau-légers ! grenadiers ! en marche !

— Eh bien, s'écria Louvois, puisque je parle à des lâches, puisqu'on abandonne le poste que j'avais cru confier à des Français, à des gentilshommes, je le garderai, moi. Gendarmes d'Anjou !

nous ne demanderons pas merci au roi, nous autres. En avant!

Et, piquant son cheval qui poussa un hennissement de douleur, Louvois s'élança hors du chemin creux et monta la côte au galop, faisant jaillir des cailloux une poussière d'étincelles.

Les gendarmes haussèrent les épaules et le suivirent en échangeant quelques paroles d'amitié avec les chevau-légers et les mousquetaires.

Trente ou quarante coups de feu sifflèrent aux oreilles de Louvois et firent voler le galon d'or de sa housse. Il arriva sur le plateau où son cheval noir se planta fièrement, les jambes tendues comme un cheval de statue équestre sur un socle de granit.

— Allons, messieurs, dit Gérard à ses compagnons, en enfonçant ses ongles dans sa chair frémissante, allons, il faut mourir!

Et à pied, l'épée au fourreau, il monta le chemin à son tour. Une balle emporta son chapeau; il arriva près de Louvois, ses cheveux épars fouettant son visage pâle. Le cornette l'avait suivi et lui pressait la main.

— Ce poste n'est pas impossible, dit Louvois, puisque j'y suis.

— Allons, assez de fanfaronnades! interrompit Gérard; l'enfer épargne un fou sanguinaire, ici, à cette place, où vous foulez les cadavres de treize obscurs soldats qui valaient mieux que

vous. Retournez au camp, monsieur, et que ma mort, si ardemment souhaitée par vous, ajoute un crime à tous vos crimes, un remords à tous vos remords !

Louvois regardait d'un œil sombre les soldats de Gérard et ses gendarmes, à lui, enveloppés de nouveau dans le feu et la fumée, frappés au hasard et roulant pêle-mêle.

— Je lève votre consigne, dit-il, revenez au camp. Il me suffit de vous avoir montré qu'on a le droit de donner des ordres quand on est capable de les exécuter.

Gérard, sans lui répondre :

— Mousquetaires, dit-il, retournez dire au roi ce que vous avez vu. Monsieur m'accusera peut-être encore d'envoyer chercher du secours ; mais lorsque ce secours arrivera, Dieu merci ! nous serons tous morts.

Les mousquetaires, dont l'un venait d'être blessé, obéirent en gens de cœur, qui ne mettent pas de sotte présomption à faire des prouesses inutiles.

Louvois les voyant partis eut peur des suites.

— Çà, dit-il à Gérard avec hauteur, venez-vous?...

— Non, répliqua le comte en piquant son épée en terre; je mourrai ici, assassiné par vous, avec tous mes soldats. Et retirez-vous bien vite, si vous tenez encore à vivre ; car je ne réponds pas

qu'avant de tomber sans gloire et sans profit, le dernier de mes chevau-légers n'ait pas la tentation de vous envoyer son coup de pistolet, afin de voir si, comme le démon, vous êtes invulnérable.

— Ce chevau-léger, ce serait moi, dit le cornette à Louvois en mettant une main sur son arme jusque-là inutile à sa ceinture.

Au même instant l'enfant tressaillit comme s'il eût été ébloui par la foudre; il poussa un petit cri, porta sa main gauche à sa poitrine, et, jetant un bras autour du cou de Gérard, il s'affaissa comme un lis coupé.

Une balle ennemie lui avait traversé le cœur.

— Ah! maman, ma pauvre maman! soupira-t-il.

Et il expira.

Gérard éperdu, glacé, perdit la raison; sa main était humide de sang; il leva cette main sur Louvois en criant :

— Va-t'en, bourreau, ou je te tue!

Les gouttes de ce sang généreux frappèrent Louvois au visage, pâle d'horreur et saisi, pour la première fois, du vertige de l'épouvante : son cheval se déroba par un bond et l'emporta seul loin du funèbre monticule où gisaient tant de cadavres.

Gérard resta debout, tenant encore l'enfant dans ses bras et le berçant comme eût fait sa

mère. Il ne voyait plus, il n'entendait plus. Autour de lui tombaient tous ceux qui n'avaient pas cherché un refuge derrière le mur en ruine.

L'ennemi, comme s'il eût respecté cette incroyable obstination, cette héroïque folie, cessa le feu un moment. Alors arrivèrent dans le chemin creux une foule de cavaliers, qui s'arrêtèrent au bas de la côte et appelèrent à grands cris M. de Lavernie.

Une attaque venait d'être faite simultanément par M. de Luxembourg et par les troupes de siége, sur le marais dont l'entêtement de Louvois avait fait un danger pour l'armée. L'ennemi, pris en flanc avec vigueur, céda peu à peu le terrain; les coups de feu devinrent plus rares; à peine une ou deux balles égarées vinrent-elles tomber sur la terre de ce monticule où naguère elles pleuvaient comme la grêle.

Ni le clairon des cavaliers, ni les cris des fantassins lancés parmi les joncs et dans les roches comme des chasseurs après le gibier qui fuit, ni le silence après la mousqueterie, ne réussirent à attirer l'attention de Gérard.

Cependant, par le chemin creux s'avançait une foule compacte de mousquetaires et de gendarmes; la maison du roi faisait l'honneur, à ce petit poste si obscur, de le venir reconnaître sous les ordres de M. de Boufflers et du duc du Maine.

Les éclaireurs se jetèrent en avant, le pistolet

au poing, et, n'apercevant plus que des cadavres, ils appelèrent à grands cris le seul être vivant qu'on aperçût encore sur le sommet dévasté.

Les chevaux, heurtant le sol encombré, parvinrent à la moitié de la côte, et leurs cavaliers appelèrent encore.

Mais Gérard ne répondit pas; on le voya immobile et courbé comme un chêne que secoue la tempête. Était-il vivant? était-il resté debout, calciné comme ces cadavres qu'a dévorés la foudre et qui tomberont en cendres sous la main qui les touchera?

Au bas du mamelon, au sortir du marais, s'élancèrent à droite, à gauche, les grenadiers et les chevau-légers de renfort, qui avaient répondu enfin par des coups terribles à cette mortelle guerre des partisans, continuée pendant toute une heure.

A la suite des escadrons d'élite commandés pour cette expédition, arriva le roi lui-même avec M. le duc de Chartres. Louvois se tenait à l'écart derrière ses gendarmes; sa colère était refroidie; il cherchait une excuse, il tremblait, non devant le roi, mais devant sa conscience.

— Je vois encore quelqu'un là-haut, s'écria le roi irrité : est-ce possible? Louvois! où est Louvois?

— Sire, me voici.

— Êtes-vous insensé, monsieur, dit Louis XIV,

de défaire ainsi ce que je fais? Quoi! j'ordonne aux gens qui tenaient ce poste de revenir, et vous les y replacez, pour les faire tuer tous, à l'indignation de toute l'armée!

— Sire, un convoi devait passer; il eût été pris par l'ennemi, comme les deux précédents, sans le poste que j'avais mis là pour s'y opposer.

— Supposez-vous que vous savez la guerre mieux que moi par hasard? continua le roi de plus en plus courroucé, tandis que le ministre perdait à chaque instant de son assurance. Allons, qu'on fasse rentrer l'homme que je vois là-haut.

Au même instant, Rubantel revenait de charger les partisans. Après les avoir mis en fuite, il prit à revers le monticule et pénétra sur le plateau couvert de morts, où Gérard était demeuré seul avec le corps de son malheureux ami.

— Lavernie! Lavernie! s'écria-t-il en le reconnaissant. Dieu soit loué! c'est vous! Le roi est là qui vous appelle.

— Le roi! murmura Gérard, comme au sortir d'un rêve.

Et, regardant autour de lui, il se rappela.

On le vit soulever dans ses bras l'enfant déjà glacé, le baiser au front et descendre lentement la côte, au bas de laquelle on distinguait cette foule brillante qui murmurait d'admiration et de pitié.

Gérard s'avança jusqu'auprès du cheval de Louis XIV. Louvois, humilié, tourna bride et s'alla confondre parmi les derniers rangs.

— Qui êtes-vous? demanda le monarque avec bonté.

— Sire, je suis l'officier à qui Votre Majesté a daigné faire grâce à Valenciennes.

— Lavernie?

— Oui, sire.

— Eh bien, vous me deviez la vie, vous avez payé aujourd'hui votre dette ; vous êtes un brave gentilhomme, M. de Lavernie. Avez-vous perdu bien du monde ici ?

— Tout mon monde, sire, et pour rien.

— Oh ! fit le roi en cherchant des yeux Louvois pour qu'il entendît cette réponse.

Mais Louvois ne reparut pas.

— Monsieur, continua Louis XIV, vous avez perdu ici tous vos équipages ; l'affaire n'en valait pas la peine, et je ne veux plus désormais qu'on gaspille ainsi la vie et les biens de ma noblesse ; j'aurai soin que vous ne perdiez rien à mon service, M. de Lavernie.

Là-dessus, le roi congédia Gérard par un signe de tête et continua au petit trot de son cheval la ronde qu'il voulait faire le long des lignes.

Gérard, soutenu et caressé de tous, partit aussi, mais pour retourner au camp, après avoir

recommandé à M. de Rubantel la dépouille mortelle du cornette.

Comme il arrivait à l'endroit où naguère toute la cour regardait partir les bombes de Vauban, une voix connue frappa son oreille, une main dont la pression lui était familière s'empara de sa main.

C'était Jaspin, palpitant et sans voix, qui n'osait embrasser son élève, et l'entraînait, malgré ses questions, vers un carrosse qu'on voyait attelé derrière une double rangée de fascines.

Jaspin poussa Gérard auprès de ce carrosse; un parfum d'iris et de verveine s'en exhalait par les rideaux ouverts; Gérard aperçut la noble et sereine figure de madame de Maintenon qui lui souriait.

— N'est-il pas blessé? demanda-t-elle à Jaspin avec une familiarité si douce que le cœur du jeune homme en fut épanoui comme d'une caresse maternelle.

— Non, Dieu merci! madame, répondit Gérard.

— Vous faites bien de dire merci à Dieu, continua la marquise, car tout le monde a prié Dieu pour vous; et j'ai voulu, comme les autres, vous complimenter sur votre courage et sur votre bonheur. Maintenant je suis rassurée, le roi a conservé un bon serviteur.

— Et vous, madame, s'écria Gérard, un ser-

viteur reconnaissant, qui n'eût pas regretté la vie, si, au lieu de la sacrifier inutilement et sans gloire, il eût eu la fortune de la donner pour vous.

— C'est bien, c'est bien, murmura la marquise d'une voix émue ; je retourne à Saint-Guislain, j'y retourne heureuse... Au revoir.

Elle tendit la main hors du carrosse ; Gérard s'inclina sur cette belle main avec respect ; il lui sembla qu'elle cherchait ses lèvres et qu'elle s'y arrêtait une seconde de plus que Gérard n'eût osé la retenir.

— A qui dois-je encore mon salut ? demanda-t-il à Jaspin, lorsque, après le départ de la marquise, il eut longuement embrassé son vieil ami. Est-ce vrai, Jaspin, que vous auriez demandé un secours pour moi, malgré mes recommandations ? M. de Louvois me l'a reproché !

— Moi ? s'écria Jaspin, je n'ai parlé qu'à M. de Rubantel, je vous le jure.

— Alors, comment se fait-il que la marquise ait su mon danger ?

— Ah ! répliqua l'abbé, lorsque j'ai parlé à M. de Rubantel, toute la cour regardait les bombes : la marquise était si près du général, qu'elle aura entendu ce que je disais. Elle a pu se récrier, la chose en valait la peine, et, pour peu que la marquise vous ait plaint seulement à demi-voix, le roi, qui a l'oreille fine, se sera ému.

— Vraiment, dit Gérard, j'ai là une protectrice qui remplace la Providence.

— Écoutez donc, interrompit Jaspin, ce n'est pas surprenant; madame la marquise aimait beaucoup votre pauvre mère !

— Oh ! dit Gérard, une mère !... Hélas ! je n'ai plus la mienne ! et celle de mon pauvre petit chevalier n'a plus son fils !

VIII

COMMENT JASPIN PRIT UNE BRÈME.

Louvois rentra de bonne heure à son quartier, il n'était pas content de sa journée. Lorsqu'il eut dévoré, comme le minotaure, cette énorme pâture de travail que ses courriers lui apportaient deux fois par jour, lorsqu'il eut reçu les rapports de tous les officiers et satisfait au devoir de toutes ses charges, en un mot, lorsque la montagne de dépêches, de comptes et de notes, qui couvrait son bureau, eut enfanté un monceau de notes, de comptes et de dépêches sortis de sa plume, Louvois regarda l'heure à sa montre : il était quatre heures du matin, ce n'était pas la peine de se coucher.

Il expédia ses estafettes, serra ses papiers, et, appuyant sur le dossier de son fauteuil sa tête brûlante que le travail avait fécondée au lieu de l'épuiser, il songea.

Par quelle étrange fatalité tout ce qu'il entreprenait contre madame de Maintenon tournait-il contre lui? Était-ce à cause du génie de cette femme? Non; il en avait autant qu'elle. Était-ce à cause de la haine qu'elle lui portait? Non; elle en avait moins que lui.

Sans doute la marquise était bien appuyée, mais Louvois comptait des appuis aussi solides. Le roi finissait toujours par céder à madame de Maintenon; mais, quand Louvois le voulait bien, le roi ne lui résistait jamais.

Comment se faisait-il que la marquise, battue sur l'importante question de la déclaration de son mariage, battue sur toutes les questions importantes, se fût réfugiée dans de petites questions particulières où elle battait toujours Louvois?

C'était là une véritable adresse; la marquise, sérieuse et calme, s'attaquait à un caractère irritable et pointilleux. Elle le harcelait et lui faisait commettre chaque jour une petite faute qu'elle classait à côté des autres, comme dans une collection, se réservant sans doute d'additionner quand le total vaudrait la peine qu'on le mît sous les yeux du roi.

Eh bien ! il ne fallait pas suivre la marquise sur ce terrain ; il fallait, non pas dompter un caractère indomptable, Louvois n'y songeait pas, mais éviter avec le plus grand soin les occasions de se mettre en colère. Louvois s'était mis en colère chez madame de Lavernie, à Valenciennes, à Saint-Guislain ; il avait tué la comtesse, condamné Gérard, exposé le même Gérard au feu des partisans, trois énormes fautes puisqu'elles n'avaient point produit de résultats avantageux.

La première avait amené Jaspin chez madame de Maintenon, ces deux ennemis s'étaient sondés pour le perdre ; la seconde avait fait nommer Lavernie officier dans l'armée de Mons ; la troisième avait attiré à Louvois un affront devant toute la maison du roi assemblée. Désormais rien à faire contre Lavernie.

Mais pourquoi de Lavernie se trouvait-il ainsi mêlé à toutes les disgrâces de Louvois ? Hasard ? Oh ! non, les hommes trempés comme l'était celui-là n'appellent point hasard un événement qui se reproduit trois fois sous trois faces, qui se lève trois fois comme un marteau pour anéantir d'un triple coup des plans bien conçus ; et lorsque cet événement se personnifie dans un ennemi tel que Gérard, lorsqu'il est créé par le souffle nuisible d'une ennemie telle que madame de Maintenon, ce n'est plus hasard, fatalité, malheur qu'il faut l'appeler, car c'est une épée qui percera, une

balle qui frappera, un souffle qui empoisonnera, et jamais l'idée n'est venue à personne d'attribuer au hasard la mort d'un homme tué par une épée, une balle ou un poison.

Alors Lavernie est l'instrument; et comment la marquise avait-elle choisi celui-là ? se demandait Louvois. Parce que la comtesse de Lavernie avait été autrefois son amie? Oh! quelle puérilité.

« Cependant, songea-t-il, le mot amie, ancienne amie, signifie tant de choses pour une femme! Il signifie les joies de la jeunesse, les confidences, les erreurs, les fautes; il signifie les secrets, comme disait Jaspin en ce jour maudit, à Valenciennes : les secrets de madame de Maintenon.

« Eh! malheureux, au lieu de te consumer chaque jour en des querelles de femmes, mauvaise guerre dans laquelle tu combats à coups de canon, comme un brutal, une fourmi qui n'est jamais atteinte et dévore chaque jour plus profondément ta chair, malheureux contre qui l'on ruse, ruse de même, cherche, sonde, fouille, achète des aveux, et découvre-les donc, ces secrets de madame de Maintenon et de madame de Lavernie.

« Quelqu'un les connaît, c'est Jaspin. Eh quoi! les mains puissantes, les mains adroites qui ont dénoué une à une toutes les trames de la politique européenne ne sauraient-elles dévider cette vulgaire bobine qui a nom Jaspin?

« Maintenant, la marquise, qui a choisi Saint-Guislain pour résidence, sait ou à peu près tout ce qui me concerne. Elle sait que j'ai placé Antoinette aux Filles bleues d'abord, puis aux Augustines de Valenciennes. Elle sait que je persécute cette Antoinette, car on doit m'appeler son tyran. Elle favorise Gérard de Lavernie en haine de moi, et voilà tout ce qu'elle sait. Elle ne devinera jamais autre chose. La Goberge lui-même, ce coquin échappé à ma colère, n'en sait pas plus que les autres.

« Mettons les choses au pis : que madame de Maintenon découvre qu'Antoinette est ma fille, qu'elle en fasse un éclat, un scandale, cela ne fera pas même froncer le sourcil à madame de Louvois ; mes enfants crieront un peu, mes ennemis beaucoup ; mais le roi n'osera rien dire, lui, qui a tant de bâtards à se faire pardonner.

« Ainsi je laisserai Antoinette sous la main de la marquise jusqu'à la première bonne occasion : il en naîtra une, je l'espère. Ainsi je laisserai M. de Lavernie chanter ses victoires et roucouler ses amours ; cependant, souriant à tout le monde et poursuivant ma pensée, je découvrirai ce que je veux savoir ; tout le monde m'y aidera. La marquise elle-même, quand elle croira mes soupçons endormis, me laissera voir le fond de son âme.

« De même que Vauban, lorsqu'il a reconnu

Mons, s'est appliqué à l'endroit faible, et a ouvert deux tranchées, l'une vers cet endroit, l'autre vers un autre, pour donner le change aux assiégés; de même j'attaquerai ce fameux secret tandis que la marquise me croira occupé seulement d'empêcher la déclaration de son mariage et les amours de ses protégés.

« L'endroit faible est défendu par une garnison qu'on appelle Jaspin, c'est là qu'il faut attaquer. »

Le jour éclairait déjà la tente, et l'on entendait les tambours et les trompettes qui réveillent les soldats. C'était l'heure à laquelle Louvois se levait d'ordinaire. Le valet de chambre souleva un coin de la tapisserie. En voyant son maître la tête ensevelie dans ses deux mains, il le crut endormi sur sa correspondance : cela était si souvent arrivé! Mais Louvois se redressa au bruit. Il se fit habiller et coiffer, comme après une bonne nuit de sommeil, but son verre d'eau de Forges et demanda quels étaient les visiteurs déjà rassemblés dans l'antichambre.

Les noms qu'on lui cita ne lui offrant rien de fort intéressant, bien qu'on y vît figurer celui de M. Desbuttes, qu'il avait mandé, il fit seller un cheval et sortit par l'autre porte de son quartier pour faire à la fois une bonne inspection et une promenade.

Il n'avait pas fait deux cents pas qu'il aperçut,

au bord du chemin creux où la veille il avait envoyé les chevau-légers, un personnage tranquille, vêtu d'un épais manteau noir, qui sollicitait le marais avec une canne assez longue dont il semblait faire l'usage qu'un ingénieur fait d'une sonde.

— Quelque apprenti de M. de Vauban, pensa-t-il. Il faudrait cependant dire à cet imbécile qu'il est inutile de sonder les mares comprises dans nos lignes et défendues par cent mille hommes de nos troupes.

L'homme au manteau poussait et ramenait sa canne dans l'eau avec un mouvement régulier qui excita la curiosité de Louvois. Ce mouvement n'était pas ordinaire. Lorsqu'on sonde, on cherche perpendiculairement le fond ; mais le prétendu apprenti de Vauban imprimait à sa canne une secousse diagonale, tandis que son bras roide allait et venait comme le balancier d'une pendule.

Louvois, qui n'était point patient, n'eut pas observé cet homme pendant deux minutes qu'il s'approcha, bien étonné que le bruit de son cheval n'eût pas distrait le personnage.

— Hé ! monsieur, cria-t-il avec ironie, vous vous trompez de marais. Ce n'est point celui-ci qu'il vous faut sonder ! Vous volez l'argent de M. de Vauban !

Le personnage interpellé se retourna et tres-

saillit d'une désagréable surprise. Louvois poussa une joyeuse exclamation, car ce personnage était l'abbé Jaspin, avec lequel il désirait tant d'avoir un entretien.

Jaspin ôta son chapeau de la main gauche, sans interrompre son mouvement oscillatoire du bras droit.

— J'ai bien l'honneur d'être le très-humble serviteur de monseigneur, dit-il en tremblant de tous ses membres, car il s'attendait tout au moins à une bourrade, tout au plus à un maigre salut de la tête.

— Eh, mais ! dit Louvois épanoui, en menant son cheval jusqu'au bord de la mare, après avoir maintenu son escorte à distance par un geste. Il me semble que j'ai le plaisir de saluer M. l'abbé Jaspin.

« Comme il a retenu mon nom, le tigre ! » pensa l'abbé en s'inclinant de trois quarts, sans cesser de balancer son bras, bien qu'il le ralentît un peu.

— Je me demande, excusez ma curiosité, mon cher monsieur, continua Louvois, je me demande ce que vous pouvez faire dans cette eau avec ce bâton que vous remuez.

— Monseigneur... pardon... est-ce que c'est défendu ? dit Jaspin en s'arrêtant, avec une figure toute renversée, car il ne pouvait croire que Louvois l'eût appelé *cher monsieur* sans les plus terribles arrière-pensées.

— Défendu? répliqua Louvois en s'approchant encore; mais je ne crois pas, bien que j'ignore absolument ce que vous faites, seul, et de si grand matin, devant cette eau froide que vous battez avec une perche.

— Monseigneur, je pêche, dit Jaspin.

— Ah! que ne disiez vous cela tout de suite? s'écria Louvois avec une hilarité qui ne lui était pas naturelle, et qui acheva de confondre toutes les idées de Jaspin. Comment! vous pêchez? et que pêchez-vous?

— Monseigneur, j'ai l'intention de pêcher des brèmes ou des anguilles.

— Avec ceci?

Il montrait le bâton plus que jamais balancé.

— C'est une ligne; oui, monseigneur.

— En vérité, M. Jaspin, voilà qui m'intéresse au dernier point. Expliquez-moi, je vous prie, comment on fait. J'ai des mares aussi chez moi, à Ancy-le-Franc et à Meudon; je serais bien aise de savoir si l'on se divertit à pêcher; je m'y divertirais en mes moments perdus.

— Monseigneur, c'est extrêmement divertissant, répondit Jaspin blême de peur et en proie à l'idée qui lui était venue que Louvois, seul avec lui, était capable de le précipiter sournoisement dans cette eau noire dont malheureusement il connaissait la profondeur.

— Ainsi, vous êtes bien assuré qu'on prend

quelquefois du poisson de cette manière, M. Jaspin ?

— Mais, oui, monseigneur. C'est ainsi qu'on excite le poisson à sortir de la vase ou des pierres. Il voit l'appât, il mord, et on le prend à l'hameçon en donnant un coup sec.

— C'est bizarre, dit Louvois en descendant de cheval.

Jaspin, qui surveillait tous ses mouvements, faillit jeter un cri d'alarme en voyant celui-là. Mais, au même instant, une secousse ébranla son bras ; il oublia tout, l'amour de l'art l'emporta sur l'inimitié politique : Jaspin tira de l'eau et montra avec orgueil à Louvois une large brème qui, après deux ou trois efforts, revint pâmée à la surface, étalant aux premiers rayons du soleil son ventre argenté, ses nageoires roses et noires.

— Oh ! mais, le beau poisson ! dit Louvois enchanté du triomphe de Jaspin, parce que la joie de l'homme qu'on veut faire parler lui desserre le cœur et lui dénoue la langue. Me voilà converti à la pêche : je pêcherai.

Et il s'assit sur la berge auprès de l'abbé, qui ne savait lequel des deux, du ministre ou du poisson, il devait admirer le plus.

Mais Louvois n'était pas venu pour complimenter Jaspin, il ne s'était pas assis sur l'herbe humide, à ses côtés, pour parler longtemps de la pêche à la ligne.

Quant à Jaspin, il ne se flattait pas non plus d'avoir acquis un nouvel adepte au grand orient des pêcheurs. Plus Louvois était gracieux, plus l'abbé se défiait.

— Je suis sûr, reprit Louvois, que vous m'en voulez toujours, M. Jaspin?

— Oh! monseigneur, par exemple!

— Et que vous n'avez pas encore compris ma colère de Valenciennes?

— Oh! monseigneur, les petits n'interrogent jamais le fond de l'âme des grands.

— C'est bien répondre; mais vous n'êtes pas homme à ne pas interroger, vous.

— Monseigneur, jamais!

— Savez-vous, M. Jaspin, que vous avez manqué de me brouiller avec madame de Maintenon? Je ne vous l'eusse jamais pardonné. Quoi! vous êtes un ami intime de la marquise et vous ne me le dites pas! Heureusement, on sait son monde, M. Jaspin, ajouta Louvois en attachant sur le pauvre homme un de ces regards avec lesquels il fouillait le fond du cœur; heureusement, on connaît les causes de cette amitié...

Jaspin oublia un moment sa ligne pour regarder Louvois à son tour.

— Ce qui fait, continua Louvois, qu'au lieu de vous garder rancune, j'ai pris pour vous infiniment d'estime, que je vous témoignerai à l'occasion.

L'abbé fut étourdi d'abord par ce moulin à compliments et effarouché par ces réticences : mais il était d'un sens droit; il réfléchit qu'en parlant avec un homme aussi fort, il ne manquerait pas de dire quelque sottise, tandis qu'en se réservant il embarrasserait Louvois, s'il ne le pénétrait pas.

— Monseigneur, répliqua-t-il, me fait l'honneur de se moquer de moi.

— Comment cela, M. Jaspin ?

— Monseigneur sait très-bien que je ne puis être honoré de l'amitié de madame de Maintenon.

— Et pourquoi ?

— Parce que je ne la connaissais pas il y a huit jours, et que je l'ai vue pour la première fois à Valenciennes.

— Pour la grâce de M. de Lavernie?...

— Oui, monseigneur.

— Grâce qui vous a été accordée si vite par la marquise, que ce ne peut être pour vous qu'une amie.

Jaspin réfléchit encore. Évidemment Louvois lui tendait un piége, puisque la grâce avait été obtenue au nom de M. du Maine. Mais il convint à Jaspin de donner dans le piége et de ne pas nier la participation de madame de Maintenon.

— Oh! monseigneur, comment madame la marquise eût-elle refusé de protéger le fils d'une si chère amie?

— Il paraît que c'était une vieille amitié?

— D'enfance, monseigneur.

— Voilà ce que vous eussiez dû me dire tout de suite quand vous avez sollicité près de moi, M. Jaspin.

— On ne pense pas à tout, monseigneur; j'étais si troublé!

— Au lieu de cela, vous m'avez dit mille énormités, vous rappelez-vous?

— Mon Dieu, non, monseigneur, mais j'en suis bien capable.

— A vous entendre, ce M. de Lavernie était l'arche sainte; il n'y fallait point toucher, madame de Maintenon m'eût fait lapider.

— Quoi! j'ai osé...

— Vous avez fait plus, vous m'avez appelé Aman.

— Il n'est pas possible!

— Et vous m'avez prédit ma ruine si je touchais *aux secrets de madame de Maintenon*. Vous voyez que j'ai compris et que j'ai respecté ces secrets.

Louvois souriait, mais avec trente-deux dents dévorantes.

Jaspin prit son air d'agneau.

— Quels secrets? dit-il.

— Je ne sais pas, moi; c'est vous qui devez savoir.

— Ah! pardon, monseigneur, c'est qu'il me

semble que je rêve ; en vérité, vous m'avez inspiré bien de la terreur à Valenciennes, pour que j'aie ainsi perdu la tête et extravagué !

Louvois se refroidit tout à coup en devinant le jeu serré de cette prétendue bobine.

— Extravagué? répéta-t-il, oh! vous en êtes incapable, M. Jaspin ; je ne connais pas de meilleure tête que la vôtre. Voyons, nous sommes bien seuls, ne jouez plus au fin avec moi, je vous reconnais maître.

— Encore une plaisanterie de monseigneur.

— Non, je ne plaisante pas, M. Jaspin. Quoi! tout ce que vous m'avez dit alors de la colère que me témoignerait madame de Maintenon... extravagances?

— Mais... oui, monseigneur.

— Et ces mots : « Savez-vous ce que c'est que M. de Lavernie? »

— Le fils de l'amie intime de madame...

— Fort bien. Et cette menace, si je touchais aux secrets...

— J'étais fou à lier ; la douleur m'avait détraqué la cervelle.

Louvois se leva :

— M. Jaspin, dit-il, souvenez-vous de ce que je vous déclare : Si madame de Maintenon vous offrait un million, je vous en donnerais deux ; mais si elle ne vous le donne pas, ce million que vous valez, elle sera bien ingrate ; alors pensez à

moi. En attendant, je vais tâcher de faire mes affaires moi-même.

Jaspin ouvrit de grands yeux sincèrement effarés.

— Voyez-vous, continua Louvois, il en est de vos secrets comme des poissons qui sont dans cette mare : vous les cherchez, ils vous fuient ; vous en accrochez bien par-ci par-là quelqu'un avec votre hameçon, comme j'ai attrapé une bribe de vos mystères avec mes questions ; mais supposez que je fasse dessécher demain cette mare par mes terrassiers, je verrai au fond barboter et s'offrir à moi haletants tous les poissons que je ne vois pas à cette heure. C'est un peu plus long, c'est un peu plus cher, mais c'est tout à fait sûr. Eh bien, cher M. Jaspin, je dessécherai la mare. Adieu, vous ne savez pas ce que vous perdez.

Et Louvois, dépité de n'avoir rien tiré de cette probité tenace ou de cette ambition insatiable, s'en revint à son cheval, non sans avoir regardé plusieurs fois en arrière, comme un acheteur qui attend que le marchand le rappelle. Mais Jaspin, heureux d'en être quitte ainsi, se gardait bien de bouger.

A côté des laquais de Louvois, attendait un personnage tout brodé d'or, bien qu'il fût à peine cinq heures du matin. Cet homme saluait les laquais, les chevaux, et faisait des révérences à

Jaspin et à Louvois, au-devant duquel il arrivait peu à peu les pieds en dehors, comme s'il eût marché sur des œufs.

C'était Desbuttes. Louvois le reconnut à sa plate figure ; Desbuttes qui s'applaudissait d'avoir été baptisé par un homme que le grand ministre regardait pêcher.

— Que faites-vous là ? dit Louvois brutalement à celui-ci sur lequel il comptait se venger de l'autre.

— Monseigneur, j'attendais que vous eussiez fini de causer avec mon parrain, répliqua le financier.

— Votre parrain ! dit Louvois. qui cela ?

— M. l'abbé Jaspin, monseigneur ; c'est mon parrain... bien par hasard, c'est vrai ; mais enfin il l'est et je m'en honore.

Jaspin entendit, aperçut Desbuttes. Il se retourna, s'élança vers lui, et involontairement, dans la peur qu'il eut de son indiscrétion, lui fit signe de se taire.

Louvois saisit le mouvement d'effroi et le geste. Le visage de l'abbé lui révéla une inquiétude mortelle.

— Ah ! ah ! murmura-t-il lentement, on dirait que Mutius Scevola tremble pour ses secrets... Venez donc, M. Desbuttes, et contez-moi un peu ce baptême-là.

Jaspin resta béant à voir s'éloigner le ministre avec Desbuttes, et la canne lui tomba des mains.

IX

COMMENT M. DE LOUVOIS PRIT JASPIN.

Desbuttes ne se sentait pas d'aise de marcher côte à côte avec M. de Louvois. Et cependant le financier n'avait pas l'air d'un homme parfaitement heureux. Cette convocation chez le ministre l'inquiétait. Il y avait quelques symptômes de tristesse sur sa figure. Quel soleil n'a pas ses taches?

Louvois commença par demander à Desbuttes comment il se trouvait là sur ce chemin, au lieu d'avoir attendu au quartier. Desbuttes répondit qu'étant allé au quartier de monseigneur pour se trouver à son audience, il n'avait pu

être reçu ; qu'il lui semblait avoir entendu comme un pas de chevaux hors du quartier, à une autre porte ; que l'idée lui était venue que peut-être monseigneur était sorti ; qu'alors lui, Desbuttes, était sorti de même et avait dirigé sa promenade *par hasard* du côté de ce chemin, où sa bonne étoile l'avait mis en présence de monseigneur.

Le drôle se garda bien de dire qu'il avait questionné l'huissier avec cette fraternité particulière aux gens qui ont été un peu laquais eux-mêmes ; que sa question, accompagnée d'une pistole, avait indiqué de quel côté s'était dirigé Louvois ; en sorte que Desbuttes avait couru de ce côté pour être plutôt délivré de ses angoisses.

— Comment ! interrompit Louvois, vous êtes le filleul de l'abbé Jaspin ?

— Oui, monseigneur.

Ici Louvois s'arrêta. Était-il bon de questionner aussi brusquement cet homme sur un sujet si délicat ? Si le filleul savait quelque chose, parlerait-il contre les intérêts de son parrain ? Fallait-il donner encore un coup d'épée dans l'eau, se faire battre une seconde fois sur le même terrain ?

Louvois avant de poursuivre, regarda le visage de Desbuttes. Il y avait trop d'astuce et d'avidité sur cette face pour qu'on ne gagnât point

quelque chose à essayer de lui faire commettre une trahison. D'un autre côté, cette astuce pouvait servir à dérouter l'interrogateur sans compromettre l'interrogé. Décidément, la circonspection était de rigueur.

Louvois regarda à sa montre pour savoir s'il aurait le temps de diplomatiser avec ce rustre; il lui restait un quart d'heure.

« C'est assez, se dit-il; je n'ai rien arraché à Jaspin, qui est un homme sans vices; mais celui-ci est un fieffé voleur, je vais l'effrayer, il parlera. »

— Eh bien! monsieur, reprit-il tout haut, puisque vous voulez de moi une audience, je vous l'accorde; parlez.

— Mais, monseigneur ne se rappelle donc point que c'est lui qui a daigné me mander auprès de sa personne. Je n'ai fait qu'obéir, avec une grande joie, c'est vrai.

— Mandé ou non, parlez, n'avez-vous pas des comptes à me rendre?

C'était là un mot effrayant. Louvois en calcula toute la portée. Des comptes, à un traitant!... Desbuttes changea de couleur.

« Ah bien! pensa Louvois, en voilà un que je pècherai au moins, il mord celui-là. »

— Je suis prêt à rendre compte à monseigneur, dit Desbuttes en maltraitant fort la broderie de son habit.

— Vous aviez la fourniture d'une division de l'armée.

— Grâce à vos bontés dont je serai éternellement reconnaissant, monseigneur.

— Eh bien... vous avez passablement volé, n'est-ce pas?

— Oh ! monseigneur, je vois ce qu'il en est, on vous aura dit que j'avais gagné des sommes folles.

— Des millions... oui, on me l'a dit, et c'est vrai. Si ce n'était pas vrai, vous ne seriez pas l'homme que vous êtes, M. Desbuttes. Allons, comptons, comptons...

— Mais, ce qu'on vous a dit, s'écria Desbuttes éploré, est fort exagéré, monseigneur, car...

— Cela m'a été dit par quelqu'un de bien informé, par un de vos amis...

— Mais...

— Et vous avez acheté un château, une terre, que sais-je?

— Oh ! monseigneur...

— M. Desbuttes, on n'a pas le droit de s'enrichir ainsi en un mois quand le roi est si gêné.

— Mais je ne suis pas riche !

— Et le château ?

— Une bicoque!

— Et la terre?

— Quelques arpents...

— Et l'habit d'or?

— Monseigneur, un nouveau marié cherche à se faire beau pour plaire à sa femme.

— Ah ! c'est vrai, j'oubliais que vous êtes marié ; encore un grief que j'ai contre vous. Comment, vous qui me devez votre fortune, avez-vous été assez mal élevé pour ne me point demander mon consentement ?

— Monseigneur, je suis si peu de chose.

— Vous aurez épousé quelque héritière? demanda Louvois qui se rappelait parfaitement ce que la Goberge lui avait dit de Violette fiancée d'abord à Belair. Encore une nichée d'ennemis. Mais il voulait voir si Desbuttes mentirait.

— Monseigneur ! s'écria celui-ci, je vous jure que ma femme ne possède pas un sou.

— Bah!bah !...

— Oh! si elle eût apporté au moins une dot, dit Desbuttes avec un soupir qui révélait bien des tempêtes cachées au fond de ce ciel conjugal! Mais non, pas même d'argent !

Louvois sourit méchamment.

— On dirait que vous n'êtes pas satisfait de la jeune dame? demanda-t-il. Est-elle d'une bonne famille, au moins? Est-elle belle? Est-elle sage?

— Monseigneur, elle est fort belle; trop belle, en vérité. Quant à la sagesse... je crois, j'es-

père... je ne sais pas. Quant à la famille, elle n'en a plus; son père était l'unique parent qui lui restât, et elle vient de le perdre ; le père Gilbert est mort voilà tantôt quinze jours.

— Gilbert ! s'écria Louvois en dressant l'oreille.

— Oui, monseigneur.

— Qu'était ce Gilbert? poursuivit le ministre en contenant sa fougue.

— Un soldat... un vieux vaillant.

— Il me semble que je connais ce nom, dit Louvois palpitant; je connais tous les soldats de l'armée, moi... Ce Gilbert n'était-il pas...

— Aveugle, monseigneur.

— Et...?

— Et jambe de bois... Il avait été ainsi blessé le même jour dans la tranchée de Maestricht.

— Et... Violette est sa fille? interrompit Louvois frappé de crainte.

— Monseigneur daigne savoir le nom de ma femme?

— Je sais tout! répondit Louvois.

Et sur-le-champ :

« Ce coquin, pensa-t-il, n'aurait-il pas appris quelque chose par Gilbert? »

— Où est mort votre beau-père? demanda Louvois; comment est-il mort?

— Pauvre, malgré mes bonnes intentions

monseigneur, car je vous jure que j'avais l'intention de le bien soigner dans ses vieux jours, le cher homme.

Louvois, un peu rassuré, songea que Desbuttes n'oserait pas lui faire ainsi l'éloge de Gilbert, ni se vanter de ses bonnes intentions pour lui, au cas où ce Gilbert aurait avoué l'aventure du coffret et les persécutions de Louvois.

— Je vous ai demandé où votre beau-père était mort ; à votre château, sans doute ?

— Non, monseigneur, dans sa pauvre petite maison loin d'ici, assisté seulement de sa fille qui ne l'a pas quitté, qui lui a fermé les yeux, car elle l'aimait tendrement, et c'était touchant de voir ce père et cette fille...

— Vous avez vu...

— Oh ! non, monseigneur, jamais ; mes occupations, les fonctions dont vous aviez daigné m'honorer me retenaient à Valenciennes et m'avaient séparé de ma femme le jour même du mariage.

Louvois était resté plongé dans ses perplexités. N'était-ce pas une incroyable persécution du sort que ce secret de la naissance d'Antoinette, toujours éteint, se rallumant toujours ? Gilbert était mort, et au lieu d'emporter dans la tombe ce qu'il avait pu surprendre à Maestricht, il en léguait peut-être la mémoire à une femme jeune, vivace, ambitieuse, liée à tous les ennemis de

Louvois! Encore une créature que Louvois allait être forcé de haïr, de craindre et de détruire!

Desbuttes remarqua cette profonde prostration de son protecteur. On pense bien qu'il respecta son silence et retint son souffle pour ne pas troubler une si précieuse méditation.

« Ce Desbuttes ne sait rien, pensa le ministre, il n'est pas aimé de sa femme. »

Et brutalement :

— Pourquoi votre femme vous a-t-elle épousé? dit-il. Pour votre argent?

— Hélas! monseigneur sait donc tout!

— Tout, vous dis-je. Elle est froide avec vous, dit-on?

— Oh! froide... si monseigneur disait glacée.

— A quoi attribuez-vous cela?

— Mais, monseigneur...

— Parlez, j'ai l'oreille intelligente.

— C'est si délicat, monseigneur.

— Nullement. Je vais vous mettre à l'aise; ne recevez-vous pas chez vous des gens qui vous gênent?

— Mais...

— N'avez-vous pas eu dernièrement M. de Rubantel?... M. de Lavernie?... Monsieur...

— Belair! s'écria vivement Desbuttes.

— Oui; qu'est-ce que ce Belair?

— Un musicien.

— Pourquoi un musicien chez vous? Est-ce que vous aimez à ce point la musique?

— Ce n'est pas moi.

— C'est votre femme? Fort bien! Que venaient faire chez vous tous ces messieurs?

— Ils passaient, monseigneur.

— Vous êtes bien assuré de n'avoir pas comploté quelque chose avec eux?

— Moi, monseigneur! s'écria Desbuttes effrayé, moi comploter! et quoi donc? et contre qui?

— Mais contre moi, par exemple.

— Monseigneur me donne la chair de poule! Moi, ourdir des complots contre mon bienfaiteur!

— Cela s'est vu.

— Mais monseigneur va me faire pleurer. A quel propos monseigneur concevrait-il de moi une pareille idée?

— M. Desbuttes, c'est que M. de Lavernie et M. Belair sont des ennemis mortels à moi.

— Eh! monseigneur, que me faites-vous l'honneur de me dire?... Ce Belair, cet histrion...

— Voilà.

— Et il apprend la guitare à ma femme! et je souffrais cela... Oh! mais je vais le chasser...

— Pourquoi? Si votre femme se plaît dans la

société de ce musicien... cela vous attirera des querelles de ménage.

— J'en ai déjà trop !

— Ah !

— J'avalais assez de couleuvres !

— En vérité, M. Desbuttes ?

— Oh !...

Et le traitant résuma dans cette seule exclamation tout le poëme de ses conjugales douleurs.

— Vous auriez quelques soupçons? dit Louvois d'un air de compassion.

— Hélas! monseigneur.

— M. Desbuttes, il faut avoir des certitudes.

— Comment faire? On se moquerait de moi.

— Je vous croyais homme d'esprit; allons, je vois ce qu'il en est : vous êtes un jaloux sans cause; et tant mieux ! sinon, je vous eusse aidé, vous le pouvez croire. Car enfin j'y ai un intérêt, ces amis de votre femme étant mes ennemis.

— Oh ! monseigneur, comme je vais donner congé à ce Belair !

— Vous me désobligeriez infiniment, dit Louvois d'un ton sérieux. Agissez pour vous et non pour moi. Il me suffit de savoir que le jour où vous avez reçu MM. de Rubantel et de Lavernie, ces messieurs passaient, et qu'il n'y avait pas entre eux et vous de connivence.

— Oh ! je le jure bien, et d'ailleurs ils venaient chez moi avec mon parrain... Tenez, monseigneur, demandez-le-lui à lui-même, c'est un brave homme, incapable de mentir; interrogez-le, il vous dira que je ne connaissais pas M. de Rubantel ni M. de Lavernie, bien que j'eusse été marié dans la chapelle de ce dernier par mon parrain lui-même.

— Ah ! encore ce détail, dit Louvois; par quel hasard alliez-vous à Lavernie?

— Monseigneur, c'était mon chemin en revenant de chez moi.

— Comment ! de chez vous ? Quel chez-vous?

— Du pays où je suis né, du village où j'ai été baptisé.

— Expliquez-vous, dit Louvois, qui avait enfin, par un si habile détour, ramené Desbuttes à ce fameux baptême.

Desbuttes raconta au ministre comment Jaspin, passant dans le village avec une femme, avait fortuitement servi de parrain à cet enfant que tout le monde repoussait.

« Eh bien, se dit Louvois, qu'y a-t-il là de si effrayant pour que Jaspin s'en soit effrayé ainsi tout à l'heure ? Il doit y avoir autre chose ; voyons. »

— Quel homme est-ce, votre parrain? demanda-t-il.

— Mais, monseigneur, un très-digne homme.

— Vous allez avoir là une protection bien puissante.

— Ah ! fit Desbuttes ravi.

— Oui, un ami de madame de Maintenon.

— Ah ! répéta Desbuttes, mon parrain est ami de madame...

— L'ignoriez-vous ? interrogea Louvois du geste, de la voix, du regard.

— Monseigneur, ce n'est pas étonnant; je ne connais pas, moi, mon parrain ; je ne l'ai vu que cinq à six fois au plus dans ma vie.

« Tout cela, pensa Louvois, ne me donne rien et n'explique pas les terreurs de Jaspin. Ah ! j'y songe : cette femme qu'il avait avec lui en passant dans le village... Un prêtre qui mène avec lui une femme..., il y a peut-être là quelque chose... »

— Dites-moi, Desbuttes, demanda Louvois ; vous me parlez toujours de votre parrain ; mais votre marraine?

— Oh ! c'est différent, monseigneur ; le parrain, je le connais bien peu ; mais la marraine je ne la connais pas du tout.

— Cependant... puisqu'elle était là, accompagnant M. Jaspin?

Desbuttes haussa l'épaule comme quelqu'un qui ignore.

— Je ne l'ai jamais revue, monseigneur, et mon parrain ne m'en a jamais parlé.

— Ah!... c'est ici que commence le louche, se dit Louvois. Nous devons trouver là quelque peccadille contre un des sept commandements. Comment s'appelle votre marraine, Desbuttes?

— Monseigneur, je ne vous dirai pas. J'ai été lever mon extrait de baptême au village quand j'ai dû me marier, et je ne l'ai pas seulement lu. Il n'y a rien d'étonnant; comme c'est mon parrain qui m'a marié, il ne m'a pas même demandé de lire cet acte qu'il connaissait mieux que personne.

— C'est juste; mais cet acte, vous l'avez?

— Dans mes papiers, oui, monseigneur.

— Vos papiers, où sont-ils?

— Dans mon portefeuille que j'ai apporté pour offrir mes comptes à monseigneur; le portefeuille est dans mon carrosse...

Ils étaient près du quartier qu'on voyait à cent pas.

— C'est votre carrosse, ce bel équipage si bien attelé?

— Oui, monseigneur; je l'avais fait faire pour ma femme, mais elle ne veut point y monter, parce que j'ai fait peindre des Amours sur les panneaux.

— Décidément, vous êtes un mari à plaindre, cher M. Desbuttes, dit Louvois. Nous allons aviser à cela. Allez me chercher votre portefeuille.

Desbuttes courut; cependant, Louvois aperçut Jaspin qui, dans ses transes, avait quitté la ligne et suivi de loin les deux promeneurs. Cette nouvelle maladresse du bon abbé aiguisa les soupçons du ministre.

Desbuttes arriva portant le carton qu'il offrit respectueusement à son maître. Il y avait déjà cherché l'extrait de baptême, afin d'épargner une peine à Louvois.

— Monseigneur, dit-il, c'est comme une fatalité. Je suis destiné à l'anonyme. Ma marraine ne savait pas écrire et a signé d'une croix.

— Oui, mais son nom doit avoir été écrit dans l'acte par le prélat qui l'a rédigé.

— Monseigneur, c'est un nom illisible et impossible... Babolein... Barbin...

Louvois prit le papier, y appliqua sa vue perçante, cette vue qui eût pénétré jusqu'au centre de la terre.

— N. Balbien, servante! s'écria-t-il avec une explosion qui fit reculer Desbuttes.

Et il s'empara du papier avec un tremblement de joie.

— C'est bon, c'est bon; laissez-moi, dit-il en renvoyant Desbuttes; je vous dispense de vos comptes; laissez-moi, je vous rappellerai tantôt, j'ai une mission à vous donner.

Desbuttes s'en fut, ébloui, stupéfait, à reculons.

— Et silence! sur votre vie! lui dit Louvois en fronçant son terrible sourcil.

Le traitant s'esquiva.

— Ah!... mademoiselle Balbien, servante de madame Scarron, est la commère de M. Jaspin!... murmura Louvois. Je commence à comprendre pourquoi l'abbé avait peur... Eh! eh! il me semble que moi aussi j'ai pêché ce matin un gros poisson. Ah! M. Jaspin prétend qu'il ne connaissait pas madame de Maintenon, et il connaissait depuis trente ans sa servante!... Il a menti, donc le secret est là.

X

LE CONSEIL DU ROI D'ANGLETERRE.

Vauban avait eu raison. Ces partisans, dont la présence en corps avait tant surpris l'armée française, étaient l'avant-garde des troupes que Guillaume s'était empressé de lever dès qu'il avait appris l'investissement de Mons. Il avait choisi à cet effet les plus ardents des réformés chassés de France par la persécution de 1686, et incorporés dans l'armée anglaise ; ceux-là qui l'avaient aidé à gagner, l'année précédente, la bataille de la Boyne sur Jacques II.

Nous savons comment Guillaume avait reçu de Van Graaft conseil et argent. Les deux amis étaient partis le jour même pour la Haye, d'où

le roi d'Angleterre avait expédié à tous les princes confédérés contre la France l'avis du siége et des exhortations à une rude défense. Il fixait le rendez-vous général des troupes que les confédérés enverraient à Notre-Dame de Hal, petite ville située entre Bruxelles et Mons, à dix lieues de celle-ci et trois de celle-là ; et pour commencer, il amenait quatre mille Anglais et différentes troupes tirées des garnisons les moins exposées de Flandre.

Louvois avait bien levé une armée de cent mille hommes en deux mois, et sans bruit. Guillaume comptait sur sa dévorante activité pour lever trente à quarante mille hommes en dix jours. C'était, selon lui, dans la proportion de son génie à celui du ministre français.

Mais ce que l'homme ardent, infatigable et haineux voulait et pouvait faire, les autres princes ne l'essayèrent même pas. Ils s'étaient endormis avec l'idée de ne se réveiller qu'au mois de mai comme le soleil. Leur heure n'était point sonnée. Ils dormaient toujours.

En vain Guillaume usait-il les chemins avec le fer de ses chevaux pour envoyer messagers sur messagers à ses alliés fainéants; en vain se consumait-il à courir de Hal jusqu'aux lignes françaises pour entendre le canon ; des lignes jusqu'à Bruxelles pour interroger la route que devaient suivre les renforts. Rien ne venait du

côté de Bruxelles, tandis que du côté de Mons chaque jour la fumée était plus noire, le feu plus clair, le bruit des écroulements plus grand.

Cependant il fallait secourir Mons à tout prix. Le prince de Bergues, gouverneur de la place, s'y attendait. Malgré la rigueur du blocus, il s'échappait de temps en temps, à la faveur de la nuit ou d'une sortie, quelque courrier de la ville portant à Guillaume le récit effrayant des progrès des assiégeants.

Tantôt c'était la perte de quelque bon ingénieur tué sur ses ouvrages, tantôt la ruine d'un quartier, tantôt la destruction de quelque magasin important pour l'artillerie ou pour les subsistances ; et chaque fois qu'une semblable nouvelle lui arrivait, Guillaume désespéré demandait aux assiégés un peu de patience, et souhaitait d'avoir des ailes pour franchir les lignes françaises et tomber tout à coup dans la ville, que son bras, son énergie, son seul regard eussent soutenue quinze jours de plus.

Van Graaft, silencieux et calme, habitait comme un meuble une chambre du quartier général, contiguë à celle du roi. Son tabac, son thé préparé par la Goberge, le portrait d'Éléonore et le nom de Brossmann écrit en gros caractères sur l'unique papier qu'on aperçût sur sa table, lui suffisaient, en apparence, pour occuper ses journées. Quelquefois, cependant, il accompagnait

Guillaume dans ses visites aux lignes, et se faisait indiquer par la Goberge tous les cavaliers ou gentilshommes français qu'on pouvait apercevoir de loin avec la lunette et qui avaient quelque ressemblance de taille, d'allure ou d'habits avec Louvois.

Car les pensées de Van Graaft, au lieu d'être tournées, comme celles de Guillaume, à l'arrivée des troupes, au ravitaillement de Mons et à une bataille qui fît lever le siége, se concentraient uniquement sur ce but : prendre Louvois ou le tuer. C'est pourquoi chaque courrier de Guillaume qui retournait à Mons était chargé, par le roi, de dire au prince de Bergues : « Défendez-vous bien, et attendez-moi; » par Van Graaft, de dire aux canonniers et aux tireurs : « Il y a dix mille florins pour celui qui tuera Louvois. »

Les jours s'écoulèrent, quelques maigres détachements arrivèrent à Hal, sans munitions, sans ardeur : les princes confédérés demandaient à Guillaume six semaines pour se mettre en campagne, et le prince de Bergues faisait dire par toutes les voies possibles qu'il ne tiendrait pas au delà d'un mois.

Guillaume faillit devenir fou de douleur et d'impatience.

Il essaya de lier avec la place des correspondances suivies, mais ses espions furent pris, et pendus lorsqu'ils ne voulurent point parler. Ils

furent payés grassement lorsqu'ils avouèrent. En sorte que le bruit s'étant propagé de la munificence de M. de Luxembourg, et la potence ayant été aperçue, les honnêtes espions devinrent excessivement rares, tandis que les traîtres pullulaient autour de Guillaume.

Le roi d'Angleterre chercha donc tous les moyens de secourir Mons avant l'arrivée des confédérés, et il imagina que le meilleur serait de préparer un corps de soldats éprouvés, de se tenir à distance des lignes et de profiter d'une sortie que ferait la garnison pour faire pénétrer le corps dans la place.

Mais comment M. de Luxembourg, qui gardait avec quarante mille hommes tout le pays depuis Saint-Denis et Casteau, laisserait-il passer un corps de troupes marchant sur Mons? Voilà pourquoi ces partisans que nous avons vus dans les marais s'étaient divisés, déguisés, et avaient bravement franchi les lignes françaises dans les endroits où la nature du terrain ne permettait pas qu'on établît des postes. Quant au feu meurtrier qu'ils avaient fait, c'était pour favoriser à la fois la tactique de Guillaume et la vengeance de Van Graaft.

Celui-là leur avait recommandé d'attirer l'attention sur eux et de se faire attaquer au moment où la sortie de la place aurait lieu. Il espérait que la ligne française se dégarnirait pour

faire face à cette double attaque, et que, par le vide, un détachement d'Anglais pourrait pénétrer dans Mons avec des munitions et des vivres ; l'autre espérait que les chefs accourraient au bruit du combat, et qu'il y aurait pour le facteur Brossmann une balle au moins parmi toutes celles qui fendraient l'air en ce moment.

Mais Guillaume et Van Graaft furent trompés dans leur attente. L'espion qui avait dû avertir le prince de Bergues de préparer une sortie fit, il est vrai, son devoir, et la sortie eut lieu. Mais le détachement de partisans n'avait pu se rallier encore, et lorsqu'il fit son mouvement les troupes de la garnison étaient déjà culbutées et ramenées dans Mons.

Les lignes françaises s'étaient refermées impénétrables. Guillaume, à une demi-lieue en arrière, se rongeait les poings à la tête de ses Anglais tout prêts à percer la ligne s'ils y avaient vu jour. Enfin, après une stérile fusillade, le marais fut enlevé par les gardes-françaises, et les partisans disparurent dans la nuit et les hachures du terrain, ne rapportant point même à Van Graaft la victime qu'il espérait.

Lorsque les bandes éparses revinrent trouver Guillaume, le roi ne leur fit aucun reproche. Il laissa Van Graaft murmurer contre les maladroits qui avaient manqué Louvois et contre le mauvais génie qui protégeait cet homme. Le

compte qui lui fut rendu de ce combat, de la supériorité des troupes, de l'activité de leurs généraux, ce qu'il avait vu par lui-même des bombes nouvelles lancées par Vauban, l'inaction de ses alliés, enfin, le confirmaient dans l'idée que Mons ne serait pas défendu par la force.

Guillaume s'enferma dans sa chambre, à Hal, souffrant cruellement et dissimulant à chacun ses souffrances. Le comte d'Overkerke, son grand écuyer, entra chez lui amenant un homme échappé de Mons pendant la sortie, et qui, blessé à la tête, avait feint d'être mort; puis, après le combat, avait réussi à franchir les lignes pour apporter au roi d'Angleterre des nouvelles, si mauvaises qu'elles fussent.

Guillaume était couché sur une chaise basse et profonde. Toute la vie de son corps s'était réfugiée dans ses grands yeux perçants. Depuis vingt-quatre heures qu'il avait respiré l'air humide des marais et piétiné dans la fange avec ses soldats, il sentait ses poumons engorgés, sa bouche brûlante; et la toux, plus féroce que jamais, sifflait dans sa poitrine et brisait sa tête en éclatant.

Le roi se fit raconter par le fugitif tous les détails de la sortie; il loua le soldat de sa bravoure et de son intelligence, puis, abordant le véritable sujet de l'entrevue :

— Et Mons? dit-il.

— Sire, Mons est divisé en deux villes, la ville militaire et la bourgeoise ; la première est zélée, vivace, elle peut durer six mois ; la seconde a peur des bombes, non parce qu'elles tuent, mais parce qu'elles brûlent et démolissent les édifices et que les bourgeois sont propriétaires.

— C'est juste, répondit le prince ; en sorte que les bourgeois sont plus mous et refusent le service ?

— Pis que cela, sire : ils parlent de se rendre.

Guillaume se releva sur un coude.

— Déjà ! dit-il.

— Le gouverneur, heureusement, les a mis à la raison. Mais Votre Majesté sait que nous ne sommes à Mons que 4,000 soldats, et qu'il y a dix mille bourgeois.

— Un soldat vaut dix de ces hommes ! s'écria Overkerke.

— Soit, répliqua Guillaume avec douceur, mais tandis que la garnison se battra contre les bourgeois, elle ne se battra pas contre les Français ?

— Précisément, dit le soldat.

— Fort bien, tu es un brave homme, et je regrette que tu ne sois plus dans Mons, mais je te mettrai ailleurs.

— Près de vous, par exemple, dit le soldat ; je vous serai utile. Je suis un enfant de la province ; je suis né à Saint-Guislain. J'ai fait plus

d'un million de fois la route de Mons à ce pays et à tous ceux des environs. Il n'y a pas un brin d'herbe, une pierre, un trou et une goutte d'eau que je n'y connaisse.

— Saint-Guislain ! murmura Guillaume, tu es né à Saint-Guislain ?

— J'y servais avec ma femme en qualité de jardinier chez les Clarisses, là où sont aujourd'hui les religieuses françaises et la maîtresse du roi de France.

Le roi parut plongé dans une profonde rêverie. On vit paraître au seuil de la porte Van Graaft, qui avait entendu ce dialogue et qui arrivait pour mieux entendre encore.

C'était un tableau muet comme tous les tableaux, mais qui pourtant ne manquait ni d'éloquence, ni de caractère : le prince, pâle, à demi couché, l'œil fixe, sur un oreiller de point de Malines dont la blancheur contrastait avec le velours noir de son habit et les flots sombres de ses cheveux en désordre; l'écuyer tout armé, appuyé sur le fauteuil de son maître ; Van Graaft impassible, arrêté sous la portière de lourd damas rouge, et à quelques pas, le soldat au front ensanglanté qui fuyait, pour ses yeux, le soleil pénétrant dont le milieu de cette chambre était inondé.

— Ainsi, répéta le roi, tu connais parfaitement tout Saint-Guislain ?

— Oui, sire.

— Le couvent? son jardin? ses portes et ses abords?

— Oui, sire.

— Et aussi le petit canal qui commence dans le bois et aboutit à la pièce d'eau du couvent?

— J'y ai tant pris d'écrevisses, sire, lorsque j'étais enfant! J'ai même failli une fois me noyer sous la voûte de ce canal, qui va jusqu'à une demi-lieue hors la ville.

— Assez! assez! fit Guillaume du geste plutôt que de la voix. Overkerke, dix florins à ce garçon, qu'on le panse et qu'il guérisse vite.

Overkerke sortit avec le soldat.

Alors Guillaume et Van Graaft, demeurés seuls, se regardèrent l'un l'autre en silence.

— Il faudra donc, dit enfin Van Graaft, laisser prendre Mons? Non, n'est-ce pas?

Le roi fit un signe imperceptible des yeux.

— N'avez-vous pas une idée, Guillaume? continua Van Graaft.

— Sur quoi?

— Sur Saint-Guislain.

— Eh! fit le roi en se levant, quelle idée voudriez-vous que j'eusse sur Saint-Guislain, Van Graaft? Est-ce un point stratégique?

— Oh! si nous faisons ensemble de la politique d'ambassadeurs, dit brutalement le financier, je retourne fumer chez moi.

— Allons, murmura Guillaume, ne criez pas ainsi, vous me faites mal. Asseyez-vous là tout près de moi.

Van Graaft obéit.

— Vous avez donc, vous, des idées sur Saint-Guislain? repartit le roi.

— Pardieu !

— Dites-les, mon ami.

— Comme si vous n'en aviez pas autant que moi, roi Guillaume ! Est-ce qu'il peut entrer un brouillard dans mon crâne épais, qui n'ait pas été déjà distillé par votre cerveau ? Il ne m'arrive, à moi, que la fumée de votre flamme !

— Dites toujours votre idée, mon bon Van Graaft; ma pauvre tête est malade, j'ai besoin qu'on m'aide.

— La voici tout simplement, seigneur. Le roi de France brûle et saccage Mons ; moi je ferais brûler et saccager Saint-Guislain, où il a sa cour et sa maîtresse.

— Oh! oh! fit Guillaume avec un pâle sourire.

— Cela vous surprend-il? ai-je l'air d'un sauvage ? Dites-le-moi. Cependant il m'a semblé deviner dans vos yeux, tandis que ce soldat parlait tout à l'heure, un dessein à peu près pareil à celui-là.

— A peu près, non, Van Graaft.

— Oh ! vous feriez de la délicatesse, n'est-ce pas ?

— Je ne brûlerai pas un couvent, je ne tuerai pas une femme.

Van Graaft fronça le sourcil et parut écarter un importun souvenir.

— Belle misère ! répliqua-t-il entre ses dents ; tout le couvent de catholiques payerait-il seulement une goutte du sang que la Maintenon et Louvois ont tiré des veines de nos réformés ? Quant à la marquise, une bigote, une vieille femme...

— La seule personne en France qui soit raisonnable et qui conseille la paix au roi ; la plus acharnée ennemie de Louvois ; une femme de génie, Van Graaft, avec qui je voudrais causer une heure, pour être sûr de donner le repos à toute l'Europe... et pour remettre en vos mains ce Brossmann.

— Oh ! s'il en est ainsi, ne la brûlez pas, roi Guillaume. J'ai cru pourtant, je le répète, vous voir affriandé par les détails que ce soldat nous a donnés. Je ne suis pas homme de guerre, mais je me servirais de ce canal qui a une voûte prolongée si loin hors de Saint-Guislain.

— Voilà le point où nos deux idées ont pu se rencontrer, Van Graaft. En effet, il sera possible de pénétrer par là dans Saint-Guislain, et d'avoir ainsi avec la marquise cet entretien que je souhaite.

— Bon !... elle criera en voyant des hommes

armés, car je pense bien que vous n'irez pas seul !

— Nous verrons.

— Songez-vous combien votre entretien serait gêné, s'il se trouvait là des officiers, quelque prince avec ses gardes, le roi ?...

— Le roi ! murmura Guillaume.

— Il y vient très-souvent. Vous causeriez aussi avec lui, répliqua ironiquement Van Graaft; vous vous humilieriez comme vous avez fait tant de fois, et vous pourriez lui demander pardon de n'avoir pas épousé sa bâtarde.

— Van Graaft, pourquoi ces gros mots? dit Guillaume avec flegme.

— Et puis, poursuivit le marchand, on vous prendrait, et Sa Majesté Très-Chrétienne vous offrirait un logement, non pas à Saint-Germain, qui est donné déjà à Jacques II votre beau-père, mais au château de la Bastille. Et qui sait? vous auriez peut-être la chance, après avoir été pendu et brûlé en effigie à Paris, d'être réellement décapité en personne naturelle sur un bel échafaud tendu de velours, entre vos deux lions brodés; c'est un sort!...

Guillaume sourit dédaigneusement.

— Vous parlez peu d'ordinaire, Van Graaft, dit-il; mais comme vous vous dédommagez quand l'envie vous en prend!

— Ce que je dis est-il si absurde? Quoi! pour causer avec madame de Maintenon, vous vous

exposeriez à un danger que votre soldat de tout à l'heure ne consentirait pas à courir?

Le roi haussa les épaules.

— Ne levez pas les épaules, et répondez-moi, dit Van Graaft. Ce n'est pas poli de se moquer des gens.

— Mon cher ami, repartit le roi, c'est vous qui me manquiez de politesse, il n'y a qu'un moment, lorsque vous me jugiez capable de tant d'imprudence.

— J'étais furieux.

— Sans doute, vous eussiez mieux aimé m'entendre dire : « Je pénétrerai dans Saint-Guislain, à la tête de cinq cents hommes, par surprise, sans que nul ait deviné mon dessein. »

— Ah oui!

— J'aurai au dehors, à une faible distance, mes quatre mille Anglais pour me prêter main-forte en cas de besoin.

— Voilà parler.

— Je m'emparerai du couvent, je ferai jeter la marquise dans une litière et la garderai comme otage.

— Bon!

— Après avoir écrit au roi de France que je la lui rendrais, s'il levait le siége de Mons.

— Et s'il vous livrait Louvois.

— Peut-être... Il me semble que vous voilà un peu heureux, Van Graaft, et que mes idées

vous apparaissent sous un jour plus favorable?

— Oui, je commence à m'y plaire.

— Tant mieux; vous m'approuveriez tout à fait alors si j'ajoutais : « On pourra combiner cette visite faite à la marquise avec le moment où le roi de France se rend à Saint-Guislain. » Ah! ah! vos yeux brillent. On prierait alors Sa Majesté Très-Chrétienne d'entrer dans la litière avec madame de Maintenon, et on les conduirait bien vite à un endroit sûr, comme la Haye, par exemple, afin de causer plus à l'aise avec eux de toutes nos affaires, domestiques et autres.

— Oh! mon Dieu! s'écria Van Graaft en joignant les mains.

— Et au lieu, poursuivit Guillaume, d'aller loger ridiculement à la Bastille de Sa Majesté, comme vous disiez tout à l'heure, au lieu de porter ma tête sur un échafaud, ma tête qui est bien malade en ce moment, Van Graaft, mais à laquelle je tiens comme si elle était fort saine, eh bien, je logerais Louis XIV chez moi, à Loo, par exemple, puisqu'il aime la chasse. Je serais très-clément et très-magnifique avec Sa Majesté; je lui donnerais pour sa dépense le double de ce qu'on donne au roi Jacques, à Saint-Germain. En sorte que mes Hollandais verraient le *soleil* quand ils voudraient. C'est quelque chose dans notre pays de brumes. Qu'en dites-vous, Van Graaft?

— O mon roi! dit celui-ci, voilà un plan digne du stathouder des Sept-Provinces!

— Il vous plaît?

— Il m'éblouit.

— Puisqu'il en est ainsi, Van Graaft, tenons-nous-en à ce plan; il faut bien faire quelque chose pour vous. Je crois que je sauverai Mons de cette façon.

— Et je crois, dit Van Graaft, que Louvois est trop bon serviteur pour ne pas venir en Hollande tenir compagnie à son maître. Je lui garde une place entre deux de mes curiosités à ma maison du Boompjes.

— Chut! fit Guillaume en se recouchant, voici quelqu'un.

XI

UNE MAUVAISE COMMISSION.

Jaspin avait été terrifié par cette intelligence de Louvois et de Desbuttes. Jamais il n'était venu à l'idée du digne abbé que son secret courût quelque danger de ce côté-là. Alors même qu'autrefois, à Lavernie, il avait appris la fortune de Desbuttes due à la protection de Louvois, Jaspin ne songeait point qu'un jour viendrait où Louvois s'intéresserait assez au nom de Jaspin pour en faire l'objet d'une persécution. Jaspin, la belle chose pour ce grand ministre ! Et cependant le ciron et le lion s'étaient rencontrés,

ils s'étaient déclaré la guerre, et voilà que le lion se croyait obligé de tendre des piéges pour perdre son microscopique ennemi.

Dès lors tout devenait possible. Jaspin parrain de Desbuttes ! A quelle occasion? à quelle époque? avec quelle marraine? Oh ! comme le rusé ministre saurait remonter promptement à la source de tous ces petits mystères !

Jaspin avait un cœur qui l'empêchait d'être un homme d'esprit. Il pouvait, ainsi que nous l'avons dit, grandir dans les circonstances importantes, mais à la condition que ces circonstances ne se renouvelassent pas souvent. A l'arc tendu il fallait son repos ; après avoir combattu Louvois, Jaspin aimait à pêcher à la ligne. Entre Louvois et Jaspin, il y avait cette différence que le ministre ne se reposait jamais.

On exprimerait difficilement les angoisses de l'abbé durant cet entretien de Desbuttes avec le marquis. Jaspin connaissait son filleul pour le plus éhonté coquin, pour l'âme la plus vénale. Il lui semblait l'entendre dire à Louvois par chaque geste, par chaque mot, par chaque révérence : « Achetez-moi mon parrain. » Le ministre ne fut pas plutôt rentré dans son quartier avec le fameux extrait de baptême, que Jaspin, n'y tenant plus, courut au carrosse dans lequel allait remonter Desbuttes.

Le traitant reconnut trop tard son parrain.

L'abbé le poussa dans l'intérieur, où il monta lui-même et s'assit tout essoufflé.

Desbuttes ne comprenait pas un mot à cette chasse de Louvois et à cette contre-chasse de Jaspin, mais son instinct malfaisant l'avertissait de quelque aubaine. L'abbé ordonna au cocher de marcher droit devant lui, et avant que Desbuttes eût demandé la cause de ces singularités :

— Que vous disait là M. de Louvois? interrogea brusquement Jaspin, sans modifier en aucune façon le trouble de sa voix et de sa physionomie.

Desbuttes, à qui le ministre venait de recommander le secret *sur sa vie,* n'eut garde de répondre la vérité.

— Mais nous causions de mes comptes, répliqua-t-il.

Jaspin eut un moment d'espoir, bien vite dissipé par l'air faux et le regard vacillant de son filleul.

— Non, non, dit-il tristement, ce n'est pas cela que vous disait M. de Louvois.

— Je vous jure, parrain...

— Ne jurez pas. Ce papier que vous lui avez remis après l'avoir été chercher si précipitamment à votre carrosse...

— Mes comptes.

— Oh!... vos comptes ne doivent pas tenir

sur un si petit papier. Desbuttes, vous m'avez trahi, comme Judas Iscariote...

— Trahi! s'écria Desbuttes, en quoi puis-je donc vous trahir?

— Je m'entends, reprit Jaspin, gêné d'avoir laissé échapper ce mot. Ainsi, vous refusez de me dire ce que vous a demandé sur mon compte M. de Louvois?

— Rien, encore une fois! s'écria impudemment Desbuttes.

— Réfléchissez, ajouta Jaspin déjà tremblant de colère : vous vous joignez à M. de Louvois contre moi, je trouverai contre vous un auxiliaire, j'ai des amis aussi.

Desbuttes frissonna, les paroles de Louvois lui revinrent en mémoire : *ami intime* de madame de Maintenon, lui avait dit le ministre en parlant de l'abbé.

Jaspin le sentit ébranlé.

— M. de Louvois a fait votre fortune, continua-t-il, mais je la déferai, si vous persistez à me mentir.

— Oh! balbutia Desbuttes en ricanant.

— Monsieur! dit Jaspin en grossissant sa voix comme pour envenimer encore cette épithète, j'ai fait gracier M. de Lavernie, que votre ministre avait condamné à mort; je lui ai fait donner une lieutenance dans les chevau-légers, quand M. de Louvois le voulait bannir.

Jugez de ce que je puis, redoutez ce que je ferai.

Desbuttes s'épouvanta tout à fait. Rien n'était impossible à l'ami de madame de Maintenon. D'un autre côté, tout était possible à Louvois. Lequel de ces deux écueils était le moins dangereux? Auquel des deux Desbuttes risquerait-il de heurter sa barque?

— Ménageons-les tous deux, se dit le traitant; passons au milieu. Il paraît que j'ai rendu service à M. de Louvois, puisqu'il m'a dispensé de lui donner mes comptes. Rendons service également à mon parrain : mais sur quoi?... Voyons, dit-il à Jaspin comme s'il capitulait, qu'exigez-vous de moi, mon cher parrain?

— La vérité.

— Laquelle?

— Y en a-t-il donc plusieurs?

— Quelquefois, parrain, quelquefois.

— Je vous demande alors quelles sont les questions que M. de Louvois vous a faites à mon sujet?

— Aucune.

— Encore! Ah! vous vous obstinez! ah! vous voulez me cacher ce que je saurai demain!

— Au fait, il a peut-être raison, pensa Desbuttes, et je risque gros pour si peu. Mon parrain, voici toute la vérité : M. de Louvois me demandait si j'étais bon catholique.

— Ah! fit Jaspin.

— Et si vous étiez réellement mon parrain.

Jaspin sentit la sueur monter à son front.

— Qu'avez-vous répondu ? balbutia-t-il.

— J'ai répondu qu'il n'y avait pas de païens dans ma famille, non plus que de juifs, et pour preuve...

— Pour preuve?...

— J'ai donné ce papier.

— Qui est...?

— Mon extrait de baptême.

Jaspin lui saisissant le poignet :

— Vous avez fait cela ! s'écria-t-il.

— Pourquoi pas, mon parrain?

— C'est juste, murmura l'abbé plus pâle qu'un spectre.

— Mais parrain, mon cher parrain, c'est donc un crime de vous avouer...

— Silence ! sur votre vie! dit Jaspin en arrêtant le cocher par un pan de sa houppelande ; et en même temps il se précipita hors du carrosse, tandis que Desbuttes effarouché l'appelait en vain avec mille protestations.

L'abbé courut un bon quart d'heure sans avoir la conscience de ce qu'il faisait. Puis la fraîcheur du vent et la fatigue ayant calmé l'agitation de son cerveau, il se jeta plutôt qu'il ne s'assit sur un tertre de gazon et là il rêva.

— Tout est perdu ! bourdonnait sa tête, tout

est découvert! Louvois sait le nom de mademoiselle Balbien, il confrontera la date de ce baptême avec celle d'une absence de madame Scarron; assez de médisances consignées dans les annales de cette époque aideront le mauvais vouloir du ministre. Tout est perdu!

Jaspin se leva et gesticula comme un tragédien :

— Que faire? M'enfuir? Oh!... Et Gérard... Et madame de Maintenon que j'abandonnerais sans l'avoir avertie! Ce serait d'un lâche et d'un ingrat! Avertie, elle pourra se défendre... Allons, Jaspin, ce sera dur de porter une si triste nouvelle à la marquise; mais Louvois est sur la trace..., il le faut!

Devant un pareil devoir, l'abbé s'arma de courage. Il regarda à l'horizon. A droite, le camp où Gérard dormait peut-être encore, épuisé par ses fatigues et son danger de la veille. Le cher élève du vieux Jaspin!... A quelles nouvelles épreuves était-il réservé! A gauche, Saint-Guislain, avec sa flèche aiguë qui s'élançait du milieu des bois. Là dormait aussi la marquise, qu'attendait un si désagréable réveil.

— A Saint-Guislain! se dit Jaspin.

Et le digne homme, multipliant les élans de ses petites jambes, se mit à arpenter le terrain. La promenade lui servit à quelque chose, il trouva en route une bonne idée.

En effet, plus il pensait à cet aveu terrible qu'il lui fallait faire à la marquise, moins il se sentait courageux. L'œil noir de madame de Maintenon recélait des flammes dont la seule appréhension réduisait Jaspin à néant. Cependant il était urgent qu'elle fût prévenue. Au milieu de ces perplexités, Jaspin se rappela Nanon.

Nanon, de tout cela, n'avait eu rien à souffrir. Le temps écoulé venait de la rassurer complétement; elle engraissait dans la sécurité. Auteur ou complice involontaire de tant de troubles et de mystères, elle se drapait béatement dans la discrétion que Jaspin lui avait promise et qu'il ne pouvait violer sans risques pour lui-même.

La dévote avait parfaitement calculé tout cela. Chaque fois qu'elle apercevait Jaspin, elle pinçait bien un peu ses lèvres, elle baissait bien un peu les yeux, mais c'était assez coquettement pour que le diable y trouvât encore une petite satisfaction. De remords, pas le moindre; de craintes, pas l'ombre. Nanon et Jaspin face à face n'avaient plus à s'embrasser, mais ils n'avaient pas non plus à se mordre.

Jaspin n'hésita pas à imiter M. de Vauban lorsqu'il jetait ses bombes au milieu de paisibles maisons.

Il arriva vers l'heure du premier déjeuner à Saint-Guislain, et demanda tout d'abord à voir mademoiselle Balbien.

Nous savons que cette heureuse personne avait ses laquais et ses femmes de chambre. L'une de ces dernières, après avoir fait la révérence à M. Jaspin, le prévint qu'il lui serait plus facile de parler à madame de Maintenon qu'à mademoiselle Balbien.

— Ce n'est point à madame la marquise que j'ai affaire, répliqua Jaspin, tremblant à cette seule idée de voir la redoutable maîtresse, tandis que j'ai des choses importantes à conter à mademoiselle Balbien.

— Mais mademoiselle essaye une robe!

— Veuillez lui dire que je l'attends au jardin.

— Sans doute, M. l'abbé ; mais...

— Et vous me combleriez, ma chère demoiselle, en ajoutant que je l'attends sans délai.

— Fort bien.

La femme de chambre partit comme un oiseau. Décidément le crédit de Jaspin était notoire.

Dix minutes ne s'étaient pas écoulées lorsqu'il entendit une litanie de mauvaises paroles au détour de l'allée. Jaspin reconnut Nanon ; la vieille fille se hâtait, et maugréait de se hâter. Elle avait l'œil inquiet, sans quoi il eût été furieux.

— Par quelle raison M. l'abbé me dérange-t-il ainsi? demanda-t-elle tout essoufflée.

Jaspin fit un salut profond.

— Je suis ici pour vous l'apprendre, mademoiselle, répliqua-t-il.

— Bien vite, alors.

— Le plus vite que je pourrai ; mais d'abord, s'il vous plaît, gagnons à l'écart.

— Je ne suppose pas que nous ayons tant besoin du particulier, riposta aigrement la vieille fille en dilatant pour une colère franche son regard partagé entre l'examen des localités et l'étude plus attentive de la physionomie de Jaspin.

— Vous auriez tort de ne le pas supposer, mademoiselle, car jamais nous n'avons eu autant besoin de nous parler sans témoins.

Nanon frissonna.

— Qu'y a-t-il *encore?* dit-elle.

— Des choses graves ; il y a que nous avons baptisé un enfant...

— Voulez-vous bien vous taire! interrompit mademoiselle Balbien toute tremblante.

— Et que cet enfant, dont vous vous occupiez si peu, est devenu un homme, continua imperturbablement l'abbé.

— Après?

— Un petit coquin.

— Que puis-je faire?

— Capable de tout.

— Ce n'est pas ma faute.

— Capable de perdre son parrain!

— Défendez-vous.

— Et sa marraine.

— Par exemple!... s'écria Nanon, dont le visage fut tellement bouleversé, que Jaspin en aurait pris pitié s'il eût eu le temps.

— Me perdre! Il me connaît donc? reprit la vieille fille.

— Qui ne vous connaît pas? Hélas! les grandeurs ont cela de fâcheux.

— En quoi me perdrait-il? continua Nanon, dont l'astuce revenait, dont les griffes sortaient.

— Voici en quoi. Votre maîtresse ignore que nous nous sommes connus, n'est-ce pas?

— Oh! oui, et je voudrais bien l'ignorer moi-même.

— Je n'en dis pas autant, répondit Jaspin avec un salut des plus galants; mais ce serait pourtant le plus sûr pour nous deux.

— Eh bien! le saura-t-elle jamais?

— Je le crains.

— Par qui?

— Ah voilà... C'est là-dessus que je suis venu vous consulter. Elle peut le savoir par trois personnes.

— Mon Dieu!

— Oui, c'est beaucoup trop, n'est-ce pas? La première de ces personnes, c'est M. de Louvois.

Nanon poussa un cri et se rapprocha de Jaspin.

— Oh! fit-elle avec épouvante et d'une voix à peine intelligible, M. de... il sait!...

J'en ai peur.

— Comment? bonté divine!

— Notre coquin de filleul lui a donné l'extrait de baptême où figurent votre nom et le mien.

Nanon s'agita comme une poule effarouchée.

— Vous comprenez, dit Jaspin, tout le parti que M. de Louvois peut tirer de cette circonstance ; il peut retrouver des traces de notre petit voyage et de notre amitié... Ce serait affreux. Cependant, j'entrevois là dedans quelque chose de plus affreux encore.

— Est-ce possible!... dit Nanon en joignant ses mains.

— Oui, mademoiselle, supposez que votre maîtresse, éloignée de vous à ce moment-là, ait eu quelque chose à cacher... Je n'en crois rien, mais admettez-le... Supposez encore que M. de Louvois découvre ce quelque chose... quel malheur!... Madame vous l'attribuerait au moins!...

Nanon, se rappelant parfaitement tout ce qu'elle avait autrefois confié à Jaspin, poussait des gloussements de détresse.

— Nous sommes perdus! s'écria-t-elle les yeux hagards.

— J'en ai infiniment peur, mademoiselle.

— Et vous disiez que deux personnes encore savaient tout, et pouvaient le dire à madame!...

— Oui, deux personnes, moins dangereuses, il est vrai, que M. de Louvois.

— La première?

— C'est moi, et l'autre c'est vous.

— Nous ne dirons rien, nous!

— Au contraire, nous parlerons.

— Êtes-vous fou, M. l'abbé?

— Quoi, vous aimez mieux laisser M. de Louvois prendre les devants? Ce n'est pas mon avis, et j'avais décidé, sauf votre agrément, que l'un de nous deux raconterait la chose à madame la marquise...

— Hélas! hélas! un secret si bien gardé! Enfin, s'il le faut... vous vous chargerez...

— Je m'étais dit, poursuivit Jaspin sans faire attention à la douleur de sa complice, qu'un homme a toujours moins de délicatesse pour ces sortes de confidences qu'une femme d'esprit telle que vous. J'ai donc résolu, toujours avec votre avis, que vous porteriez la parole.

— Avouer moi-même mon déshonneur! jamais!

— Eh bien! nous laisserons M. de Louvois se charger de la narration. Il excelle à faire les rapports, dit-on. Je crois qu'il mettra tous ses soins à confectionner celui-là.

— Ma place est perdue! Jamais madame, qui me croit une sainte, et qui en est une elle-même, ne me pardonnera un si gros péché.

— Madame aura de l'indulgence. Et puis quant au récit à faire, je ne vois pas les choses en noir comme vous. De quel déshonneur s'agit-il? Est-ce public à ce point?

— Par exemple! je voudrais vous y voir!

— Voici ce que je dirais : je raconterais qu'un jour, par charité, j'ai consenti à tenir un enfant sur les fonts de baptême. C'est vrai, du reste.

— Avec vous?

— Pourquoi non?

— Une fille de vingt-cinq ans et un jeune homme de vingt-quatre! que dira madame?

— Nous avons l'un et l'autre aujourd'hui des figures qui excluent le soupçon. On nous jugera sur ce que nous sommes.

— Mais la conscience, monsieur, la conscience!

— Ah! mademoiselle Nanon, votre conscience est à vous; si vous tenez à en faire part à madame de Maintenon, cela vous regarde.

— Taire un péché, c'est en commettre un autre.

— Depuis trente ans que vous taisez celui-là, il devrait être devenu de la taille d'un crime.

Nanon se mit à sangloter.

— Comment expliquer à madame le silence que j'ai gardé sur cet événement... ma dissimulation à votre égard, quand j'avais l'air de ne pas vous connaître?

— Oui, tout cela sera gênant, j'en conviens.

mais vous avez des ressources dans l'imagination; et d'ailleurs, si votre aveu rend service à madame la marquise, elle ne vous le reprochera pas. Dites-lui seulement que M. de Louvois a dans les mains l'extrait de baptême de l'enfant avec les noms de la marraine; rappelez-lui-en la date, et vous verrez si elle ne vous remercie pas de votre franchise.

Comme ils en étaient là de l'entretien, on entendit grand bruit aux portes de l'abbaye; Nanon tressaillit et se lamenta de plus belle.

— Qu'avez-vous encore? dit Jaspin.

— J'ai que j'entends les piqueurs et l'escorte du roi qui vient chercher Madame pour le conseil.

— Et M. Louvois en sera sans doute ?

— J'en tremble.

— Je vous conseille alors de le gagner de vitesse et de conter le cas à madame la marquise avant qu'elle parte.

— Sitôt ?

— Vous êtes en retard.

— Et vous, n'attendrez-vous pas, ne me secourrez-vous pas?

— Oh! moi, j'ai affaire au camp, s'écria Jaspin, et ma présence ici n'est pas convenable.

— Madame!... là-bas sur le perron! dit Nanon épouvantée.

— Je vous baise les mains dit Jaspin qui s'esquiva par une allée voisine.

— Je tombe en disgrâce, pensa le pauvre abbé, je perds mon crédit, ma protectrice. Mais la marquise sera prévenue. C'est une mauvaise affaire, mais c'est une bonne action.

Et il glissa hors de l'abbaye, le long des fossés, comme un lézard.

XII

L'ASSAUT.

Il y avait conseil chez le roi à son quartier de Bethléem. Le bruit courait vaguement dans l'armée que M. de Vauban avait assez avancé la démolition des premiers ouvrages de la place assiégée pour être en état de donner un assaut.

Et déjà l'on voyait se remuer les colonels et chefs de corps qui intriguaient pour faire partie de la colonne d'attaque.

Cependant rien n'annonçait positivement cette bonne fortune. Les assiégés continuaient un feu terrible sur les travailleurs chargés de combler le fossé de l'ouvrage à cornes.

Déjà on s'était établi dans deux demi-lunes et

sur le bord du fossé destiné à être comblé. La maison du roi portait la fascine dans ce fossé avec tant d'ardeur que bon nombre de gens de condition y avaient été tués. Mais, à force d'y jeter des pierres, de la terre et des fascines, le fossé fut comblé. Le marquis de Boufflers fit prévenir le roi que ses troupes avaient un bon chemin pour emporter l'ouvrage.

Ce fut Louvois, toujours ardent, qui porta le premier cette nouvelle au roi, en le pressant de commander l'attaque ; mais à côté de l'impétueux ministre était Vauban, toujours circonspect et avare du sang des soldats.

Le roi déclara qu'il attendrait pour donner l'assaut que Vauban l'y autorisât.

Or, ce même jour dont nous parlons, l'ingénieur, après avoir fait sa visite aux ouvrages et tout pesé dans sa froide bravoure, entra au conseil chez le roi qui lui demanda avec empressement où en étaient les choses.

Vauban répondit que la besogne était faite, l'occasion bonne et qu'on pouvait marcher. Aussitôt le roi chargea Louvois de nommer les corps qui donneraient l'assaut.

Madame de Maintenon venait d'arriver au camp. En chemin elle avait entendu le récit délicat de Nanon. Elle tremblait de fièvre à la seule idée que Louvois l'allait regarder en face.

Mais le ministre, en ce moment, n'était plus un petit ennemi occupé de tracasseries. Il était soldat, capitaine et ministre. Il cherchait une action d'éclat et en préparait les matériaux. Il voulait un triomphe pour son pays et pour son roi, un nouveau sujet d'orgueil pour lui-même.

A peine se souvint-il que la marquise l'honorait de sa haine ; à peine la haïssait-il. Cependant lorsqu'elle descendit de carrosse devant lui, bien accueillie du roi et entourée d'une cour d'officiers courbés jusqu'à terre, Louvois se souvint de l'extrait de baptême de Jaspin, de mademoiselle Balbien et du secret.

« Jaspin, se dit-il, a causé avec Desbuttes, puis il a couru à Saint-Guislain. La marquise est prévenue, voyons le jeu qu'elle va jouer. »

— Eh bien, madame, s'écria le roi, vous que le canon effraye, vous n'entendrez plus autant de bruit ce soir. Nous allons démonter quelques grosses pièces à ces messieurs de Mons.

La marquise se fit instruire, et aussitôt, répliquant au roi sans embarras :

— Ce doit être un plaisir, dit-elle, de commander une armée française. Vos soldats savent déjà qu'il y aura combat, je le gagerais à voir leurs figures rayonnantes. Jamais, sur mon chemin, je n'ai vu tant de gais visages.

— Ils rient ; tant mieux, dit brutalement Lou-

vois. Plusieurs rient en ce moment qui gémiront beaucoup dans quelques heures, peut-être.

La marquise sentit qu'il la regardait ; elle ne fit aucune question et s'installa avec sa broderie.

Louvois, que le roi boudait encore depuis l'affaire des partisans, se donnait mille mouvements pour regagner les bonnes grâces du maître. Il ne voulut pas désigner lui-même les colonnes d'assaut et rendit au roi la liste projetée, en disant que c'étaient partout des demandes si vives pour participer à l'opération, qu'un roi seul avait le droit de faire tant de mécontents.

Le roi aimait le rôle d'arbitre. M. de Vauban, qui haïssait les brigues autant que Louvois les aimait, se contenta du dire à Sa Majesté de choisir les soldats les plus sûrs.

— Qui est de jour? demanda Louis XIV.

— Les Suisses, dit Louvois.

— C'est fâcheux que nous ne prenions pas des Français pour une si belle affaire, fit observer Vauban ; non pas que les Suisses ne soient excellents, mais enfin ils ne sont pas de notre pays.

— Le maréchal de la Feuillade réclamera pour ses gardes-françaises, dont il est colonel, dit Louvois ; et il aura d'autant plus raison que si l'attaque se faisait ce soir, les gardes-françaises

auraient encore le temps de s'en charger. On ne les relève qu'à six heures.

— Il faut voir, dit le roi.

— Je prendrais l'un et l'autre, dit Vauban.

— Jalousie entre les deux, monsieur, interrompit Louvois.

— Mais si on les exclut l'un ou l'autre, c'est une guerre à mort entre les deux corps!

— Qu'en pense votre solidité, madame? dit le roi tout à coup à la marquise.

« Nous allons voir si elle offre les chevau-légers, » pensa Louvois.

— Moi, sire, repartit madame de Maintenon, je crois que la question doit être décidée par l'heure de l'attaque.

— A quelle heure M. de Vauban juge-t-il convenable d'attaquer? demanda le roi.

— A six heures, au jour tombant, sire.

— Ce sera douloureux pour M. de la Feuillade, dit le roi; on aura eu l'air d'attendre l'heure des Suisses. Ne vaudrait-il pas mieux désigner un corps qui ne fût ni Suisses, ni gardes-françaises?

— Que n'attaque-t-on à cinq heures? dit madame de Maintenon. M. de la Feuillade aurait son droit sans conteste.

— Assurément! s'écria le roi; cinq heures, c'est convenu.

Vauban salua et sortit.

Louvois, étonné de n'avoir pas rencontré de résistance de la part de la marquise, sortit également pour donner ses ordres et avertir les principaux officiers.

La marquise, restée seule, aperçut autour du quartier tout l'état-major bourdonnant comme l'essaim autour de la ruche. Chacun des officiers, bien assuré de la nouvelle, demandait tout haut pour son régiment l'honneur de marcher le soir.

Gérard ne demandait rien, mais il attendait le retour de Jaspin pour le charger de ses désirs. Jaspin entra chez son ami dans un état pitoyable. Il eût bien voulu rattraper sa brême du matin pour se donner une contenance et expliquer sa longue promenade. Mais du côté des marais, il y avait alors plus de feu que d'eau. M. de Vauban venait de faire porter là quantité de bombes et de grenades pour jeter dans l'ouvrage au moment où la colonne devrait marcher.

— Eh bien! Jaspin, dit Gérard en se soulevant avec un sourire, savez-vous la nouvelle?

— J'ai ouï dire qu'on va attaquer l'ouvrage à cornes, dit Jaspin en s'asseyant.

— Belle expédition, mon ami! meurtrière, mais glorieuse! Oh! ce sera recherché.

— Si elle est meurtrière, répliqua Jaspin, je ne vois pas trop ce qu'elle a d'attrayant.

— Vous verrez que M. de Louvois ne me la

donnera pas, celle-là ! dit Gerard avec amertume.

— Eh quoi, encore! vous voulez encore marcher!... s'écria Jaspin. C'est donc une rage de vous faire tuer !

— Mon ami, c'est une rage de servir le roi et de donner quelque satisfaction à ma bienfaitrice, poursuivit Gérard qui s'évertuait à provoquer chez Jaspin des offres de bonne volonté.

Mais celui-ci n'en était plus là. Ce n'était plus ce triomphant que Belair appelait Jaspin Ier et qui gouvernait la France.

Gérard remarqua sa gêne.

— Si j'avais, dit-il, le commandement d'une expédition pareille, ce serait pour moi un couronnement à toutes les bontés que madame de Maintenon m'a témoignées.

— Usons... n'abusons pas, dit sentencieusement Jaspin.

Gérard se pinça les lèvres.

— C'est vrai, dit-il.

Et il s'étendit sur son lit de camp.

Cependant, il avait beau affecter le stoïcisme de l'homme sans ambition, son oreille s'ouvrait malgré lui aux bruits des préparatifs. Chaque fois qu'un commandement retentissait, qu'un tambour roulait, qu'un clairon sonnait, Gérard envoyait son laquais aux informations.

Il finit par n'y plus tenir et par aller voir lui-même.

Il était visible que Gérard attendait l'intervention de la marquise en cette circonstance comme dans les précédentes.

Jamais plus belle occasion ; emporter l'ouvrage à cornes, et n'être pas tué, c'était une fortune militaire ; un pareil fait d'armes sous les yeux du roi !...

On vint dire à Gérard que le quartier des gardes-françaises était en rumeur ; que le maréchal de la Feuillade, leur colonel, était aux prises avec le colonel des Suisses, avec Rubantel, parce que ces deux officiers s'accusaient d'avoir intrigué pour faire avancer l'heure à son profit.

Le débat avait lieu dans la tente de Rubantel où Gérard pouvait entrer quand il voulait en qualité d'officier et d'ami.

Il entra. Ces trois messieurs s'animaient fort et le maréchal de la Feuillade avait une grosse affaire, tout maréchal qu'il était, avec les deux officiers dont l'un annonçait que les Suisses étaient furieux et l'autre que les chevau-légers allaient le devenir.

— Ce n'est pas juste ! s'écriait Rubantel; votre garde finit à six heures. Vous n'avez pas le droit d'en monter une nouvelle à cinq heures. Attaquer c'est monter une garde.

— Pas le moins du monde, disait le Gascon la Feuillade , et d'ailleurs c'est l'ordre du roi.

— Oh ! ces ordres-là, on les aurait comme

vous, si on les sollicitait..., répondit Rubantel en regardant Lavernie.

« Le fait est, pensa celui-ci, qu'il serait plaisant de jouer au maréchal fanfaron le tour de lui enlever son attaque. »

Et il sortit de la tente, pour aller trouver Jaspin.

— Mon ami, dit-il, un service ! Madame de Maintenon est là-bas avec M. du Maine, courez donc lui demander de protéger un peu les chevau-légers.

— Non, non ! je ne demanderai plus rien à madame de Maintenon ! s'écria Jaspin.

— Alors, j'irai moi-même, dit Gérard, emporté par l'ambition et l'amour de la gloire.

Jaspin essaya vainement de le retenir. Le jeune homme était déjà loin.

Mais la marquise vit arriver celui dont elle redoutait d'autant plus la présence, que Louvois causait alors avec le roi à vingt pas.

Elle tourna le dos et rentra au quartier, sans même avoir répondu au salut que lui adressait Gérard.

Celui-ci demeura pétrifié, humilié ; Louvois le voyait du coin de l'œil et riait tout bas. Gérard s'en vint auprès de Jaspin.

— Moi, j'ai échoué, dit-il, mais vous... vous qui avez accès près d'elle... Vous ne répondez pas ? Que se passe-t-il ? Hier encore c'était une

faveur dont chacun me faisait compliment; aujourd'hui, il me semble qu'on me fuit.

— Femme varie...

— C'est bon, c'est bon, dit Gérard avec tristesse ; aussi étais-je bien surpris d'avoir eu tous ces derniers temps un peu de bonheur. Cela a trop duré, n'est-ce pas? Et déjà la fortune veut prendre sa revanche. Tenez, Jaspin, mon ambition me venait de vous ; je l'avais conçue par vous ; je la destinais au service de mon amour. Il est certain que je me rapprochais d'Antoinette en méritant d'être remarqué par le roi. Mais puisque la femme varie, comme vous dites, eh bien! j'attendrai que son caprice me redevienne favorable. Allons dîner, Jaspin, allons! et je veux écrire une bonne lettre à mon pauvre Belair, qui ce matin m'a donné de ses nouvelles. Voilà un homme heureux!... Violette ne varie pas, elle !

Jaspin prit son élève sous le bras et le conduisit à sa tente. Mais le repas ne fut pas gai, Gérard ne cessait de se lever de table pour aller regarder les détachements que le maréchal de la Feuillade, désormais sûr d'avoir l'honneur de l'attaque pour ses gardes-françaises, faisait souper, régalait de vin et de violons, et montait, par des saillies gasconnes, au diapason du terrible concert dans lequel ils allaient sous peu faire leur partie.

Au quartier des gardes, ce n'étaient que toilettes et chansons. On fourbissait les épées, on brossait les uniformes. Les officiers endossaient leurs plus beaux habits. C'était une touchante coquetterie que celle de ces gentilshommes destinés à mourir, qui parfumaient leur corps afin que l'ennemi, en le relevant, prît bonne opinion de la noblesse française, et qui emplissaient leur bourse et se garnissaient les doigts de bagues pour faire un plus beau gain à celui qui les tuerait.

Autour du quartier se tenaient une foule de soldats et officiers des autres corps, Gérard avec eux, tous regardant avec un œil d'envie ces préparatifs, et pourtant suivant de leurs tendres vœux ces camarades, solidaires avec eux de l'honneur national, pour lequel ils regrettaient de ne pas donner leur vie. On aidait les gardes-françaises à s'habiller ; on ajustait leurs ceinturons, on affilait leurs sabres ; de rudes et franches poignées de main s'échangeaient par-dessus les barrières ; çà et là une accolade bien fraternelle, avec un mot de testament glissé entre deux sourires à l'oreille d'un ami dévoué.

Cinq heures moins un quart sonnèrent lugubrement à Sainte-Waudru de Mons, dont les carillons insolents ne cessaient de tinter depuis le commencement du siége, à travers les roule-

ments de la canonnade et des mousqueteries.

Les compagnies de grenadiers commandées se mirent en rangs devant leur quartier, sur la petite place d'armes, sans tambours, sans appel.

Ce fut alors que le maréchal de la Feuillade amena les deux capitaines des grenadiers, MM. de Beauregard et de Saillant, tout gantés et armés, sur le front de leurs compagnies. Il leur donna à chacun un gobelet d'argent plein de vin, en même temps qu'on levait sur leurs têtes le drapeau du régiment; et les officiers, tête nue, burent à la santé du roi, tandis que leurs soldats, sans pousser un cri, car c'était l'ordre, agitaient leurs chapeaux et leurs mousquets avec une ardeur qui électrisa tous les assistants et fit couler du feu dans leurs veines.

Puis, M. de Vauban, qui avait considéré avec son regard ferme et observateur chaque détail de cette scène émouvante, s'approcha des deux officiers à son tour, et leur expliqua clairement, nettement, sans ambages, ce qu'ils avaient à faire dans cette attaque, et les dangers qui les y attendaient; avec les moyens de s'en préserver.

Le temps était sec et froid, un vent de bise sifflait comme sifflent les balles. On apercevait du quartier la masse noire et grise des terres et des fascines jetée comme un pont sur le fossé de l'ouvrage à cornes. Derrière cette fortification redoutable, les chapeaux des ennemis et des

figures sournoises, mais pas une arme ; et tout autour de ce terrible heptagone un double rang de canons, monstres verdâtres, sur l'échine desquels courait par moment comme un fauve reflet de feu.

Partout du silence. Évidemment les assiégés s'attendaient à l'attaque et concentraient leurs forces. Partout la solitude. Et c'était le plus effrayant spectacle que cet espace aride, désolé, désert, sur lequel, dans peu de minutes, allaient s'amonceler tant de cadavres, population lugubre éclose sous le souffle dévorant de cent gueules de bronze.

Les grenadiers firent du regard et du geste un adieu martial à leurs compagnons d'armes, s'avancèrent par larges files, leurs capitaines en tête, et arrivèrent au bord du fossé.

Toute l'armée les regardait. Vingt mille cœurs battaient pour chacun de ces hommes.

Les grenadiers firent halte une demi-minute. On vit les muscles se tendre, les yeux s'enflammer. M. de Beauregard et M. de Saillant levèrent leurs épées et la colonne entière s'élança d'un bond dans le fossé comblé en criant : « Vive le roi ! »

Un nuage effrayant de flamme et de fumée, une explosion pareille au bruit que ferait le ciel en s'écroulant sur la terre, engloutirent les cris, les hommes et le rempart.

Mais ce premier élan irrésistible de la valeur française ne rencontra point une défense digne de son énergie. Le prince de Bergues avait habilement calculé qu'un boulet s'amortit sur des surfaces molles, tandis qu'il écrase ou pénètre s'il rencontre une résistance.

Les grenadiers de l'assaut franchirent le fossé et se logèrent dans l'ouvrage à cornes après avoir chassé les assiégés en un combat qui avait épuisé leurs forces sans fatiguer leurs adversaires.

Et, au moment où ils chantaient victoire, ne voyant plus d'ennemis autour d'eux, lorsque déjà le drapeau de France flottait sur le parapet, et qu'on n'attendait plus que les ouvriers pour faire le logement, tous les feux de la place se croisèrent sur les assiégeants. Les deux compagnies de grenadiers, déjà décimées par la lutte corps à corps, furent tout à coup hachées par une mousqueterie et une canonnade acharnées.

Les gardes-françaises, dans leur ardeur, n'avaient pas voulu attendre l'arrivée des Suisses, et au lieu du renfort qui les eût aidés à se maintenir et à se loger à couvert, ils n'eurent que l'embarras de leurs morts et l'affaiblissement de leurs rangs éclaircis.

Un moment d'hésitation les perdit. Soudain par la gorge de l'ouvrage à cornes reparurent les assiégés armés de faux emmanchées à revers

avec lesquelles ils atteignirent de loin et d'en haut les grenadiers.

En vain leurs officiers firent-ils merveilles, M. de Beauregard fut pris, percé d'outre en outre par une balle ; l'enseigne tomba mort. Deux lieutenants, blessés grièvement, furent emportés par l'ennemi ; cent cinquante grenadiers sur deux cents restèrent sur le terrain.

Les assiégés rentrèrent dans tous leurs ouvrages et, au moment même où le roi apprenait l'enlèvement du bastion, une seconde nouvelle lui apprit le retour des gardes-françaises et l'échec infligé à ses armes.

M. de la Feuillade était venu, l'oreille basse, pour tâcher d'apaiser le premier dépit du roi ; mais Louis XIV, haussant les épaules avec colère :

— Ce n'était pas la peine, dit-il, de tant insister pour être chargé de l'opération.

Le maréchal essaya de plaider la cause de son régiment.

— Assez, dit le roi ; demain, je recommencerai, et j'enverrai des troupes qui ne reculeront pas.

Louvois, qui avait favorisé la Feuillade, le chargea aussi furieusement que le roi, dès qu'il le vit dans cette mauvaise position. Le roi avait haussé les épaules, Louvois tourna le dos.

Vauban seul resta ce qu'il était toujours, impartial et généreux.

— Sire, dit-il, la seule faute de ces braves gens est leur excès de courage. Ils se sont aventurés sans arrière-garde. Cependant parmi eux bien des gens ont fait leur devoir, et quelques-uns plus que leur devoir.

Le roi, frappant sa botte avec sa canne :

— Allons, allons, Vauban, dit-il, pas d'illusions. Une fuite est la fuite. On meurt sur une défaite ; on n'en revient pas.

— C'est vrai ! s'écria Louvois.

— M. de Louvois le sait, ajouta Louis XIV. Les chevau-légers qu'il a envoyés l'autre jour au marais avaient, pour revenir, cent raisons que les gardes n'ont pas eues aujourd'hui. Moi-même je les y avais engagés. M. de Louvois l'a trouvé mauvais cependant.

Louvois grinça des dents. Le roi ne le tint pas quitte.

— Si j'eusse envoyé Lavernie à l'ouvrage à cornes, dit-il, cela ne serait pas arrivé.

La marquise eut la générosité de ne point profiter de son avantage. Était-ce peur ou générosité?

— Oh ! sire ! s'écria Louvois irrité, M. de Lavernie est de chair et d'os comme M. de Beauregard ; et s'il avait eu le corps traversé...

— Assez ! interrompit le roi en regardant Louvois de façon à le faire rentrer sous terre. Désormais je nommerai moi-même les officiers selon l'importance des attaques.

Et il rentra chez lui plein de colère, laissant Louvois consterné.

Alors le ministre s'adressant à la marquise :

— Il fallait donc, madame, dit-il d'une voix adoucie, me dire charitablement le désir du roi, le vôtre ; j'eusse tout fait plier devant votre plaisir.

— Qu'est-ce à dire? demanda madame de Maintenon. Je ne vous comprends pas.

— Je pense, madame, que vous désiriez pour M. de Lavernie l'attaque de ce soir.

— Moi? Pourquoi pensez-vous cela, monsieur? dit la marquise troublée.

— Je mentends! répliqua Louvois déjà incapable de se contenir, et avide d'épouvanter son ennemie par cette parole à double sens.

Madame de Maintenon, au lieu de faire explosion comme le ministre s'y attendait, pâlit légèrement et rentra près du roi.

— Jaspin a parlé, et elle a peur! Je la tiens, se dit Louvois.

En même temps il courut au quartier des gardes où régnaient la consternation et la honte.

Le maréchal de la Feuillade se cachait sous sa tente comme un Achille. Les officiers revenus sains et saufs pleuraient devant leurs soldats éperdus. Quelques blessés refusaient de se laisser panser, d'autres montraient le poing aux

Suisses, qu'ils accusaient de n'être pas venus à leur aide.

Rubantel, homme à la fois adroit et bon, consola les uns, apaisa les autres, donna son vin et sa pharmacie ; puis, prenant Gérard à part :

— Ah çà, lui dit-il, vous qui êtes bien en cour, il faut m'aider à obtenir pour demain la besogne que les pauvres gardes n'ont pas su faire aujourd'hui.

— Oh ! repartit Gérard, est-ce que vous vous dissimulez les suites?

— Lesquelles ?

— Si nous obtenons de redresser les gardes-françaises et que nous soyons battus comme eux, ce sera pour en mourir de confusion.

— Est-ce que nous serons battus ? dit le vieux soldat ; nous battrons !

— Alors voici l'autre branche de mon dilemme : nous réussirons, et les gardes seront tellement furieux d'avoir été déshonorés par notre succès, que ce sera une suite interminable de querelles avec eux. Adieu l'harmonie dans l'armée française!

— Ah ! sans doute, dit Rubantel, ils seront dans leur droit.

— Vous n'ignorez pas que le roi n'encourage pas les duels.

— Qu'y faire?...

— Et que M. de Louvois sera heureux de

me voir sur les bras une affaire de ce genre-là.

— Vous êtes la raison même et je suis convaincu. Mais l'armée reste déshonorée ce soir. Et les maudits Suisses sont capables, demain, de prendre l'ouvrage. Ils ont des têtes si dures !

— Mon général, malgré toutes mes bonnes raisons, je suis prêt à faire ce que vous me commanderez. Formulez votre avis.

— Moi, j'essayerais d'une petite démarche pour que les Suisses ne marchent pas demain.

— Essayons... Mais auprès de qui?

— Je croyais que madame de Maintenon voulait du bien à votre précepteur...

— Demandez à Jaspin.

Jaspin, qui errait aux environs de la tente, entendit prononcer son nom. Il arriva.

— Vous êtes en jeu, l'abbé, dit M. de Lavernie.

— On voudrait vous charger d'aller demander à madame de Maintenon son intervention, dit Rubantel.

Jaspin lança un regard de reproche à Gérard.

— Mais, répliqua-t-il, je n'ai sur madame de Maintenon aucun crédit. Un jour, je l'ai priée de sauver la vie à monsieur... raison de famille ; madame de Maintenon s'est rendue à mon humble prière : voilà tout. Hors de la famille, je n'ai plus de voix.

—Cependant, répéta opiniâtrément Rubantel,

il ne faut pas que les Suisses donnent une leçon aux Français!... Tenez, je n'aime pas Louvois, mais il est bon Français lui, je vais l'aller trouver et lui raconter tout droit la chose.

— Justement il passe, le voyez-vous? dit Jaspin, enchanté de n'avoir rien à demander à la marquise.

Rubantel n'hésita pas, il aborda franchement avec le ministre la question du patriotisme. Il lui soumit également la difficulté soulevée par Lavernie, le mécontentement desgardes-françaises.

— Il est certain, dit-il, que ces messieurs des gardes nous en voudront... et voilà ce qui nous arrête, M. de Lavernie et moi, pour revendiquer l'honneur de marcher demain.

Louvois, le génie du mal, saisit aux cheveux cette belle occasion de mal faire: mettre aux prises Lavernie avec une bonne querelle de corps, le rendre odieux, lui qui commençait à devenir populaire, quelle joie!

— Je voudrais bien voir, s'écria-t-il, que l'on osât, de quelque part que ce fût, inquiéter ceux que je chargerai de corriger la faute des gardes-françaises. Ordre du roi! cela prime tout!

— Monseigneur, c'est vrai; mais, avant d'être soldat, on est homme. Il en coûte à l'amour-propre de braves gens...

— Braves gens sont ceux qui emportent les ouvrages qu'on leur commande d'emporter.

Hier, j'ai favorisé les gardes, c'est vrai; je rougis d'eux aujourd'hui. Vous avez raison, M. de Rubantel, il ne faut pas que les Suisses redressent des Français. Je prends note de votre réclamation.

— Mais elle n'est pas mienne..., dit Rubantel un peu effrayé de la responsabilité.

— Elle est de M. de Lavernie, très-bien!

— Monseigneur, pas tout à fait.

— Elle est de lui et de vous; elle est juste, c'est tout ce que j'examine; elle est nationale d'abord : j'en prends note. Adieu, monsieur.

— Eh mais, il me semble que je réussis trop, murmura M. de Rubantel, inquiet de son bonheur, en voyant Louvois s'éloigner précipitamment pour emporter sa nouvelle méchanceté comme une proie.

— Eh bien? dirent au général Gérard et Jaspin, quand ils le virent revenir.

— Cela marche tont seul, répondit M. de Rubantel.

— Il consent?

— Il promet?

— Oui. Mais après le consentement et la promesse de Louvois il y a la réflexion. Tenez, regardez-le causer avec tous ces officiers qui abandonnent pour lui M. de Vauban. Voyez comme il s'anime, comme il sourit. Voyez comme on gesticule autour de lui. Il est dans le cas de pro-

mettre aussi à d'autres ; il faut surveiller cela ; j'y cours ! Venez-vous, Lavernie ?

Jaspin fit un appel du regard au désintéressement de son élève.

— Ma foi ! je reste ici, dit Lavernie. Toujours mendier les grâces me fatigue. Et puis, je suis dans une mauvaise veine, je vous porterais malheur.

—Méchantes raisons! Décidément, vous n'avez pas grand goût pour la gloire.

— Franchement, non, si vous voulez que je vous le confesse ; et en cette circonstance moins que jamais. Je plains sincèrement ces pauvres gardes qui ont échoué ; je ne voudrais rien leur ôter de la revanche qui leur est due. Quant aux Suisses, puisque c'est leur jour demain, pourquoi le leur prendre ?

— Oh ! mais vous êtes un tiède ! s'écria Rubantel ; moi, j'ai soif de devenir maréchal de France. Écoutez donc, j'ai des enfants à établir. Chacun pour soi, le bâton pour tous.

Et il sortit en riant. Jaspin et Gérard se dirigèrent lentement vers leur quartier en prenant des détours pour allonger la promenade. Jaspin songeait à regagner du terrain près de madame de Maintenon, Gérard ne pensait qu'aux moyens de revoir Antoinette.

Ce fut ainsi qu'ils revinrent, l'un à sa chaise, l'autre à son lit. Les derniers bruits mouraient

dans le camp français. On entendait, au contraire, du côté de la place, beaucoup de cris joyeux, et les assiégés, tout en envoyant leurs boulets aux assiégeants, semblaient tirer le canon d'allégresse. Ils fêtaient leur succès de manière à ne pas perdre leur poudre.

— Eh bien, dit Gérard après s'être désarmé, voilà que je redeviens un mortel ordinaire. La faveur m'oublie. Je décline, Jaspin, je décline.

— Le bonheur est dans l'obscurité, répliqua l'abbé philosophiquement. Plus l'homme est oublié, plus il a le temps de dormir. Or, il n'y a de véritable bonheur ici-bas que le sommeil.

— Lequel? demanda Gérard.

— Celui qui va nous prendre ce soir, et nous quittera demain, répliqua l'abbé avec enjouement.

— Je croyais que vous parliez du sommeil qui a pris hier ce pauvre petit chevalier. Parlez-moi de celui-là, Jaspin! un Louvois ne le trouble pas.

— Quel noir vous avez dans l'âme!... Remettez-vous et dormons; demain vous verrez tout en rose; la vie est faite ainsi. Ah! si vous aviez jamais pu prendre le goût de la pêche!... Voilà qui repose les idées! Un brochet, une anguille, une brème consolent de bien des chagrins; et

quelles anguilles, quelles brèmes il y a dans les mares là-bas!...

Jaspin soupira et prit le chemin de sa chambre, c'est-à-dire de sa tente, assez voisine du logement de Gérard.

Comme il sortait, il aperçut cinq officiers éclairés par le falot d'un tambour, qui lui demanda si la tente de M. de Lavernie était encore loin.

— La voici, répliqua Jaspin. Et il entra chez lui, heureux de voir que son élève allait avoir de la société pour se distraire.

Le tambour, abordant le laquais et le planton de Gérard, les pria d'annoncer au lieutenant la visite de M. de Saillant, capitaine aux gardes, et celle de ses lieutenants, enseigne et aide-major.

Gérard s'avança jusqu'au seuil de sa tente, le visage ouvert, pour faire plus d'honneur à ces braves officiers, précisément parce qu'il les croyait plus malheureux.

Leur visage portait les traces, non-seulement d'un profond chagrin, mais d'une certaine irritation que Gérard trouva bien excusable. Il redoubla donc de politesses et les pria de s'asseoir avec le plus cordial intérêt.

— C'est à M. le comte Gérard de Lavernie que nous avons l'honneur de parler, dit M. de Saillant, petit homme sec, fin de taille et de

visage, boitant par suite de deux contusions qu'il avait reçues le jour même, et le front fendu par un coup de faux, qui l'avait balafré jusqu'à l'oreille.

— C'est moi, oui, messieurs; à quoi dois-je le bonheur de vous recevoir chez moi? Asseyez-vous donc, par grâce.

— Ne le devinez-vous pas ? dit M. de Saillant, toujours debout avec ses compagnons.

— Non, je vous jure.

— Monsieur, nous savons que les chevau-légers sont désignés pour faire demain l'attaque dans laquelle nous avons échoué.

Ici, la gorge de l'officier se serra ; une expression d'amertume indéfinissable contracta ses lèvres.

— Vous comprenez , ajouta-t-il d'une voix émue, que nous sommes tous déshonorés par cela même que nous vivons, et nous venons vous supplier d'avoir pitié de nous, en digne gentilhomme que vous êtes.

Les yeux de l'orateur brillèrent d'un éclat qui n'était pas naturel ; tant de feu ne s'allume que dans une prunelle humide.

— Mais, monsieur, répliqua Gérard plein de compassion, comment faire?...

— Nous espérons que vous refuserez.

— Refuser !... s'écria Gérard, quand le roi commande !

— Monsieur, le roi n'eût pas commandé cette injustice si on ne la lui eût pas demandée. Nous avons cherché M. de Rubantel pour lui dire ce que nous avons sur le cœur, mais il est encore avec le roi et M. de Louvois. Vous êtes le lieutenant des chevau-légers, c'est à vous que nous nous adressons; la chose presse.

— Supposeriez-vous que j'aie demandé de vous remplacer? dit Gérard.

— On le dit positivement, monsieur.

— Qui le dit ?

— M. de Louvois; voici quatre officiers qui l'ont entendu. C'est sur votre demande, dit-il, que les chevau-légers nous relèvent.

— C'est faux! répliqua Gérard.

— Alors, vous refuserez, n'est-ce pas, monsieur ? dit poliment M. de Saillant.

— Permettez, voici une équivoque, fit observer Gérard. Demander à vous remplacer pour cette attaque, c'était vous faire tort; je nie avoir demandé, voilà tout ce qu'il vous faut, je pense; quant à refuser le service... impossible.

Les officiers échangèrent entre eux un regard de colère et de désespoir.

— Vous ne comprenez donc pas notre position, monsieur? ajouta M. de Saillant; il faut, *il faut*, entendez-vous? que notre régiment marche demain.

— Mais, monsieur...

— Pardon ; ce mot : « il faut » signifie que rien ne nous arrêtera pour en venir à notre but.

— C'est moi qui cesse de comprendre ou qui comprends trop bien, répliqua Gérard ; vous me menacez.

— A Dieu ne plaise; mais nous voulons...

— Ce mot est de trop, monsieur, s'*il faut* que vous marchiez demain, *il faut* aussi que je ne cède pas à une menace.

— Les conséquences retomberont sur vous!

— Non pas, sur le roi !...

— Nous avons l'honneur de vous répéter que c'est vous qui avez demandé au roi à nous redresser, telle est l'expression de M. de Louvois.

— Il a menti !

— Donnez-lui ce démenti, nous n'en serons pas fâchés.

— Il l'aura.

— Alors vous refuserez de marcher, c'est tout ce que nous demandions, et nous serons au comble de nos vœux.

— Oh ! non ! s'écria Gérard, vous ne me prendrez en lâcheté dans aucune circonstance... Si je suis commandé, je marcherai. Si je reviens de l'action, je donnerai à M. de Louvois le démenti qu'il mérite, je m'y engage devant vous ; si je suis tué, je ne dois rien à personne.

— Ce n'est pas ainsi que nous l'entendons. répondit M. de Saillant avec colère; le démenti à

M. de Louvois sur-le-champ, et le refus de service en est la conséquence : telles sont nos conditions. Notre honneur est plus exigeant parce qu'il est entamé ; songez-y et cédez-nous.

— Jamais!

— Alors, monsieur, vous ne serez pas étonné si nous avons recours aux grands moyens. Tout est permis dans le désespoir. Vous ne commanderez pas l'attaque demain avant de nous avoir tués tous cinq.

— Fort bien, dit Gérard.

— Et après nous, l'état-major des trente-deux compagnies... Car, nous les représentons, n'ayant pas voulu venir ici en corps pour éviter l'esclandre.

— Oh ! voilà une absurdité, interrompit Gérard ; il est certain que je pourrais essayer de vous tuer tous les cinq, et que je ne tuerai pas cent cinquante officiers d'ici à demain. C'est moi qui serai tué. Soit.

— Oh ! vous pouvez appeler à vous tous les officiers des chevau-légers ; corps contre corps, la partie sera complète.

— Allons donc ! s'écria M. de Lavernie, une guerre dans le camp français pour une querelle d'honneur particulière ! Le remède serait pire que le mal. Que vous faut-il ? Tuer un chevau-léger pour la satisfaction de votre amour-propre? C'est tout ce que vous y gagnerez, attendu qu'un autre

officier me remplacera demain, si je suis mort. Mais enfin vous le voulez; je suffis parfaitement et je suis prêt. Marchons-nous?

En disant ces mots, Gérard décrocha son épée et prit son chapeau.

— C'est la faute de votre ambition, murmura M. de Saillant, un peu étourdi de rencontrer une si logique résistance.

— Ah! monsieur, assez, je vous prie; à partir de ce moment, nous voici sur le terrain. Plus d'insultes.

Et il leur montra civilement le chemin, en les faisant passer devant lui.

XIII

QUERELLES D'ALLEMANDS.

Ils n'avaient pas fait dix pas, qu'ils rencontrèrent une troupe de six officiers suisses précédés d'un porteur de flambeau. Ce dernier n'eut pas plutôt aperçu Lavernie qu'il s'écria :

— Le voici !

Aussitôt les officiers s'approchèrent, et l'un d'eux, saluant Gérard, lui demanda en très-mauvais français s'il pouvait avoir l'honneur de lui parler en particulier.

— C'est que je suis bien occupé en ce moment, répliqua Gérard.

— Nous sommes bressés, dit l'officier suisse, et ce sera gourt.

— Si ces messieurs veulent bien permettre, répliqua Gérard en se retournant vers les gardes-françaises, qui consentirent par un signe de tête.

— Monsier, baragouina le Suisse, nous fiendre te la bart te monsier Regnold la golonelle, lieudenant, fous temanter bourguoi fous embêgez nous d'èdre commantés à l'addague te temain, puisque c'êdre notre chour.

— Vous aussi ! s'écria Gérard ; eh bien, voilà qui est complet. Oh ! vous pouvez entendre, messieurs les gardes-françaises. C'est la suite de votre affaire ; seulement on me raconte en suisse ce que vous m'avez dit en bon français.

— Rébontez-fous? poursuivit l'Helvétien avec le flegme de sa nation.

— Je réponds que rien n'est plus absurde, dit Gérard, attendu mon obscurité qui ne peut laisser supposer à aucun être raisonnable que j'aie l'influence d'empêcher le roi de faire ses volontés.

— Fort pon. Alors, c'êdre un vaussedé ?

— Tout ce qu'il y a de plus faux.

— Monsir Loufois avre mendi ?

— Par la gorge.

— Et fous bas marchir temain sur l'addague ?

— Oh ! ceci est différent ; le roi commande, j'obéirai.

— Fous embêgerez les Suisses te marchir ?

— Je n'empêcherai rien du tout, mais j'irai où l'on m'ordonnera d'aller.

— Naëne, répliqua le Suisse en tournant la tête comme un Chinois.

— Non? Et pourquoi?

L'officier montra ses cinq compagnons, qui montrèrent chacun son épée.

— Parfaitement, dit Gérard; vous vous faites bien mieux comprendre sans parler qu'en parlant. Il n'y a qu'une difficulté à ce que vous me proposez.

Le Suisse parut surpris. Gérard continua :

— C'est que voici messieurs les gardes-françaises qui viennent de me proposer absolument la même chose que vous, et ils ont la priorité. Pardon, priorité est un mot difficile à comprendre si vous ne savez pas le latin : il signifie que ces messieurs sont venus demander satisfaction les premiers.

— Gott! répliqua le Suisse.

— Attendu, poursuivit Gérard, que ces messieurs aussi veulent marcher demain, et que, quant à moi, je leur donne raison.

— Naëne, dit encore le Suisse avec son impitoyable mouvement de tête.

— Vous dites que ces messieurs ne marcheront pas? s'écria Gérard.

— Ia, che tis.

Gérard se mit à rire, malgré le peu d'envie qu'il en avait.

— Ma foi ! cela regarde ces messieurs, dit-il, expliquez-vous ensemble.

— Afec fous, t'apord, interrompit le Suisse ; afec eux, abrès.

— Oh ! moi, j'appartiens aux gardes françaises, dit M. de Lavernie, et pour que vous tiriez l'épée avec moi, il faut que j'aie tué ces cinq messieurs et cent cinquante autres officiers des gardes.

— Cent cingande ! s'écria le Suisse, fous moguir-fous ?

— Demandez à ces messieurs, voilà leurs conditions.

— Eh pien, répondit le Suisse avec un bon sens admirable, gommenzez afec nous, nous allons fous débêger très-fite, et abrès..., nous nous endendrons afec messiers les cartes-vranzais.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria Gérard de plus en plus égayé, je n'ai pas de préférence, moi, et si ces messieurs veulent vous céder leur tour, j'accepte.

— Fort pon ! dit le Suisse en enfonçant son chapeau sur sa tête et en mettant lentement l'épée à la main, comme si l'affaire était déjà arrangée.

Qu'on juge de l'épouvante qui saisit le pauvre Jaspin lorsque, réveillé de son premier somme

par le bruit de cette querelle, qui avait lieu en face de sa tente, il aperçut, par l'entre-bâillement des toiles, l'animation des adversaires, les laquais éclairant déjà le terrain avec leurs flambeaux, et une épée reluisant au feu.

Il prit à peine le temps d'endosser un habit et se précipita éploré entre les adversaires qu'il se mit à supplier au nom de la religion et de l'humanité.

— Qui est celui-là ? se demandèrent les gardes.

— Excusez-le, messieurs ; c'est un vieux précepteur à moi qui m'a élevé. Le bonhomme perd la tête au milieu de toutes ces batailles. Êtes-vous fou, Jaspin, s'écria durement Gérard, de venir vous mêler ainsi de ce qui ne vous regarde pas? Rentrez, morbleu ! Quand je vous dis que vous finirez par me rendre ridicule !

— Mais, tous ces enragés vous tueront ! Dites-leur donc la vérité.

— Faites-moi le plaisir de rentrer chez vous et ne me rompez plus la tête.

En disant ces mots, il poussa l'abbé par les épaules vers la tente ; mais celui-ci, furieux et désespéré, lui échappa et courut dans la direction du quartier de Bethléem en s'écriant :

— Nous allons bien voir si on vous tuera.

Et, avant que Gérard eût pu le retenir, il disparut dans les ténèbres.

— Jaspin va faire quelque sottise, messieurs,

dit-il. Hâtons-nous ; prenez vos mesures et finissons.

— Je gommenze ! s'écria le Suisse.

— Un moment, un moment ! dit M. de Saillant qui jusque-là n'avait pas remué et qui arrêta le Suisse par le bras ; c'est à nous que M. de Lavernie fait tort.

— Abrès, abrès, afec fous, interrompit l'opiniâtre Helvétien en dégageant son bras pour se mettre en garde tout à fait.

— Oh ! mais c'est une plaisanterie, dit M. de Saillant. Est-ce que vous auriez la prétention de marcher à notre place demain ?

— C'êdre notre chour ! dit le Suisse.

— Vous donneriez une leçon aux gardes-françaises, vous !... s'écria un des officiers qui accompagnaient M. de Saillant.

— Tute te même.

— Vous en avez menti ! dit un autre en s'approchant à six pouces du Suisse.

Celui-là, taillé en hercule, allongea seulement la main et repoussa le garde-française à la distance d'une toise.

Aussitôt toutes les épées jaillirent des fourreaux, et les onze combattants prirent du champ pour se charger avec plus d'avantage.

Gérard, bien embarrassé, se jeta entre eux avec mille raisonnements inutiles.

Mais il se trouva pris entre les Suisses, qui

juraient, et les gardes qui lui criaient : Arrière !

Et déjà les épées se joignaient, lorsque des cris se firent entendre, des pas précipités, et Rubantel parut, essoufflé, avec une vingtaine de chevau-légers, qui bousculèrent Suisses et gardes-françaises pour dégager leur lieutenant qu'ils croyaient en péril.

Les gardes crièrent à la trahison ; les Suisses crièrent : « Berne ! Berne ! » Et une nuée de Suisses et de gardes accourus sur la trace des chevau-légers, commencèrent une de ces mêlées dans lesquelles tout le monde coudoie, rudoie, crie et frappe, sans que personne sache pourquoi.

Voilà la besogne qu'avait faite Jaspin. Ayant rencontré sur sa route Rubantel qui sortait de chez Louvois, il l'avait amené bien escorté au secours de Gérard. Et, comme déjà s'était répandu partout, grâce à la méchanceté de Louvois, le bruit de la nouvelle faveur qu'on faisait aux chevau-légers en les chargeant de l'attaque pour le lendemain, cette étincelle habilement lancée par le ministre, imprudemment soufflée par Jaspin, avait mis le feu aux traînées de poudre.

On se battait encore, et l'on ne s'était pas expliqué, lorsque Louvois accourut sur le théâtre de la discussion. Son nom, prononcé par les gendarmes qui le précédaient, fit l'effet sur les combattants des baquets d'eau glacée qu'on jette

sur les dogues qui se mordent. Toutes les colères se refroidirent, de larges espaces s'ouvrirent dans ces masses naguère compactes.

— Par la mordieu ! qu'y a-t-il ? s'écria Louvois qui le savait mieux que personne.

Chacun se mit à parler à la fois.

— Des épées tirées dans le camp ! continua le ministre.

— On voulait tuer M. de Lavernie, dirent les chevau-légers.

— Nous nous expliquions avec M. de Lavernie, dirent les gardes et les Suisses.

De sorte que le nom de Lavernie frappa toujours délicieusement l'oreille de Louvois, qui s'écria :

— Bien ! bien !... Aux arrêts les chevau-légers ! les Suisses aux arrêts ! aux arrêts les gardes !

— Mais, monsieur..., dit Gérard.

— Aux arrêts ! s'écria Louvois avec une joyeuse rage.

Rubantel s'approcha à son tour.

— Aux arrêts ! lui dit Louvois.

Et toute cette foule se dissipa en murmurant pour retourner dans ses quartiers.

— C'est égal, dit un des gardes-françaises à Gérard avec un sourire amer, vous avez là un précepteur utile. Gardez-le bien !

— Ponne brézebdeur ! glissa le Suisse à l'o-

reille de Gérard, avec un gros rire ironique.

— N'est-ce pas le même précepteur qui, l'autre jour, est venu prévenir le roi que vous étiez mal à l'aise dans les marais? dit M. de Saillant, pâle de colère, à Gérard qui frissonnait de douleur.

Si Jaspin se fût trouvé là, Gérard l'étranglait sans miséricorde. Mais le pauvre abbé sentait sa faute, tout en s'applaudissant du résultat, et il se tenait à l'écart comme le chien qui s'attend à être battu.

Louvois, comme on le pense bien, ne manqua pas l'occasion. Il courut chez le roi, agité déjà par des rapports divers. Le carrosse de madame de Maintenon était tout attelé ; son écuyer l'attendait pour la reconduire à Saint-Guislain.

Aussi agitée que Louis XIV, elle essayait pourtant de le calmer en lui représentant, avec la douce fermeté commune à toutes les femmes supérieures, que cette émotion des gardes n'aurait pas eu lieu sans la dureté avec laquelle il les avait traités. Et, bien curieuse de savoir des nouvelles, elle se hâtait pourtant de retourner à l'abbaye, afin de ne plus rencontrer Louvois, dont elle redoutait le regard et les embûches. Ce dernier, au contraire, brûlait de dire au roi, en face de la marquise, ce qu'il avait à lui dire de l'échauffourée.

— Il était temps ! s'écria-t-il en se plaçant sur

les degrés du vestibule, entre le carrosse et la marquise prête à y monter.

— Ces mauvaises têtes se querellaient? dit le roi.

— Oh! sire, on se battait bel et bien!

Le roi fronça le sourcil.

— Cela est sérieux, M. de Louvois!... se battre!... malgré mes ordres!... Quels sont les coupables?

— Tout le monde, plus ou moins, sire.

— Mais particulièrement?...

Louvois feignit l'embarras; il regarda la marquise en retournant son chapeau comme un écolier.

— Enfin... contez ce qui s'est passé, dit le roi avec impatience.

— C'est la querelle des gardes-françaises avec les chevau-légers, qui s'est compliquée de l'arrivée des Suisses, répondit Louvois.

— Quel a été l'agresseur?

— Ah! sire, je crois que ce sont les gardes; ils étaient tellement blessés des cruels reproches de Votre Majesté, qu'ils n'ont pu voir sans s'exaspérer la réponse favorable que j'avais faite à M. de Lavernie lorsqu'il s'est offert à les remplacer demain pour l'attaque.

— Nous y voilà encore, pensa en s'armant de courage madame de Maintenon. Les gardes sont bien excusables, dit-elle tout haut, et c'était peu

généreux d'enlever à ces pauvres vaincus la chance de se réhabiliter.

— Madame, vous ne dites pas cela pour moi? riposta Louvois avide de commencer à mordre; vous auriez bien tort. Si j'ai promis à M. de Lavernie d'appuyer sa demande près du roi, ce n'était pas que je la trouvasse équitable. Oh! non; je le trouvais peu généreux, en effet, de montrer tant de zèle au détriment de ses compagnons d'armes. Mais avec M. de Lavernie je ne sais plus que faire. M. de Lavernie déroute toutes mes habitudes et force toutes mes consignes. Je ménage M. de Lavernie plus que s'il était prince ou maréchal de France... Ne vous en plaignez pas, madame, puisque je me donne tant de mal pour ne pas vous désobliger en contrariant votre protégé.

— Mon protégé! s'écria la marquise avec un regard irrité. Mais, en vérité, monsieur, qu'est-ce que cela signifie?

Et son cœur battait à rompre sa poitrine.

— Sire, j'en appelle à Votre Majesté, dit Louvois avec un gracieux sourire : M. de Lavernie, condamné à mort, et il le méritait bien, se trouve gracié; je voulais en purger l'armée (pardon, madame), on le fait lieutenant de chevau-légers. L'autre jour, je lui donne l'affaire du moulin d'Hion, il s'y couvre de gloire; je devine toute la joie que ce beau fait d'armes inspire à

madame la marquise, puisqu'elle honore M. de Lavernie d'une invitation, sans précédent encore, dans une abbaye... parmi de jeunes religieuses !... Or, une alarme est donnée ce même soir, une occasion se présente, je crois continuer à bien mériter de madame la marquise en favorisant son protégé d'une seconde mission non moins glorieuse que la première...

La marquise secoua la tête.

— N'en doutez pas, madame ; l'attaque du marais était belle pour quiconque l'eût su mener à bien. Savez-vous qu'on avait affaire là aux réformés français, avant-garde du prince d'Orange, qui voulaient s'introduire dans Mons et qu'il fallait contenir à tout prix? Mais, se sentant soutenu à la cour, M. de Lavernie aurait voulu choisir lui-même ses occasions. Le roi m'a bien maltraité à ce sujet. La volonté du roi soit faite ! n'en parlons plus. J'ai pris le parti de ne plus jamais rien faire qui contrariât M. de Lavernie, c'est-à-dire qui amenât un nuage sur le plus beau front du monde. Voilà pourquoi tantôt, malgré l'injustice la plus flagrante, je consentais à favoriser encore M. de Lavernie aux dépens de ces pauvres gardes. J'espérais faire plaisir à madame la marquise. Voyons, sire, daignez être arbitre entre elle et moi : suis-je assez empressé à lui plaire? Dois-je être accusé par elle de ma bonne volonté qui lui sacrifie tout, même mon devoir et mes convictions?

— Il est vrai que vous témoignez à madame des sentiments bien dévoués, répliqua le roi avec une imperceptible ironie que Louvois comprit à merveille. Mais enfin la marquise est raisonnable, et ne protége personne au mépris des usages, des lois. Je ne le crois pas, du moins.

— Oh ! sire..., l'ai-je jamais prouvé ? s'écria madame de Maintenon ; je n'aime et ne protége que les bons serviteurs de Votre Majesté.

— Tout cela ne nous dit pas l'auteur du désordre de ce soir.

— Sire, dit Louvois, le premier auteur... Voyons, il faut le dire, puisque madame la marquise y consent, le premier coupable c'est, à n'en pas douter, l'ambitieux de gloire, le zélé infatigable qui a demandé de relever les gardes-françaises.

— S'il l'a véritablement demandé, dit la marquise, il est coupable. L'a-t-il demandé ?

— M. de Rubantel me l'a dit, fit Louvois effrontément.

— Mais les gardes-françaises s'en sont pris à lui, ajouta le roi.

— Oh ! vivement. Ils ont tort.

— Et les Suisses ?

— Les Suisses s'en sont pris à tout le monde : têtes carrées, têtes intraitables ; vous savez, sire.

Le roi se mit à rire ; puis, sérieusement :

— Il faut punir tout le monde, Louvois.

— Sire, j'ai cru devoir le faire ; j'en demande bien pardon à madame la marquise.

— Pardon de quoi? dit-elle avec hauteur.

— C'est que, en punissant les autres, ajouta Louvois en feignant de balbutier, j'ai dû punir M. de Lavernie.

— Eh bien, après?

— Il est aux arrêts, continua Louvois avec l'air contrit d'un pénitent qui confesse une énormité.

La marquise enrageait de souffrir cette duplicité sans pouvoir la démasquer.

— Les arrêts, dit-elle, pour avoir fait se battre une armée. Je trouve cela timide, monsieur; et quand vous prendrez mes protégés en faute, punissez-les plus vertement ; ayez plus d'imagination, si vous tenez tant à me faire plaisir.

— Je profiterai donc de votre permission, madame, interrompit Louvois. Oh! je savais bien le moyen de punir, mais je n'osais l'employer, toujours par scrupule...

— Je le sais aussi, dit le roi; et je l'emploie, moi. J'ôte aux chevau-légers l'attaque de demain, que je voulais leur donner. Je ne la donne pas non plus aux Suisses. Je ne la donne pas même aux gardes aussi entièrement qu'ils le demandent. Les gardes marcheront, soit! je ne veux pas les déshonorer ; mais je les ferai appuyer par mes mousquetaires : voilà des gens qui ne recu-

leront pas. Louvois! qu'on prenne soixante et quinze mousquetaires par compagnie, et qu'on les poste de façon à soutenir les gardes, s'ils faiblissaient encore.

— Sire, c'est convenu... Et les arrêts de M. de Lavernie?

Le roi regarda timidement la marquise.

— Doublez, dit-elle.

— Qui aime bien châtie bien, madame, murmura Louvois.

Et il offrit à la marquise de la conduire à son carrosse.

Leurs deux mains se touchèrent comme des serpents glacés qui s'enlacent.

« Quand je n'aurais gagné à cela que l'autorisation d'écraser ce Lavernie, quelle victoire! pensa Louvois. Comme il faut qu'elle s'intéresse à lui pour ne plus oser le défendre! Oh! maître Desbuttes, je t'ai laissé voler un million pour te payer les culottes de l'archevêque. Rapporte-moi, du pays où je t'ai envoyé, le secret de la marquise, et je te fais contrôleur général. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

